

Université de Montréal

2m11.2848.10

*L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais* de Louis-Sébastien Mercier :  
une étude thématique

par

Stéphanie Lagassé  
Département d'histoire  
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études  
supérieures  
en vue de l'obtention du grade de  
Maître ès arts (M.A.)

août, 2000

©Stéphanie Lagassé, 2000



D  
7  
1154  
2001  
n. 011

Université de Montréal  
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

*L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais* de Louis-Sébastien Mercier :  
une étude thématique

présenté par :

Stéphanie Lagassé

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Othmar Keel : président du jury  
Claude Sutto : directeur de recherche  
Michel De Wael : membre du jury

Mémoire accepté le : 23 janvier 2001

## SOMMAIRE

Ce mémoire, intitulé “*L’An 2440. Rêve s’il en fut jamais* de Louis-Sébastien Mercier : une étude thématique,” a pour but de présenter Louis-Sébastien Mercier. Cet auteur de la fin du xviii<sup>e</sup> siècle fut injustement discrédité par ses contemporains et, conséquemment, relégué aux oubliettes. Du moins est-ce l’hypothèse la plus répandue. Cependant, Louis-Sébastien Mercier fut un des auteurs les plus prolifiques de sa génération. En plus d’avoir écrit au-delà d’une centaine d’œuvres, il fut un précurseur hors du commun.

Mercier fut en effet le premier à promouvoir le théâtre moderne; il développa un nouveau genre journalistique avec le journalisme engagé; il fut l’instigateur du préromantisme français, mais surtout, il fut à l’origine de l’utopie moderne que l’on appelle aujourd’hui uchronie. Étudier l’œuvre entière d’un auteur aussi productif aurait été une entreprise beaucoup trop longue dans le cadre de ce travail. Aussi, nous nous proposons, dans ce mémoire, d’analyser une des œuvres les plus importantes de Louis-Sébastien Mercier, sinon celle qui eut le plus d’impact auprès du public. C’est aussi ce roman qui fit de Mercier le père de l’utopie moderne. Il s’agit de *L’An 2440. Rêve s’il en fut jamais* qu’il écrivit en 1771.

Ce mémoire répond donc à deux hypothèses. La première consiste à vérifier si l’œuvre de Mercier est aussi factice que ce que l’on a longtemps prétendu, et la seconde si l’auteur a eu raison de se déclarer prophète de la Révolution française avec ce roman. La méthode utilisée pour répondre à ces hypothèses repose essentiellement sur la comparaison de thèses. L’analyse se veut donc davantage qualitative que quantitative.

En effet, après avoir présenté l’auteur en retraçant les faits les plus importants de sa vie, nous nous sommes intéressé à l’écrivain ainsi qu’à sa fortune et à sa postérité. Nous nous proposons, dans les deux premiers chapitres, de montrer que, contrairement à une opinion encore largement reçue, Mercier ne fut pas un auteur obscur et inconnu. La deuxième partie de ce mémoire vise à comprendre la raison pour laquelle Mercier a choisi le genre utopique. Nous voulons savoir si l’œuvre est sérieuse ou si elle n’est qu’un simple roman illusoire. Cela nous permet de voir s’il y a eu impact ou non de l’œuvre et de prouver que l’auteur a inspiré les instigateurs de la Révolution française. Les résultats de nos recherches nous permettent d’affirmer que *L’An 2440. Rêve s’il en fut jamais* fut plus qu’un plan de réforme, en vérité le premier recueil de toutes les grandes idées du siècle des Lumières. Cette œuvre eut sans contredit un impact assez important sur les mentalités de l’époque pour avoir engendré la Révolution et aujourd’hui, nombreux sont les historiens qui utilisent ce roman qui est l’œuvre d’un témoin authentique de cette période.

## TABLE DES MATIÈRES

SOMMAIRE	i
TABLE DES MATIÈRES	iii
REMERCIEMENTS	v
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I : Louis-Sébastien Mercier : sa vie et son oeuvre	8
1.1. Sa vie	9
1.1.1. <i>Son éducation</i>	9
1.1.2. <i>Ses premières fréquentations : source d'inspiration?</i>	10
1.1.3. <i>Les débuts de sa vie professionnelle</i>	10
1.1.4. <i>Son dynamisme littéraire</i>	11
1.1.5. <i>Mercier politicien?</i>	12
1.1.6. <i>Mercier historien?</i>	15
1.1.7. <i>Conclusion</i>	16
1.2. Son œuvre: celle d'un précurseur	16
1.2.1. <i>Son œuvre : celle d'un rêveur?</i>	17
1.2.2. <i>Mercier : défenseur du Tiers État?</i>	20
1.2.3. <i>Mercier : aux origines du préromantisme français?</i>	22
1.2.4. <i>Conclusion</i>	23
CHAPITRE II : Fortune et postérité	24
2.1. Sa fortune	25
2.2. Sa postérité	26
2.2.1. <i>Mercier en Italie</i>	28
2.2.2. <i>Mercier et l'Angleterre</i>	29
2.2.3. <i>Mercier en Russie</i>	30
2.2.4. <i>L'Allemagne et Mercier</i>	30
2.2.5. <i>Conclusion</i>	31
CHAPITRE III : L'utopie au xviii <sup>e</sup> siècle : un corollaire de la Révolution	33
3.1. Définition du concept	34
3.2. L'utopie au xviii <sup>e</sup> siècle	37
3.2.1. <i>Une manière de critiquer</i>	37
3.2.2. <i>Un genre très en vogue</i>	42
3.3. Conclusion	44

CHAPITRE IV: L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais	45
4.1. Mercier utopiste?	49
4.2. L'utopie en procès	50
4.3. L'apport du rêve dans <i>L'An 2440</i>	51
4.4. Qu'est-ce que l'An 2440?	53
4.5. <i>L'An 2440</i> et la Révolution	60
4.5.1. <i>Le contexte intellectuel des Lumières</i>	61
4.5.2. <i>L'An 2440 : une propagande philosophique?</i>	64
4.6. L'impact de <i>L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais.</i>	69
4.7. Conclusion	72
CONCLUSION	73
BIBLIOGRAPHIE	77
ANNEXE I	vi
ANNEXE II	viii
ANNEXE III	x

## REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier toutes les personnes qui m'ont aidée, supportée et épaulée durant les deux années qui ont été consacrées à ce mémoire de maîtrise. D'abord David qui, du début à la fin, a été à mes côtés pour m'encourager et me donner son avis. Mes parents, ma soeur et mon frère, qui ont vécu mes joies et mes angoisses ainsi que tous mes amis qui ont été présents. Enfin, je veux tout particulièrement remercier mon directeur de recherche, Monsieur Claude Sutto, pour m'avoir fait connaître ce grand auteur qu'est Louis-Sébastien Mercier, mais aussi pour m'avoir inculqué sa curiosité et sa passion pour l'histoire.

## INTRODUCTION

Voici ce qu'un gentilhomme russe a écrit à Joseph de Maistre : « L'époque de la révolution française est une grande époque, c'est l'âge de l'homme et de la raison.<sup>1</sup> » Bien qu'il s'agisse d'un extrait de correspondance, il est clair que l'auteur répondait ironiquement aux propos tenus par de Maistre au sujet de la Révolution. En effet, Joseph de Maistre écrit dans *Considérations sur la France* que : « Des hommes sans génie et sans connaissances ont fort bien conduit ce qu'ils appelaient le *char révolutionnaire*; ils ont tout osé sans crainte de la contre-révolution; ils ont toujours marché en avant, sans regarder derrière eux; et tout leur a réussi, parce qu'ils n'étaient que les instruments d'une force qui en savait plus qu'eux.<sup>2</sup> » Cette révolution fut certes menée à terme grâce à une multitude d'idéaux, mais les origines intellectuelles du renversement de l'Ancien Régime ont été pensées et repensées par des hommes qui ne manquaient certainement pas de génie. C'est cette longue évolution du savoir, de la connaissance, qui a permis à l'homme de prendre son avenir en main. Cette évolution, qui a survécu à une kyrielle de débats idéologiques, prend tout son sens à partir du xvi<sup>e</sup> siècle.

Certes, cette évolution a bouleversé les croyances, modifié les mentalités, engendré une nouvelle curiosité. Alors que l'érudition, en l'occurrence le savoir dit « scientifique », avait jusque-là appartenu au clergé, les laïcs allaient maintenant se lancer à la recherche de la vérité. Malgré toute l'importance de ces événements, il serait plus juste de parler d'évolution plutôt que de révolution. D'une part, les découvertes scientifiques furent à l'origine de tout un nouveau savoir qui s'est manifesté dans tous les domaines, qu'ils soient scientifiques, religieux, culturels, historiques ou philosophiques. D'autre part, parce que ces bouleversements furent le fait d'un petit groupe d'érudits et n'ont pas affecté l'ensemble de la population. Par contre, ces changements majeurs regroupent assurément plusieurs avatars de la Révolution française. De fait, ce bouleversement scientifique fut ni plus ni moins que « [...] l'aventure de cinq cents esprits qui surent, de 1620 à 1650, fondre en une structure originale des changements deux fois millénaires et mettre en mouvement une " masse critique de révolution " dans l'ordre des pensées.<sup>3</sup> » Ainsi, alors que le xvi<sup>e</sup> siècle avait connu le pouvoir religieux, le pouvoir laïque allait s'affirmer au xvii<sup>e</sup> siècle.

<sup>1</sup> M.O., Général au service de S. M. l'empereur de toutes les Russies, *Lettre à M. le comte de Maistre*, Saint-Petersbourg, le 24 décembre 1814 in Joseph de Maistre, *Considérations sur la France*, Paris, Éd. Complexe, 1988, p. 10.

<sup>2</sup> Joseph de Maistre, *Ibid.*, p. 20.

<sup>3</sup> Pierre Chaunu, *La civilisation de l'Europe des Lumières*, Paris, Flammarion, 1982, p. 8.

En effet, l'érudition évolua rapidement dans toute l'Europe. La France fut bien entendu témoin de ce nouveau savoir parmi les privilégiés, mais ses vieilles institutions demeurèrent en place. L'avilissement issu de l'Ancien Régime la marqua à un point tel qu'aujourd'hui, toute son idéologie est définie en fonction de cette période. À cette époque, seules les hautes sphères de la société, c'est-à-dire le clergé, la noblesse et la haute bourgeoisie, avaient accès à ce savoir même si, sur une population de 20 millions d'habitants, ces privilégiés ne représentaient que 270 000 âmes. Le Tiers État, lui, n'existait pas vraiment comme groupe social cohérent. Mais lentement, les choses évoluèrent. Un nouveau positivisme se développa grâce au progrès scientifique et à la diffusion des connaissances par l'enseignement, la presse, les salons, les clubs et le théâtre. La philanthropie joua aussi un rôle très important dans le développement intellectuel de la France. C'est dans ce contexte que l'homme de lettres allait atteindre son apogée. Désormais, il n'était plus là pour divertir, mais pour agir. Du coup, on assiste au passage de la réflexion à l'action. On passe du travail intellectuel traditionnel à l'action intellectuelle par les hommes de lettres qui sont devenus des hommes d'action. Ainsi, ce nouveau savoir servira d'élément déclencheur au développement d'une conscience de classe, en l'occurrence celle de la bourgeoisie.

D'emblée, les gens de lettres se donnèrent une nouvelle mission. Leur désir était « [...] de former, non à l'extérieur, mais à l'intérieur même de la société, un moyen indépendant de l'Église, de la Cour et de tout autre forme contraignante de patronage, et dont le but était de réunir dans une ligne commune de pensée les esprits libéraux et éclairés pour rejoindre un nouvel auditoire, le former et l'amener à se développer : l'opinion publique.<sup>4</sup> » De fait, ces hommes d'idées savaient que le sentiment aristocratique de la plupart des académies nuisait à la propagation du savoir. La raison d'être de ces hommes était donc d'ouvrir les connaissances à un plus large public. Cependant, cette montée de la puissance littéraire, bien qu'elle fût d'abord vouée à la démocratisation de la pensée, toucha un groupe plutôt restreint. L'écrivain typique voulait plaire et connaître la gloire. Pour ce faire, il devait proclamer un idéal bourgeois.

Il faut comprendre que l'homme de lettres de cette période était soumis aux privilèges, à la censure, aux perquisitions policières, aux éditions clandestines et aux diverses réglementations imposées. De plus, « l'aristocratie [continuait] à jouer un rôle important en subventionnant et en protégeant l'exercice de la pensée.<sup>5</sup> » Ainsi, bien que l'écrivain dût avoir des devoirs envers la société, son orgueil et sa gloire étaient sûrement plus importants, d'autant plus que la compétition entre les hommes de lettres était constante. Charles Pinot Duclos a d'ailleurs écrit que : « Les

---

<sup>4</sup> Michel Gaulin, *Le concept d'homme de lettres, en France, à l'époque de l'Encyclopédie*, NY, Garland Publishing Inc., 1991, p. 1.

gens de lettres ne font que se déshonorer eux-mêmes par les accusations qu'ils portent les uns contre les autres, car le but que la jalousie leur fait ainsi rechercher ne peut être atteint, on ne peut donner atteinte à une réputation consignée dans le public.<sup>6</sup> » Force est de dire que ce qui importait vraiment à l'homme de lettres, c'était la recherche de la réputation, le désir de la considération et l'espoir de trouver un mécène. Ils étaient des hommes engagés dans leur carrière et non dans le bien public.

À l'inverse, il y avait aussi un autre genre d'homme de lettres qui, contrairement à ceux dont nous venons de parler, n'était pas à la recherche de la gloire, de la réputation parfaite ou du pouvoir. Parmi ces derniers, on retrouve Louis-Sébastien Mercier. Cet homme avait un but : celui de donner la parole au peuple. Il voulait donner une place à la majorité, une place qui lui revenait de plein droit. Il voulait une chose : la justice. Pour lui, celle-ci passait par l'écriture qui lui permettait de dénoncer le marasme qu'il avait sous les yeux. À l'encontre de ses contemporains, Louis-Sébastien Mercier ne voulait pas s'avilir pour obtenir l'estime du plus grand nombre. Il ne voulait pas se faire flatter, ni être honoré. Il ne voulait pas se rabaisser à l'état de servilité auquel était soumis la plupart des « intellectuels » de son époque. Il voulait seulement étaler la vérité au grand jour, développer une conscience, faire bouger les choses pour que les gens de sa nation fussent enfin maîtres de leur destin. Il voulait substituer la lumière à l'obscurité.

Louis-Sébastien Mercier a donc été un des philosophes les plus importants dans le développement d'une opinion publique chez les Français d'Ancien Régime. Comme le souhaitaient la plupart des philosophes des Lumières, il voulut développer une nouvelle manière d'être et d'agir. En outre, Jean-Marie Goulemot et Michel Launay définissent le philosophe des Lumières comme étant :

Ami des hommes, homme lui-même, le philosophe refuse les jeux gratuits d'une intelligence désincarnée. Sa raison, une de ses qualités maîtresses, d'abord au service de la réflexion dans l'analyse des formes réelles, devient ensuite moteur de son action. Il se retire dans le silence de son cabinet le temps de juger le monde où il retourne pour essayer de le transformer. Un temps pour l'analyse, un autre pour la dénonciation. Enraciné dans la société, il sait qu'il n'y a pas de vérité définitive, mais que la vérité se modèle au contact des hommes et des choses.<sup>7</sup>

En ce sens, Mercier a accompli le rôle de philosophe avec brio. Pourtant, il demeura inconnu jusqu'à tout récemment. Mercier, qui ne chôma point de son vivant, laissa une œuvre gigantesque

<sup>5</sup> Michel Gaulin, *Op. Cit.*, p. 18.

<sup>6</sup> Charles Pinot Duclos, *Les Considérations sur les moeurs de ce siècle*, Paris, Prault, 1751 in Michel Gaulin, *Op. cit.*, p. 37.

<sup>7</sup> Jean-Marie Goulemot et Michel Launay, *Le siècle des Lumières*, Paris, Éd. Seuil, 1968, p. 17.

derrière lui, œuvre à laquelle on commence tout juste à donner une certaine importance. Plus que tout autre, Mercier a contribué au développement d'une idéologie qui fut le primat de l'autonomie du peuple français. En dépassant la pensée de l'élite, Mercier fut le porte-parole de la majorité. C'est en ce sens que l'on doit lui accorder le mérite d'avoir joué un rôle considérable dans la prise de conscience qui mena directement à la Révolution.

Ainsi, ce sont des hommes comme Louis-Sébastien Mercier qui firent en sorte que les mentalités évoluèrent. Il a su critiquer la société qu'il avait sous les yeux, sans avoir peur d'en payer le prix. Sa critique, il la fit principalement par le biais de trois œuvres : *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais* (1771), *Le Tableau de Paris* (1781) et *Le Nouveau Paris* (1793). Il attira aussi beaucoup l'attention avec ses libelles, pamphlets et articles avec lesquels il insulta les tenants du *statu quo*. Mercier fut sans contredit un marginal de grande importance, c'est-à-dire qu'il n'était pas question pour lui d'accepter les idées reçues s'il n'était pas d'accord avec elles. Sur ce plan, il fut à contre-courant des hommes de son temps qui ne voulaient pas perdre le privilège qui les protégeait. Alors que c'est au xix<sup>e</sup> siècle que l'on retrouve son influence dans les œuvres de plusieurs auteurs éminents, c'est aussi durant cette période qu'on l'oublia complètement. Le début du xx<sup>e</sup> siècle lui donna quelques admirateurs, sans plus.

Dans ce cas-ci, les motivations qui menèrent à ce travail ont trouvé leur légitimité dans l'œuvre utopique de Mercier, à savoir *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais*. Au moment où nous avons choisi ce sujet, l'auteur était encore méconnu. L'historiographie à son sujet était minime et peu de gens s'étaient intéressés à lui. Cependant, depuis que Roger Chartier lui a accordé une place importante dans son livre *Les origines culturelles de la Révolution française* en 1990, un intérêt particulier s'est développé pour Mercier. Qu'importe, la première question qui s'imposa fut de savoir si cette œuvre utopique était vraie ou complètement factice. Ainsi, pour répondre à cette question, une bonne connaissance de l'auteur et de son œuvre était nécessaire. Voilà pourquoi le premier chapitre de ce mémoire sera réservé à la présentation de Mercier. Nous ferons donc un survol des étapes importantes de sa vie comme ses premières fréquentations, les débuts de sa vie professionnelle et son dynamisme littéraire. Nous verrons qu'il voulut être un homme d'action et faire changer les choses, d'où son implication en politique. Il prit aussi la plume d'historien afin de dénoncer la réalité qu'il avait sous les yeux. Aussi devons-nous nous interroger d'emblée sur l'ensemble de son œuvre en faisant place aux quatre domaines dans lesquels il a innové, c'est-à-dire l'uchronie (l'utopie moderne), le journalisme engagé, le théâtre

---

moderne et le préromantisme français. Nous tenterons d'abord de voir en quoi l'œuvre de Mercier a pu être attribuée au rêve et comment cette « rêverie » a pu devenir un véritable outil destiné à faire entendre la voix du peuple. Bref, ce chapitre sert à témoigner de l'importance de Mercier en littérature, mais aussi à démontrer l'influence qu'il a eue sur ses contemporains et sur les écrivains des générations suivantes.

C'est de cette influence dont il sera question dans le deuxième chapitre. Nous commencerons par un survol historiographique de notre auteur dont l'influence se retrouve entre autres dans l'œuvre de Victor Hugo, de Baudelaire, de Balzac, bref dans celle de tous les grands auteurs romantiques et réalistes que la France ait connus. La seconde partie de ce chapitre portera sur sa postérité. On verra que Mercier n'a pas été ignoré durant son vivant et qu'il fut plutôt un auteur très bien accueilli à l'extérieur de la France. Il servit d'abord les échanges littéraires entre la France et les autres nations européennes. À l'étranger, il fut un des plus grands ambassadeurs de la littérature française. En Italie, il fut un des auteurs les plus traduits. De l'Angleterre, il rapporta des idées qui servirent au développement de la pensée française. On entendit parler de Mercier aux États-Unis et en Russie. Mais là où l'œuvre de Mercier a le plus été appréciée c'est en Allemagne, particulièrement chez les représentants du *Sturm und Drang*<sup>8</sup>. La France, quant à elle, l'ignora presque complètement. On comprendra à l'analyse de son œuvre que c'est sans doute sa critique de la société française qui amena l'élite à le laisser de côté, même si ses remarques ont eu un impact important sur les transformations survenues dans les structures de la France.

Sa critique de la société française passa d'abord et avant tout par son roman utopique intitulé *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais*. Ainsi, Mercier n'a pas échappé à la mode de son temps qui choisissait le genre utopique comme véhicule de la pensée. Le troisième chapitre de cette étude sur Louis-Sébastien Mercier sera donc consacré à l'utopie. Nous définirons d'abord le concept. Nous nous arrêterons ensuite sur l'utopie du xviii<sup>e</sup> siècle. Nous verrons qu'elle fut d'abord une manière de critiquer et qu'en ce sens, elle devint un genre très recherché. Malgré sa popularité, on ne manqua point de l'accuser de plusieurs torts et de lui enlever sa crédibilité, bien qu'elle demeurât et évoluât. En outre, l'utopie progressa au même rythme que les mentalités évoluèrent. Ces utopistes, grands hommes d'idées pour la plupart, furent donc d'une importance capitale dans le changement des mentalités qui menèrent aux événements de 1789. Nous nous

---

<sup>8</sup> Le petit Robert définit le *Sturm und Drang* comme suit : « Mouvement littéraire préromantique allemand (1770 - 1790) qui doit son nom au titre d'une tragédie de F. M. Von Klinger [...]. Ses représentants opposèrent au rationalisme du siècle des Lumières ( *Aufklärung* ) les exigences de la sensibilité ( *Empfindlichkeit* ), les lois d'une nature idéalisée où l'homme retrouverait sa place, et aux règles de l'idéal classique français, l'originalité du génie. »

interrogerons ensuite sur le caractère subjectif de l'utopie du xviii<sup>e</sup> siècle, ce qui nous mènera à l'analyse de *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais*, au dernier chapitre de ce mémoire.

En effet, Louis-Sébastien Mercier s'est lui-même proclamé prophète de la Révolution française avec cette œuvre. Nous nous pencherons donc sur l'impact que Mercier a pu avoir sur la société française avec ce roman. Nous nous intéresserons d'abord à Mercier comme utopiste puis au nouveau genre utopique qu'il privilégia. Ensuite, nous tenterons de voir l'apport du rêve dans le roman utopique de notre auteur, ce qui nous amènera à analyser *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais* pour en montrer les grandes articulations en nous attardant sur les symboles et les propos tenus par l'auteur, car dans cette œuvre, chaque mot a sa raison d'être. Nous tenterons par la suite de voir si le roman de notre auteur s'inscrit dans le mouvement révolutionnaire, au sens le plus large, et de comprendre s'il a eu un impact ou non sur la population. En somme, ce travail permettra d'accorder à Louis-Sébastien Mercier le titre qui lui revient de plein droit, c'est-à-dire celui de défenseur et porte-parole du peuple français. Son rêve, il le partageait avec toute sa génération. En cela, jamais un rêve ne s'est avéré plus juste que celui-là et les pages qui suivront confirmeront l'importance que cet homme a pu avoir dans l'épanouissement du peuple français du xviii<sup>e</sup> siècle.

CHAPITRE I  
LOUIS-SÉBASTIEN MERCIER : SA VIE ET SON ŒUVRE

*“ Mon devoir est de parler ”*  
Émile Zola dans *J'Accuse*

La vie de Louis-Sébastien Mercier s'échelonne sur une période charnière de l'histoire de la France. Né en 1740, il vivra jusqu'en 1814. Il connaît donc les dernières années de l'Ancien Régime pour être ensuite témoin de sa chute et de la mise en place des régimes qui lui ont succédés. Témoin, certes, mais pas discret pour autant, car il passera sa vie à mettre sur papier, dans une œuvre qui est tout de même considérable, ses observations sur l'avant, le pendant et l'après de la Révolution, mais aussi sur tout le milieu parisien. De plus, Louis-Sébastien Mercier ne se contenta pas de livrer des informations, il fut un novateur hors pair. Il fit sa marque dans quatre domaines : l'utopie, le journalisme, le théâtre et le romantisme français. Mais plus que tout, Mercier sera le premier à vouer son œuvre entière au bien public, c'est-à-dire à la défense du peuple français. Ce premier chapitre consistera donc à présenter l'auteur et son œuvre de polygraphe.

## 1.1. Sa vie

### 1.1.1. Son éducation

Le 24 août 1739, Élisabeth-Andrée Le Pas et Jean-Louis Mercier, tous deux issus de familles prospères, unissent leur destinée. C'est donc dans un milieu stable et paisible qu'Élisabeth-Andrée Le Pas donne naissance à Louis-Sébastien le 6 juin 1740. Ce dernier voit le jour au cœur même de Paris, c'est-à-dire au Quai de l'École, entre le Pont Neuf et le Louvre. L'année suivante, la famille accueille un deuxième enfant qui est nommé Charles-André pour ensuite voir arriver leur troisième garçon, Jean-Baptiste, qui meurt au berceau. Le 30 juillet 1743, Élisabeth-Andrée laisse son mari et ses deux fils dans le deuil. On sait que le père de Louis-Sébastien se remarie à deux reprises et que de son troisième mariage naquit une fille prénommée Anne-Charlotte. Ce sont-là à peu près les seuls détails que nous ayons sur la famille de Louis-Sébastien, toujours très discret sur sa vie privée. Malgré tout, le lieu de résidence de la famille Mercier reste le même, sûrement au grand bonheur de Louis-Sébastien. À cet effet, Léon Béclard, principal biographe de Mercier, note que ce lieu « [...] était au demeurant un bon observatoire pour apprendre à regarder Paris [...] »<sup>9</sup> On pourrait donc dire que le plaisir d'observer chez Mercier apparut très tôt.

L'éducation du jeune Mercier se fait d'abord sous la responsabilité du père Toquet de Saint-Germain-de-l'Auxerrois. Ce dernier lui apprend à écrire et lui enseigne le latin. À l'âge de neuf ans, Louis-Sébastien devient externe au collège des Quatre-Nations. Plus tard, il dira de ce

<sup>9</sup> Léon Béclard, *Sébastien Mercier. Sa vie, son oeuvre, son temps*, Paris, H. Champion, t. I, 1903, p. 4.

collège qu'il est « [...] le plus beau, le plus riche, le plus fréquenté des collèges de l'université de Paris, et en même temps le plus pauvre en professeurs habiles et en écoliers instruits.<sup>10</sup> » Très tôt, il se passionne pour la littérature et le théâtre, préférant toutefois le roman à la tragédie classique. Il s'intéresse beaucoup aux *Mémoires* du Cardinal de Retz, tout comme aux écrits de l'abbé Prévost qu'il admire particulièrement.

### 1.1.2. Ses premières fréquentations : source d'inspiration?

C'est à l'âge de dix-sept ans que Louis-Sébastien se rend pour la première fois au Théâtre Français. Il commence aussi à fréquenter le fameux café Procope, lieu de rassemblement des jeunes « intellectuels », où il fait de nombreuses rencontres plus intéressantes les unes que les autres. Il commence à y faire part de ses idées, tout en réalisant que ses choix littéraires sont peut-être différents de ceux de ses amis. Ainsi, à l'encontre de tous, il demeure antipathique face à Voltaire<sup>11</sup>. Mercier n'aime pas la tragédie et ne le cache pas. Très tôt, il dévoile son anticonformisme en se déclarant « hérétique en littérature ». Il n'a aucune gêne à déclarer devant ses amis du Procope : « J'ai voulu lire plusieurs de ces écrivains si vantés, ils m'ont déplus.<sup>12</sup> » Aussi, Mercier se décide-t-il à aller rencontrer Crébillon père, un auteur très prisé, mais qui comme lui est en opposition avec les idées littéraires voltairiennes. Cependant, c'est en lisant *La Nouvelle Héloïse* de Rousseau que Mercier tombe sous le charme de ce dernier et, à partir de ce moment, il devient un de ses fervents disciples. Comme lui, il plaidera la cause de la perfectibilité humaine toute sa vie. En outre, Mercier déclarera : « J'ose dire que j'aurais été malheureux sans les récits de Rousseau. Ils m'ont si bien guéri d'une ambition inquiète que je n'ai plus voulu rien être autre chose sur terre que d'être homme.<sup>13</sup> » À cette époque, Mercier a tout juste 19 ans. La même année, il fait la rencontre de l'abbé Prévost, personnage qu'il admire depuis déjà fort longtemps. Mercier subit aussi une influence considérable de la franc-maçonnerie dont il adopta bon nombre d'idées et de principes.

### 1.1.3. Les débuts de sa vie professionnelle

L'expulsion de la Compagnie de Jésus en 1763 va provoquer une pénurie de maîtres en France, ce qui va permettre à Mercier de devenir régent de cinquième au collège de la Madeleine de Bordeaux. Ce poste, il l'obtient par autorité de justice, car il n'est même pas maître ès arts. Il est

<sup>10</sup> Léon Béclard, *Op. Cit.*, p. 8-9.

<sup>11</sup> Bien que Mercier et Voltaire partagent certaines idées, ces deux auteurs sont aussi très différents. Alors que Mercier voue son oeuvre au peuple, Voltaire est contre le fait d'instruire la « populace ». De plus, Voltaire est un vrai bourgeois et a un profond respect pour le luxe alors que pour Mercier, c'est tout le contraire. En matière religieuse, leurs idées sont aussi opposées. Mercier réclame une religion naturelle à la Rousseau tandis que Voltaire proclame haut et fort son athéisme.

<sup>12</sup> Léon Béclard, *Op. cit.*, p. 12.

<sup>13</sup> Louis-Sébastien Mercier, *Notes personnelles*, in Léon Béclard, *Op. cit.*, p. 24.

même privilégié dans la mesure où il reçoit un salaire de mille livres alors que les autres professeurs, qualifiés de surcroît, reçoivent moins. Soucieux d'être un enseignant objectif, Mercier laissera tomber ses principes et ses jugements qualifiés d'hérétiques pour apprécier l'œuvre de Corneille, de Racine et de Molière. Il ne conservera sa charge que pendant deux ans.

#### 1.1.4. Son dynamisme littéraire

C'est à cette époque que Mercier tissera tout un réseau de relations. Il commencera à fréquenter Maury et Crébillon fils, censeur royal, ce qui n'est pas peu, et aussi Beaumarchais, Grimod de la Reynière, Deslisle de Sales et Restif de la Bretonne. Tout comme son ami le chimiste Rouelle, Mercier commence à admirer Diderot. Il rencontre le poète Piron, Duclos, l'historiographe de la France, de même que Damiens et Thomas. C'est chez ce dernier que Mercier puise une myriade d'idées pour son ouvrage *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais*. Mercier est aussi très proche de Letourneur, principal traducteur des œuvres de Shakespeare et de Young. Enfin, bien qu'il partage déjà de nombreux points en commun avec Rousseau, ce n'est que vers les années 1770 que leur amitié prend corps. Malgré tout, les vrais modèles d'inspiration de Mercier, Shakespeare, Lillo, Schiller et Goldoni, viennent de l'étranger. Néanmoins, il saura toujours garder son indépendance intellectuelle au sein du monde littéraire auquel il appartient désormais de plein droit.

Mercier écrit beaucoup. Ses premiers essais sont *Le bonheur des gens de Lettres* (1763) et *Discours sur la lecture* (1763). Il compose ensuite ses premières héroïdes qu'il qualifie des plus conventionnelles<sup>14</sup>. Mercier s'intéresse aussi aux modèles académiques de l'éloge des contes moraux et des fictions en prose, desquelles ressortira *L'homme sauvage* (1767). Cette œuvre est fortement inspirée par celle de Rousseau. Bien qu'on la qualifie d'abord de copie de texte rousseauiste en France et qu'elle y reçoive un accueil plutôt mitigé, elle est assez populaire en Allemagne pour que l'on décide de la traduire et de l'imiter. Mercier publie par la suite ses *Songes philosophiques* en 1768.

Mercier observe, décrit et critique beaucoup. Comme il croit fermement à la perfectibilité humaine, son but est de dénoncer les maux de la société. Il écrit donc plusieurs drames<sup>15</sup>, bien qu'il dise qu'il ne sert à rien d'écrire pour écrire. Un écrivain doit selon lui faire changer les choses, bousculer les croyances et les préjugés même si c'est au risque de choquer. Dans son

<sup>14</sup> Il s'agit de *Canacés à Macarie* et *Hypermnestre à Lysicée* (1762) et de *Lettre à Dulis de son ami* (1767).

œuvre, Mercier dénonce, s'indigne, accuse, mais admire aussi. Certes, son œuvre entière est un argument, argument qui se veut constructif. Il dénonce le mal, mais défend aussi le bien, car il n'est pas un pessimiste. C'est un homme qui a une confiance absolue en l'avenir. Son œuvre, il la veut éducative et c'est pourquoi il s'entête à y exprimer ses idées. Mercier aborde tous les sujets, qu'ils soient banals, comme la mode par exemple, ou des plus importants comme la pauvreté, l'absolutisme, la religion.

Bien que le lieu d'inspiration privilégié de Mercier soit Paris, notre auteur passe quelques années de sa vie à l'étranger, en voyage ou en exil. En 1780, comme bon nombre de ses contemporains, Mercier s'embarque pour Londres dans le but de recueillir de l'information pour son *Parallèles de Paris et de Londres*<sup>16</sup>. En 1781, la première édition du *Tableau de Paris* est publiée par la Société typographique de Neuchâtel, en Suisse, puisque son livre est interdit en France. En 1784, la même maison d'édition en publie la suite qu'il intitule *Mon bonnet de nuit*. La même année, Mercier se fait admettre dans la Compagnie des Mousquetaires de Neuchâtel grâce à laquelle il fait des rencontres fort intéressantes comme celles de Henri de Prusse et de Lavater. En 1785, Mercier retourne définitivement à Paris, mais il fait quand même éditer les derniers volumes de *Mon bonnet de nuit* à Neuchâtel alors que les *Entretiens du Palais-Royal* sont publiés à Paris. Outre la littérature, Mercier s'intéresse aussi à la politique.

### 1.1.5. Mercier politicien?

C'est en 1787 que Louis-Sébastien Mercier commence à s'intéresser au domaine politique avec la publication des *Notions claires sur le gouvernement*. De plus en plus inquiet par l'ampleur de la dette de l'État, Mercier écrit sa fameuse *Lettre au Roi*, dans laquelle il propose plusieurs suggestions pour redresser les finances de la France. Dans cette veine, il fonde aussi les *Annales patriotiques et littéraires de la France*. Il se rapproche des Jacobins, particulièrement de Camille Desmoulins et fréquente différents clubs marqués par les idées jacobines. Mais sa prudence le pousse à prendre des distances de ce groupe vers 1791, car il considère ses amis jacobins trop extrémistes. Cette même année, Mercier œuvre dans le monde de la presse et écrit dans la *Chronique du mois*, ce qui lui vaudra la réputation de polémiste. Admirateur de Rousseau, il décide d'entreprendre la rédaction de son fameux *De Jean-Jacques Rousseau considéré comme l'un des premiers auteurs de la Révolution* pour ensuite s'associer à l'abbé Brizard dans l'édition des œuvres complètes de Rousseau.

---

<sup>15</sup> Les drames de Mercier sont *Jenneval* (1769), *Le Déserteur* (1770), *Olinde et Sophronie* (1771), *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais* (1771), *Jean Hennuyer, évêque de Lisieux* (1772), *Du théâtre ou Nouvel essai sur l'art dramatique* (1773), *La brouette du vinaigrier* (1775), *Le Juge* (1782), *Tableau de Paris* (1781), la *Destruction de la Ligue* (1782), et *Mon bonnet de nuit* (1784).

En 1792, Mercier est élu député de Seine-et-Oise à la Convention : il est alors proche des Girondins. Mme Roland déclarera que : « Le bon Mercier, facile, aimable dans le commerce de la vie plus que le commun des gens de lettres, n'est qu'un zéro à la Convention.<sup>17</sup> » En octobre 1792, il devient membre du Comité d'instruction publique. C'est durant cette année-là qu'il publie ses *Fragments de politique et d'histoire* et ses *Fictions morales*. Lors du procès du roi, il se prononce contre la peine de mort et préconise plutôt sa détention définitive. Il ne semble pas que ses talents d'orateur aient été très convaincants si l'on en croit Fleury :

[...] déplaisant sur le fond parce qu'il était, par son caractère imprévisible, difficilement enrolable dans un groupe. Ses fortes convictions ne se pliaient pas naturellement aux stratégies politiques et ne prirent jamais pas plus dans son action d'élu que dans ses ouvrages, la forme d'un système : elles ne l'engagèrent que sur ce qui était pour lui l'essentiel.<sup>18</sup>

En contre-partie, Jean-Claude Bonnet mentionne que Mercier :

[...] avait pu ainsi en pleine Terreur maintenir le flambeau de cet humanisme bourgeois qui est la vraie grandeur du xviii<sup>e</sup> siècle. Le moment est venu de reconnaître la cohérence de son engagement politique fermement républicain et sa résistance très originale aux idéaux du moment : il ne cède, en effet, à aucune complaisance morbide envers un imaginaire de la Terreur marqué par ce fatalisme sacrificiel auquel tant d'autres succombèrent.<sup>19</sup>

Sa modération et ses relations avec les Girondins lui valent l'animosité de Robespierre. Conséquemment, Mercier est mis en état d'arrestation en 1793. Il restera en prison jusqu'au 24 octobre 1794<sup>20</sup>.

Mercier demeure fidèle à quelques idéaux de la Révolution, mais ne sera jamais plus qu'un réformiste républicain hostile à toute forme de despotisme. Républicain de cœur et de pensées, l'idéal de Mercier est d'octroyer à tout le monde le droit à la propriété. Jean-Claude Bonnet ajoute à ce propos que : « Mercier n'est en rien un de ces hommes de lettres qui se sont "deshonorés" pendant la Révolution et que Robespierre aime à désigner par des formules propres à tous les amalgames. Quoique atypique et un peu en retrait, son parcours est néanmoins celui d'un républicain convaincu.<sup>21</sup> »

<sup>16</sup> Ouvrage posthume.

<sup>17</sup> Claude Perroud, *Mémoires de Madame Roland*, Paris, Nouvelle édition critique, t. I., 1905, p. 189.

<sup>18</sup> Jean-Claude Bonnet in Louis-Sébastien Mercier, *Le Nouveau Paris*, Paris, Mercure de France, 1994, p. XVII.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. IV.

<sup>20</sup> Béatrice Didier dit pour sa part (dans son article intitulé « Louis-Sébastien Mercier », *Dictionnaire des Journalistes (1600-1789)*, Grenoble, Presse Universitaire de Grenoble, 1976, p. 70) que Mercier a été arrêté le 6 octobre 1793.

<sup>21</sup> Jean-Claude Bonnet, « Un zéro dans la Convention », *Préface*, in Louis-Sébastien Mercier, *Le Nouveau Paris*, Paris, Mercure de France, 1994, p. XXI.

De 1795 à 1797, Mercier est membre du Conseil des Cinq-Cents et devient membre de l'Institut<sup>22</sup>. Curieusement, alors qu'on avait ridiculisé et censuré Mercier, lorsqu'est venu le temps de lui annoncer sa nomination comme membre dans la formation de l'Institut national (3 Brumaire), on lui écrit : « Vos lumières et vos talents vous ont mérité ses suffrages et il vous a placé dans la classe de la morale.<sup>23</sup> » Il acceptera ensuite la charge de professeur à l'École Centrale. Il deviendra aussi très proche de Bonaparte, Premier consul, mais Mercier lui tournera le dos lorsque celui-ci se déclarera Empereur. Enfin, bien que Mercier ait toujours critiqué l'existence du comité de loterie, il en accepte le titre de contrôleur sous l'Empire. Malgré tout, il se tiendra loin de la vie politique durant cette période. Il en profitera aussi pour faire maintes attaques à l'endroit de Condillac, des Idéologues, de Voltaire, des Beaux-Arts, de Newton et de la théorie de l'attraction.

Selon Deslisle de Sales, après la présence de Mercier auprès du Conseil des Cinq-Cents en mai 1797, « [...] sa renommée d'homme d'État se perdit sans retour [...] » et il « [...] est mort un peu désabusé de ses rêves politiques.<sup>24</sup> » Cependant, Mercier restera toujours fidèle à lui-même. C'est peut-être là que se trouve toute sa grandeur et sa renommée. Il n'est pas à la recherche du pouvoir, mais plutôt à la conquête d'une certaine justice sociale. S'il réclame plus de pouvoir, c'est pour le peuple et rien de moins.

En cela, il est le premier, malgré qu'il soit vite suivi par Desmoulins, à parler de la Révolution comme d'un échec. Pour Mercier, seule l'Assemblée nationale gagnera quelque chose. Pour lui, la légitimité résidera désormais dans l'Assemblée. La presse, qu'il respecte tant, et les sections, sont devenues pour lui des contre-pouvoirs pervers. Selon lui, c'est la presse qui a conféré à Marat sa force et son pouvoir. Dès lors, il renie tout pouvoir politique du journaliste, d'où ses démêlés avec Carra aux *Annales patriotiques et littéraires de la France*.

Suite à plusieurs querelles à l'Institut, ses relations avec les Idéologues dégénèrent à un point tel qu'il les qualifiera « d'Idiots-rogues ». En 1801, il publie sa *Néologie*, ouvrage dont le but est de réformer la langue française et son usage. En 1803, il écrit des œuvres novatrices et hostiles, particulièrement à l'endroit de certaines idées reçues, dont le titre est *Satires contre les astronomes*, ouvrage qui suscite toute une polémique autour de Copernic et de Newton. Dans

<sup>22</sup> Mercier fera partie de la deuxième classe qui était celle dans sciences morales et politiques, en section morale.

<sup>23</sup> S. A. Leterrier, « Mercier à l'Institut (1795-1814) », *Louis-Sébastien Mercier. Un hérétique en littérature.*, Jean-Claude Bonnet, dir., Paris, Mercure de France, 1995, p. 295.

<sup>24</sup> Jean-Claude Bonnet, *Op. cit.*, p. XXII.

cette même lancée, Mercier, toujours honnête et poli dans la mesure du possible, considère peut-être qu'il n'a rien à perdre à publier ses *Satires contre Racine et Boileau*. Depuis fort longtemps déjà, il sait qu'on le décrit comme un original qui ne se plie pas aux idées des autres et qui, de toute façon, est déjà pointé du doigt et considéré comme hérétique. Ce ne sont pas quelques critiques, comme nous le verrons, qui arrêteront notre auteur dont le principe le plus fort est certainement la vérité.

### 1.1.6. Mercier historien?

Vers la fin de sa vie, Mercier va reprendre la plume de l'historien dans le *Nouveau Paris*, ouvrage qui relate les événements des années révolutionnaires. Cette œuvre est le fruit de son parti-pris hédoniste, car elle reflète le travail de l'observateur qu'il est. De fait, Charles Monselet en parle en disant qu'il fut : « [...] un vaste et turbulent tableau de la Révolution, où l'on a déjà beaucoup pris, où l'on prendra davantage encore. [...] C'est le livre le plus précieux et le plus fidèle qui nous ait été transmis par le Directoire, en dépit de quelques contradictions politiques.<sup>25</sup> » Cependant, Mercier sera le premier à dire que : « [...] toutes ces nuances si rapides, si opposées, rendront la plume de l'historien indécise, incertaine. [...] il est impossible de déterminer les causes de ce phénomène politique.<sup>26</sup> » Il admet sa confiance envers les futurs historiens qui auront pour leur part plus de documents à portée de la main, car d'après lui, « Écrire l'histoire de la Révolution sera une tâche presque impossible avant un demi-siècle.<sup>27</sup> » Ainsi, Mercier considère que le recul est inhérent à toute réflexion historique. De fait, « [...] beaucoup d'historiens le citeront par la suite pour cette raison même, comme Michelet, Taine et Jaurès, et Louis Blanc note à la fin de son chapitre sur “ l'hébertisme ” : “ Pas un de ces faits qui ne repose sur le témoignage d'un témoin oculaire, de ce Mercier dont le génie et la profession furent d'observer.”<sup>28</sup> » Mercier ne déguise pas sa pensée dans cet ouvrage. Il décrit ce qu'il observe, tel quel. D'autres diront, comme Jean-Claude Bonnet que : « S'il conçoit une histoire totale qui paraît très moderne aujourd'hui, c'est principalement parce qu'il jette sur la Révolution son regard varié d'historien des mœurs et de la “ vie privée ”.<sup>29</sup> » Ainsi, on peut voir que beaucoup d'historiens, dont Michelet, se sont inspirés du modèle historique préconisé par Mercier.

<sup>25</sup> Charles Monselet, *Les Oubliés et les dédaignés*, Paris, Bachelin-Deflorenne et Cie, 1885, p. 251.

<sup>26</sup> Louis-Sébastien Mercier, *Op. cit.*, p. LXI.

<sup>27</sup> *Id.*

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. LXII-LXIII.

<sup>29</sup> Jean-Claude Bonnet, *in* Louis-Sébastien Mercier, *Op. cit.*, p. LXV.

### 1.1.7. Conclusion

Républicain certes, nous l'avons déjà mentionné, mais il refuse l'empire de Napoléon. Paradoxal, il l'est et le restera jusqu'à sa mort, le 25 avril 1814. Il vit assez longtemps pour être témoin de la Restauration et de celle-ci, il déclarera : « Je ressemble au Sicambre Clovis. Aujourd'hui que mes rêves politiques se sont évanouis, je suis tenté de brûler ce que j'ai adoré et d'adorer ce que j'ai brûlé.<sup>30</sup> » En somme, bien que *Le Nouveau Paris* soit une source historique considérable pour quiconque s'intéresse au Paris de la Révolution, l'œuvre entière de notre auteur est un incontournable pour un historien de la France, que ce soit au plan de l'histoire littéraire, de l'histoire des mentalités ou de l'histoire politique. Mercier a fouillé partout, dans toutes les couches et c'est à ce titre que nous pouvons, sans aucun doute, lui donner le mérite d'avoir été un historien hors pair. Bref, Mercier déclara (et Victor Hugo lui empruntera plus tard la formule) : « Je vis par curiosité.<sup>31</sup> » Cette curiosité, Mercier l'a mise amplement à contribution dans l'ensemble des champs littéraires qu'il côtoya et c'est en cela qu'il mérite plus que tout autre le titre de précurseur.

### 1.2. Son œuvre : celle d'un précurseur

Louis-Sébastien Mercier est original, mais aussi fortement indépendant. Il fut un de ceux qui auront le plus rejeté les règles et les traditions au xviii<sup>e</sup> siècle. Il est vrai que Mercier s'inspire beaucoup des idées des grands représentants des Lumières. Rousseau et Diderot furent tous les deux des modèles pour Mercier dans la mesure où toute son œuvre a été construite autour d'une idée qu'il partagea avec ces deux hommes : la perfectibilité de l'humanité. Ainsi, cette ligne de pensée servira de cadre à notre auteur, que ce soit dans sa littérature ou dans son théâtre. Mercier, dans l'ensemble de son œuvre, démontre de manière exemplaire l'espoir qu'il a en l'avenir. En ce sens, il est un précurseur, car il insiste sur des thèmes qui jusque-là ont été évités.

Avec *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais*, œuvre écrite en 1771, Mercier fait une profonde critique de son temps et tente de faire une construction idéaliste par le biais de la prophétie. Notre auteur est aussi à l'origine du journalisme subjectif parce qu'il est sans contredit un véritable «journaliste engagé». Engagé et présent, il l'est en décrivant la vie parisienne telle qu'il l'a sous les yeux. Ce qui le préoccupe le plus, c'est le clivage entre les riches et les pauvres. Mercier, dans toute son œuvre, montre un très grand intérêt pour les pauvres. Il s'engage dans ce qu'il écrit en faisant tout en son pouvoir pour faire changer les choses. Précurseur, il l'est aussi

<sup>30</sup> Henry F. Majewski, *The Preromantic Imagination of L-S Mercier*, New York, Humanities Press, 1971, p. 13.

dans le théâtre moderne. Il fait de nombreuses attaques contre la tragédie et la comédie du xviii<sup>e</sup> siècle. Pour lui, le théâtre doit avoir un but social, moral et politique. Il doit enseigner la vertu et être accessible au peuple. Mercier est donc le premier à plaider la cause du « théâtre populaire ». En dernier lieu, Mercier pourrait être considéré comme le premier auteur préromantique que la France ait connu. Grand admirateur des littératures anglaises et allemandes, il y puise presque toute son inspiration et tente en cela de faire changer les règles qui sont bien établies dans la littérature française. Mercier est donc un auteur d'avant-garde. Bien que plusieurs écrivains de renom n'aient jamais mentionné son nom, on sait aujourd'hui qu'ils furent nombreux à reprendre ses idées.

### 1.2.1. Son œuvre : celle d'un rêveur?

C'est avec *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais*, œuvre qui connaît un certain succès et qui, de surcroît, fait sortir Mercier de l'ombre, que notre auteur se fait coller l'étiquette de rêveur. Est-ce vraiment le cas? Probablement pas. Afin de répondre à cette question, une analyse plus approfondie de cet ouvrage sera effectuée dans les chapitres suivants. Pour le moment, contentons-nous du renouveau que Mercier donna à la littérature. Rêveur? Sûrement si on tient pour acquis que l'utopie est nécessairement un rêve. Mercier adopte tout simplement le genre utopique parce qu'il est très en vogue au xviii<sup>e</sup> siècle, mais aussi parce qu'il permet de critiquer. Mais dans cette utopie, que nous appellerons plus tard uchronie, Mercier se démarque de ses contemporains par ses qualités d'observateur. Son utopie se veut différente parce que : « Sa croyance en la perfectibilité de l'homme ne peut que le diriger résolument vers l'avenir et lui faire rejeter la forme traditionnelle de l'utopie nostalgique, tentative illusoire pour retrouver les passés légendaires ou mythiques, l'âge d'or ou les républiques anciennes.<sup>32</sup> » Certes, cet ouvrage a un caractère idéaliste, mais il est aussi très modéré. Mercier n'est donc pas qu'un rêveur, car il se base constamment sur ce qu'il a sous les yeux.

Il est aussi un observateur engagé. Le *Tableau de Paris* en est la preuve. Mercier ne se livre pas à la critique gratuite. Il a toujours un but derrière ses idées. Comme nous l'indique Anne-Marie Deval, auteure de la thèse *Sébastien Mercier, précurseur* : « [...] il ne s'arrête jamais à la simple dénonciation des abus de son temps. Même s'il le fait avec passion, verve, piquant, c'est pour pouvoir se prononcer sur des réformes nécessaires.<sup>33</sup> » Ses réformes visent toujours à améliorer le sort des pauvres. Comme nous le verrons, Mercier se donnera la mission

<sup>31</sup> Charles Monselet, *Op. cit.*, p. 259.

<sup>32</sup> Anne-Marie Deval, *Sébastien Mercier, précurseur*, Thèse de Doctorat, UCLA, 1968, p. 4.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 5.

de défendre le peuple. De fait, il est un témoin important de son époque et il construit des tableaux très réalistes de la situation sociale. Il ne s'entête pas à revendiquer les modèles du passé et essaie, tout en s'inspirant des idées de son siècle, d'établir des réformes possibles. Mercier se base constamment sur la réalité. Peut-on alors parler d'un rêveur? Si oui, il s'agit bel et bien d'un rêveur des plus réalistes. On devrait plutôt lui subsituer un talent de réformiste à celui de rêveur, car pour la première fois, tous les grands thèmes des Lumières visant l'amélioration sont réunis dans un même ouvrage. Bref, *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais* devient davantage un traité de réformes sociales qui, dans un cadre où la perfectibilité humaine est possible, est bien réaliste.

Dans *Du théâtre, ou nouvel essai sur l'art dramatique* (1773), Mercier exprime sa conviction que le drame doit changer. Il doit servir à instruire et à corriger les problèmes de la société. En ce sens, il adopte une des formules de Saint-Simon qui va comme suit : « L'Âge d'or, qu'une aveugle tradition a placé dans le passé, est devant nous.<sup>34</sup> » Cette pensée n'appartient pas seulement à Saint-Simon et à Mercier. C'est une idée qui est très en vogue aux xviii<sup>e</sup> siècle. Autre thème très à la mode à l'époque : dénoncer le mal. Cependant, trouver des solutions concrètes aux abus tant décriés est quelque chose de beaucoup plus difficile à faire et c'est en cela que Mercier se démarque. Avec *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais*, il aborde une pléthore de problèmes tout en présentant les réformes pour y remédier. Comme le cadre spatio-temporel de cette œuvre est le Paris du xxv<sup>e</sup> siècle, Mercier se permet de nous présenter son Paris réformé. De fait, trois idées ressortent de cet ouvrage : le progrès, la perfectibilité et la transformation. Comme le souligne Anne-Marie Deval, « Pour Mercier, il est évident que le temps a une action bénéfique. [...] Le temps [...] va amener le bonheur de l'humanité. Victor Hugo, le siècle suivant, reprendra cette croyance pour son compte.<sup>35</sup> » C'est toutefois cette « temporalité » qui attribue le qualificatif de rêveur à Mercier et qui fait en sorte qu'on ne prend pas sa critique au sérieux. Toutefois, peut-être que le fait d'ajouter au titre *Rêve s'il en fut jamais* est une protection que Mercier s'est donnée. De fait, il peut toujours revendiquer l'anticipation même si pour lui il ne s'agit pas d'anticiper, car cet ouvrage n'est pas l'objet de la construction idéaliste, mais bien une critique. D'ailleurs, toutes les fois qu'un passage nous fait sourire parce qu'il semble quelque peu exagéré, Mercier s'empresse d'expliquer son propos par des notes infrapaginales des plus explicatives, ce qui nous ramène toujours vers la réalité. Ce retour constant au présent ne fait que diminuer l'anticipation à laquelle on avait bien voulu croire mais qui, plus on avance dans l'ouvrage, nous démontre que l'œuvre comme telle n'a rien d'éphémère. On se doit donc de dire que son utopie est bien modeste.

<sup>34</sup> Saint-Simon, Louis de Rouvroy, duc de, Épigraphe du journal saint-simonien, le Producteur in Anne-Marie Deval, *Op. cit.*, p. 7.

Ce qui le différencie particulièrement de ses contemporains c'est son intérêt pour les petites gens et les bas-fonds de la société parisienne. Mercier est certainement un réformiste, mais il est aussi un très grand moraliste. Il se donne la mission d'honorer le peuple, de le sortir de l'ombre. Afin de dessiner un juste portrait de la société, il devient reporter. Mercier dépeint tout ce qu'il a sous les yeux, sans rien modifier. Conséquemment, le style littéraire est absent, tout comme la suite dans ses idées. Cependant, les descriptions que l'on retrouve dans le *Tableau de Paris* sont très justes. Mercier ne ressent pas le besoin d'embellir ce qu'il voit, car selon lui, le but d'écrire est de faire changer les choses. C'est sûrement pour ces défauts littéraires que Rivarol dira du *Tableau de Paris* : « [...] ouvrage pensé dans la rue, et écrit sur la borne.<sup>36</sup> » Ce commentaire est en fait un compliment parce que Mercier ne veut pas agir en tant que romancier, mais bien en tant que reporter. Mercier prend tout sur le vif et le reproduit tel quel. Il ne parfait pas son œuvre dans son salon loin des émotions et des horreurs qu'il s'acharne à démontrer. Mercier s'attarde aux détails scabreux et aux abus et tente de les dénoncer.

Toutefois, il est aussi attentif devant ce qu'il y a de bien. Pour citer Anne-Marie Deval,

[...] Mercier l'aime [Paris] d'un amour sincère. C'est sa maîtresse qu'il chérit pour sa beauté, son esprit, sa vivacité; qu'il admire dans ses moments de générosité, de progrès; qu'il critique dans sa vanité, son oisiveté; qu'il réprimande sévèrement dans son goût de luxe effréné; qu'il supplie de se réformer.<sup>37</sup>

Mercier croit que Paris ne se portera que mieux le jour où son peuple, sa vie quoi, sortira du marasme dans lequel il est pris jusqu'au cou. C'est donc en prenant son sujet autant à cœur que Mercier renouvelle le mode d'écriture, la manière de voir les choses. Victor Hugo reprendra plus tard cette façon d'écrire avec son admiration pour la cathédrale Notre-Dame de Paris. S'il n'est pas le premier à s'intéresser à Paris, ce qu'il apporte de nouveau, c'est la justesse des descriptions, voire sa façon de peindre Paris<sup>38</sup>. Mais Mercier ne romance pas; il commente, il présente son siècle. Mercier va partout. Il ne se limite pas à la rue. Il entre dans les tabagies, converse avec le peuple, vit avec lui pour pouvoir mieux le connaître et mieux nous le présenter. Bref, Mercier est un curieux qui veut percer le secret de la vérité et la dévoiler au monde entier.

<sup>35</sup> Anne-Marie Deval, *Op. Cit.*, p. 12.

<sup>36</sup> Desnoiresterres, Gustave, « Préface », *Tableau de Paris*, Paris, Pagnerre, Le cou, 1853, p. XXIV.

<sup>37</sup> Anne-Marie Deval, *Op. cit.*, p. 72.

### 1.2.2. Mercier : défenseur du Tiers État

C'est pour cela que Mercier s'acharne à vouloir réformer le théâtre. Selon lui, les Comédiens français ne sont pas au service du public. Mercier dit du théâtre tel que joué par la comédie française que :

[...] c'est là défigurer l'histoire, se ranger délibérément du côté du faux, du bizarre, du mensonger. Pourquoi aller chercher des sujets en Grèce, à Rome, en Thrace, alors qu'ici même, à Paris, dans cette ville de neuf cent mille habitants, la prodigieuse inégalité des fortunes, la variété des états, des opinions, des caractères, forment les contrastes les plus énergiques et les plus piquants. Ce dédain pour le vivant, l'instructif est vraiment impardonnable; il est responsable de la stagnation du théâtre français.<sup>39</sup>

Ainsi, ce que Mercier réclame, c'est un théâtre vrai, représentatif des mœurs actuelles. Il paraît étrange de dire cela alors qu'on a toujours voulu voir en Mercier un rêveur notoire. Pourtant, il est un de ceux qui réclament le plus le réalisme en littérature et au théâtre. Peut-être paraît-il rêveur pour ceux, c'est-à-dire la plupart de ses contemporains, qui n'ont pas voulu voir le monde tel qu'il était alors. Loin d'être un rêve, le travail de Mercier est ni plus ni moins qu'une enquête sociale. En outre, « Mercier se montre à la fois témoin, curieux, anthologiste, entomologiste même ( il regarde à la loupe, classifie, compare...) et sociologue, moraliste, populiste.<sup>40</sup> » Le lyrisme mercierien est partout. Mercier remarque tout et nous présente une myriade de détails que ses contemporains ne voient pas, ou ne veulent pas voir. Ainsi, Mercier est un journaliste tel que nous les connaissons aujourd'hui, voire un reporter moderne que rien n'arrête.

Mercier éprouve pour le théâtre une passion profonde. Il y fait allusion dans presque toute son œuvre. Il n'a qu'un désir : réformer l'art dramatique. Ce désir, il le partage toutefois avec bon nombre de ses contemporains comme La Motte, Voltaire, Marmontel, et Diderot. Cependant, seul ce dernier entend réformer le théâtre autant que Mercier. Les autres sont plutôt modestes. Par contre, on pourrait ajouter que comme Mercier, Baculard D'Arnaud n'y va pas humblement lorsqu'il s'avise de transformer le théâtre français. Sedaine voue lui aussi au théâtre un rôle éducatif. Beaumarchais, comme Mercier, prend la défense d'un genre nouveau. La Harpe plaide la cause du drame dans le *Mercure de France*. Lessing veut quant à lui bousculer les principes théâtraux traditionnels. On voit donc que Mercier n'est pas le seul à faire le constat des lacunes du théâtre français.

<sup>38</sup> En effet, que l'on pense à Montesquieu avec *Les Lettres Persanes*, à Marivaux avec *La vie de Marianne* et *Le Paysan Parvenu*, à l'abbé Prévost avec *Manon Lescaut* et à Diderot et son *Neveu du Rameau*, tous ces auteurs se sont intéressés au cadre parisien.

<sup>39</sup> Louis-Sébastien Mercier, *Tableau de Paris*, chap.333, t. IV, in Anne-Marie Deval, UCLA, 1968, p. 108-109.

<sup>40</sup> Anne-Marie Deval, *Op. cit.*, p. 121.

De fait, Mercier définit le théâtre comme suit : « [...] une instruction générale, une instruction civique, qui inculquerait aux hommes des principes de vraie morale et de saine politique et pourrait “aimer invinciblement les forces de la raison humaine, jeter tout-à-coup sur un peuple une grande masse de lumières ”.<sup>41</sup> » Mercier ajoute à ce propos que : « [...] le théâtre doit réveiller une nation assoupie.<sup>42</sup> » Pour Mercier, le théâtre actuel est fait pour endormir la nation devant son destin. Selon lui, au fil des siècles, on n’a fait que la berner; on a évité de l’observer, bref, on l’a tout simplement ignorée. Mercier veut impliquer la nation dans la vie, il veut l’éduquer et va même jusqu’à dire que le peuple de Paris apprécierait davantage la sensibilité, voire l’honnêteté d’un théâtre vrai, réaliste. Le peuple est selon lui bien plus en mesure d’apprécier le théâtre, d’en comprendre le sens, que la bourgeoisie qu’il considère ne se suffire à elle-même. Ainsi, Mercier voit une utilité publique dans le théâtre. D’après lui,

La France n’a pas eu de théâtre neuf, créé par une verve original et destiné à la nation devant laquelle on joue. Cet état de choses doit changer. Le théâtre doit être vrai, en rapport avec notre réalité nationale. Son but doit être moral. Il faut toucher la multitude, le peuple. Il faut détruire les distances ridicules qui existent entre les citoyens. Pour ce faire, l’écrivain dramatique devra fermer ses oreilles aux attaques des critiques des commentateurs, des journalistes, des dissertateurs.<sup>43</sup>

Mercier devient donc, par le biais de son théâtre, le porte-parole des opprimés. Hugo essaiera de suivre le chemin tracé par Mercier avec *Les Misérables*, œuvre qui est largement consacrée au peuple. Hugo, en cela, fait partie de l’école de Mercier, à savoir celle du « drame politique ou historico-politique.<sup>44</sup> » En effet, plus on connaît l’œuvre de Mercier, que ce soit en littérature ou au théâtre, plus on y remarque un grand souci historique. Il fait de l’histoire sociale en étudiant le peuple sous toutes ses facettes. En outre, Michel Delon témoigne du fait que :

Bien avant Hugo, Mercier ironise sur ces princes débitants des alexandrins dans les courants d’air des antichambres. Le grand écrivain doit se libérer de telles lisières et créer sous la seule inspiration de son génie. La prose et l’histoire nationale lui fournissent de quoi inventer un théâtre neuf. Mercier applaudit donc au drame dont Diderot a présenté la défense et l’illustration.<sup>45</sup>

De plus, ce n’est qu’en 1968 qu’André Malraux, lors d’un discours prononcé à l’inauguration de la maison de la culture de Grenoble, rendra hommage à Mercier en tant qu’historien du peuple. Il soulignera l’importance d’aller chercher la nation entière au lieu de n’attirer qu’une classe privilégiée. Dès lors, Malraux ajoute que : « Notre “ singe de Diderot ” aurait triomphé à voir ses

<sup>41</sup> Louis-Sébastien Mercier, *Du Théâtre ou nouvel essai sur l’art dramatique*, Amsterdam, Van Harrevelt, 1773, p. v.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. vi.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. ix.

<sup>44</sup> Anne-Marie Deval, *Op. cit.*, p. 165.

<sup>45</sup> Michel Delon, « Louis-Sébastien Mercier et Rétif de la Bretonne », *De l’Encyclopédie aux méditations (1750-1820)*, Paris, Éditions Arthaud, Coll. Littérature française, t. 6., 1989, p. 403.

“ paradoxes ” réalisés, il aurait reconnu sa filiation dans les responsables de ces Maisons de la Culture, dans Roger Planchon du Théâtre de Villeurbanne et dans Jean Vilar au T.N.P.<sup>46</sup> » Ainsi, Mercier qui a toujours lutté pour ses opinions et qui a tout fait dans le respect de ses ambitions serait bien content de voir qu’aujourd’hui, ce sont ses idées hérétiques et marginales qui font figure de proue. En fait, il est faux de dire que ses efforts n’ont été récompensés qu’au xx<sup>e</sup> siècle parce que même si on lui concéda peu de mérite au xix<sup>e</sup> siècle, il est quand même celui qui a ouvert la voie du drame historique moderne à Vitet, Casimir Delavigne, Hugo, Musset, bref à tous les auteurs qui ont connu un succès fou.

### 1.2.3. Mercier : aux origines du préromantisme français

Mercier est un précurseur du préromantisme français. Il admire profondément l’art dramatique anglo-germanique et tente de faire connaître en France les œuvres littéraires allemandes et anglaises. Cette tâche s’avère plutôt difficile dans la mesure où la tradition ne se laisse pas emporter par tant de sensibilité. Mercier est donc un des premiers à promouvoir le lyrisme en France. Comme en témoigne Anne-Marie Deval,

[...] plus que son maître (Rousseau), il emploie, développe, vulgarise les thèmes dont s’inspirera le lyrisme romantique. [...] Il s’intéresse à l’illuminisme. Réformateur littéraire de l’avant-garde, il définit le métier d’auteur comme un sacerdoce qui comporte des droits et des devoirs. Il défend le génie contre le bon goût. Son penchant pour les rêves, les songes et les visions philosophiques fait de lui le précurseur des visionnaires romantiques.<sup>47</sup>

Mercier a donc une influence considérable sur ses contemporains, entre autres Letourneur, Grimod de la Reynière, Restif de la Bretonne. Au siècle suivant, même s’ils ne l’avouent pas toujours, Sénancour, Chateaubriand, Nodier, Lamartine, Hugo, Th. Gautier tirent tous à leur tour des leçons de l’œuvre de Mercier. En outre, Baudelaire est le premier à reconnaître ouvertement le legs de Mercier dans un article écrit en 1852. On peut y lire qu’il est l’un de ces auteurs « [...] ayant devancé leur siècle et pouvant donner une leçon pour la régénération de la littérature actuelle.<sup>48</sup> » Léon Bédard ajoute pour sa part que : « Il n’est pas un curieux de ces deux époques, l’une fin et l’autre génération d’un monde, qui puisse se dispenser de revenir et de recourir sans cesse à tant d’images véridiques, éloquentes, inépuisantes. Victor Hugo, Louis Blanc, et surtout les Goncourt y ont beaucoup emprunté.<sup>49</sup> » Mercier est donc à la source même de l’inspiration des auteurs qui sont parmi les plus respectés du xix<sup>e</sup> siècle.

<sup>46</sup> André Malraux, *Discours prononcé à l’inauguration de la Maison de la Culture de Grenoble*, 3 février 1968.

<sup>47</sup> Anne-Marie Deval, *Op. cit.*, p. 211.

<sup>48</sup> Geneviève Bollème, *Dictionnaire d’un polygraphe*, Paris, Union Générale d’Éditions, 1978, p. 15.

<sup>49</sup> Léon Bédard, *Op. cit.*, p. V.

Alors que Mercier définit ce qu'il entend par le théâtre, il explique aussi clairement le rôle qu'il attribue à l'écrivain. Pour lui, « l'influence des écrivains est telle qu'ils peuvent aujourd'hui annoncer leur pouvoir et ne point déguiser l'autorité légitime qu'ils ont sur les esprits.<sup>50</sup> » C'est que, à cette époque, la littérature devient « une espèce de prêtre qu'on envisageait avec une vénération religieuse.<sup>51</sup> » Outre le fait d'attribuer un rôle important à l'écrivain, ce qui est une nouveauté en soi, Mercier annonce aussi le romantisme français avec sa *Néologie*. De fait, si on s'attache à la théorie d'Edmond Schérer qui explique que le romantisme est tout simplement « une révolution grammaticale », Mercier y joue un rôle considérable puisque cette œuvre affirme la nécessité de réformer le vocabulaire, de l'élargir. En effet, comme Mercier vise à éduquer le peuple par le théâtre, il faut parler la langue du peuple. Comme nous le mentionne le grand spécialiste de la langue française, Ferdinand Brunot, le travail de Mercier est « [...] le véritable couronnement de l'entreprise néologique du dix-huitième siècle.<sup>52</sup> » Bref, Mercier est celui qui trouvera les mots justes pour exprimer les idées. Pour lui, les mots ont un pouvoir aussi considérable que l'auteur. Ainsi, avec Mercier commence la découverte des nouveaux mots, qui sera suivie tout au long de la période romantique, et bien au-delà de celle-ci.

#### 1.2.4. Conclusion

En somme, nous pouvons constater jusqu'ici la prolificité de Mercier. Il n'est pas le seul à avoir une aussi grande production littéraire. Son acolyte Restif de la Bretonne a, en l'occurrence, écrit autant que lui, sinon davantage. Cependant, ce qui caractérise ici Mercier, c'est que son œuvre ne sort pas toute de son imagination. Il passe la plus grande partie de sa vie à regarder et à reproduire les tableaux qu'il a sous les yeux. Que ce soit dans le nouveau genre utopique, dans son style journalistique, dans son théâtre ou encore dans le préromantisme, Mercier a le même but: honorer le peuple de Paris en prenant sa défense. En cela, il est accusé d'avoir écrit des livres décousus, sans aucun rythme, sans aucune fluidité, bref sans aucun respect de la forme. Jamais pourtant Mercier ne s'en formalise. Ce qui l'intéresse, c'est le fond, le contenu qui a comme but d'informer, de réveiller et d'éduquer. Bien qu'il ait fait sa marque à plusieurs niveaux, Mercier a fortement été inspiré par ses contemporains. Enfin, Mercier a été injustement négligé alors que son œuvre est fortement imbriquée dans l'histoire de la France du xviii<sup>e</sup> siècle. Heureusement, certains l'ont quand même exploré, bien qu'ils ne fussent pas nombreux. C'est ce que nous verrons dans les prochaines pages qui porteront sur la fortune de Mercier.

<sup>50</sup> Louis-Sébastien Mercier, *De la littérature et des littérateurs*, Yverdon, 1778, p. 253.

<sup>51</sup> L. Dussault, *Annales littéraires*, Paris, Lenormant, 1818, t. IV, p. 118.

<sup>52</sup> Ferdinand Brunot, *Histoire de la langue française des origines à 1900*, Paris, Armand Collin, 1932, t. VI, 2e partie, p. 1148.

## CHAPITRE II FORTUNE ET POSTÉRITÉ

*Celui qui n'a d'égard en écrivant qu'au goût de son siècle songe plus à sa personne qu'à ses écrits : il faut toujours tendre à la perfection, et alors cette justice qui nous est quelquefois refusée par nos contemporains, la postérité sait nous la rendre.*

La Bruyère

## 2.1. La fortune de Louis-Sébastien Mercier

On a trouvé dans les papiers personnels de Mercier une note qui se lisait comme suit : « On ne m'entendra bien que dans cent années. Un auteur n'est vivant que lorsqu'il est bien mort.<sup>53</sup> » Il a bien raison de dire cela car après sa mort, les seuls critiques qui se sont vraiment intéressés à lui l'ont fait pour l'accuser de médiocrité et quelquefois seulement pour son originalité. De fait, en 1842, dans son *Histoire des idées littéraires en France au XIX<sup>e</sup> siècle et de leurs origines dans les siècles antérieurs*, Alfred Michiels, en parlant de *L'Essai sur l'art dramatique*, dit que : « [...] le romantisme est là tout entier.<sup>54</sup> » Ensuite, Charles Monselet lui réserve un chapitre entier dans son étude intitulée *Les Oubliés et les Dédaignés* écrite en 1885. Puis, en 1899, O. Zollinger, un Allemand, étudie l'influence de Mercier. Cependant, le premier qui s'intéressa vraiment à l'œuvre entière de notre auteur est Léon Béclard en 1903. Son étude de Mercier devait à l'origine compter deux tomes, mais il mourut avant d'avoir pu commencer le deuxième. Ainsi, son étude se limite à la première partie de sa vie, c'est-à-dire de 1740 à 1789. William Pusey s'y attarda aussi quelques années plus tard, à savoir en 1939. Son travail porte sur la fortune de Mercier en Allemagne. Très importante aussi est l'analyse que H. Temple Patterson a consacrée à notre auteur. Elle est la première à établir un lien certain entre l'œuvre de Mercier et celle de Victor Hugo. En effet, cette auteure conclut que : « Mercier ne fut ni oublié, ni dédaigné, dans la mesure où par les nombreux emprunts que lui a fait Victor Hugo, Mercier fut conséquemment toujours présent grâce à l'œuvre d'Hugo.<sup>55</sup> » L'étude de cette auteure a donc son importance dans le fait qu'elle le replace là où il devait être, c'est-à-dire comme précurseur du Romantisme et de la génération romantique.

D'autres auteurs s'intéresseront aussi à l'apport de Mercier dans le mouvement romantique. Parmi ceux-ci, on retrouve Mornet, Monglond et Van Tieghem. En 1971, ce sera au tour de Henry F. Majewski de se pencher sur l'œuvre de Mercier. Son étude portera essentiellement sur Mercier dans le mouvement romantique. Toutefois, on peut attribuer la rareté de l'historiographie merciérienne au fait que toutes les informations personnelles concernant notre auteur sont gardées au Fonds Duca de la bibliothèque de l'Arsenal et que celui-ci fut longtemps fermé au public. Seul Léon Béclard eut la permission de le consulter. Ce n'est que depuis 1968 que le Fonds est ouvert à tous et depuis, on voit que la « popularité » de Mercier semble revenir. Néanmoins, au cours des dernières années, on a pu remarquer un intérêt certain pour lui, que ce soit avec le travail de Jean-Claude Bonnet, de Hermann Hofer ou encore celui de Enrico Rufi.

<sup>53</sup> Louis-Sébastien Mercier, *Notes personnelles*, in Henry F. Majewski, *Op. cit.*, p. 1.

<sup>54</sup> Alfred Michiels in Henry F. Majewski, *Op. cit.*, p. 2.

<sup>55</sup> Henry F. Majewski, *Op. cit.*, p. 1.

Néanmoins, depuis les Fêtes du Bicentenaire de la Révolution, la France tente de faire redécouvrir un personnage qui fut trop longtemps caché derrière l'ombre des préjugés... ou de la jalousie. Malgré tout, que ce soit de manière positive ou négative, on a parlé de Mercier après sa mort et l'influence de son œuvre a continué à se faire sentir. C'est ce que nous verrons dans les prochaines pages.

## 2.2. La postérité de Louis-Sébastien Mercier

En fait, il serait faux de dire que Mercier a été ignoré de son vivant. Il a plutôt été trop présent pour bon nombre des écrivains de son époque pour qui il était un contrevenant des plus sérieux. Ses contemporains connaissaient un certain succès avec leurs œuvres qui étaient fondées sur des idées bien solides, mais décriées par Mercier. Comment pouvait-on alors apprécier l'œuvre d'un homme qui, tous les jours, s'acharnait à vouloir faire changer les règles bien établies, règles qui étaient quasi garantes de leur succès? Mercier le savait et ne se le cachait pas. Il a d'ailleurs écrit dans une lettre la réflexion suivante :

Depuis de longues années, j'ai pris plaisir à jeter dans plusieurs journaux et de tous les côtés de petites lettres sur divers sujets, des peccadilles. J'appelais cela devant mes amis prendre mon chocolat du matin. J'ai très longtemps souffert de voir, au premier lendemain, mes petites lettres spoliées, rompues, corrompues, brisées, torturées. Enfin on y a versé de l'eau de vaisselle. Je veux désormais prendre mon chocolat tout seul.<sup>56</sup>

Pour Jeffrey Kaplow, la raison pour laquelle Louis-Sébastien Mercier a été rejeté est simple. Ce n'est certes pas en raison de son style ou de son originalité, mais plutôt parce que l'on craint que ses idées ne se répandent dans le peuple, préoccupation à vrai dire fort peu répandue. Le peuple, n'ayant ni éducation, ni raison, peut tout interpréter à sa façon et faire le chaos. À ce titre, certains hommes des Lumières ne veulent strictement pas l'éclairer, car ils ne veulent pas provoquer une révolution populaire. Pour plusieurs d'entre eux, celle-ci aurait pour conséquence de leur faire perdre une pléthore de privilèges auxquels ils tiennent plus que tout.

De fait, comme Kaplow le dit à propos du *Tableau de Paris*, il s'agit là d'un «[...] ouvrage moral, pour ne pas dire moralisateur, c'est un livre unique en son genre, mélangeant descriptions objectives et critiques acerbes des institutions et des mœurs.<sup>57</sup> » En effet, selon Brissot, « La philosophie facile (du *Tableau de Paris*) et plus à la portée du peuple que celle de Raynal n'a pas peu contribué à accélérer la Révolution en ouvrant les yeux des Français sur une

<sup>56</sup> Louis-Sébastien Mercier, *Lettre* (adressée aux rédacteurs d'un journal dont on ne connaît pas le nom), in Jean-Claude Bonnet et al, *Louis-Sébastien Mercier. Un hérétique en littérature*, Paris, Mercure de France, 1995, p. I.

<sup>57</sup> Jeffrey Kaplow, « Préface », in Louis-Sébastien Mercier, *Tableau de Paris*, Paris, Éd. La Découverte, 1985, p. 12.

foule de préjugés et d'abus.<sup>58</sup> » De son *Nouvel Essai sur l'art dramatique*, Alfred Michiels a dit qu'il s'agissait « [...] du plus beau travail de critique publié dans le dix-huitième siècle.<sup>59</sup> » D'autres, comme Jean-Claude Bonnet, attribuent l'isolement de Mercier à son manque d'orthodoxie littéraire ou historiographique. Toutefois, Mercier inculque cette différence, cette façon de voir les choses à ses successeurs comme Balzac et Zola qui pourtant connaissent tous les deux un succès considérable. Assurément, le temps qui les sépare joue un rôle important dans la mesure où le temps aplanit les aspérités et où les mentalités évoluent.

En effet, ces auteurs, comme bon nombre de romantiques, adoptent les idées et les sujets d'abord développés par Mercier dans la littérature. En outre, notre auteur innove en abordant des questions comme la misère, en glorifiant le travail manuel, en parlant d'oppression, de révolte, du féminisme et de l'élévation de la profession libérale comme intermédiaire et régulateur de la société. Il dénonce le décalage entre la vie publique et privée et donne une place au peuple dans l'histoire. Toutes ces idées, Mercier les a empruntées à Shakespeare et il les partage avec Schiller. À leur façon et à leur tour, ces auteurs veulent parler des « vraies » choses. De fait,

[...] l'entreprise littéraire de Mercier serait à considérer comme l'une des machines optiques les plus performantes de son siècle, allant peut-être au-delà de lui, sortant de son orbite pour donner à voir et à lire, avant tout et pour nous encore aujourd'hui, comme sa condition de possibilité, dans le parcours ou le circuit de ses œuvres, une véritable histoire de l'œil.<sup>60</sup>

Cependant, bien que l'on s'accorde aujourd'hui pour le considérer comme un grand auteur, tel n'était pas le cas à son décès. Les académiciens sont sévères à son endroit en ne lui concédant aucune qualité. Certes, on lui donne le titre de précurseur du romantisme en France, mais « sans le talent » comme l'a dit Jules Simon à ses funérailles le 27 avril 1814. On peut toutefois associer l'impertinence des commentaires de Simon à son appartenance aux Idéologues, que Mercier qualifiait « d'Idiots-rogues ». De plus, Jules Simon est sûrement un de ses pires adversaires. Il est donc évident que cet homme n'allait pas faire d'éloge à Mercier. Monguez lui accorde un certain crédit pour son œuvre théâtrale, mais dénigre sa *Néologie*. Son ami Delisle de Sales essaie d'épargner celui qui a été son ami. Il lui rend hommage pour sa recherche de la vérité et essaie de défendre son travail de journaliste en disant que la vieillesse est responsable des écarts idéologiques de la fin de sa vie<sup>61</sup>. Néanmoins, malgré tout le mal qu'on a pu en dire, Mercier demeure vivant au XIX<sup>e</sup> siècle, car les plus grands représentants français de l'école romantique ont

<sup>58</sup> Geneviève Bollème, *Op. cit.*, p. 9.

<sup>59</sup> Enrico Ruffi, *Le rêve laïque de Louis-Sébastien Mercier entre littérature et politique*, Oxford, Voltaire Foundation, 1995, p. 21.

<sup>60</sup> Jean-Claude Bonnet et al, *Louis-Sébastien Mercier. Un hérétique en littérature*, Paris, Mercure de France, 1995, p. 153.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 323-324.

tous subi son influence. Les historiens des mœurs, notamment, ont su reconnaître la richesse de son œuvre, mais c'est à l'étranger que son influence fut déterminante.

### 2.2.1. Mercier en Italie

En effet, Mercier est connu en Italie. Ses œuvres sont disponibles dans toute la péninsule, ce qui permet à des auteurs comme Alfieri de le découvrir. Son talent journalistique est aussi reconnu. En outre, le florentin Stecchi est abonné au *Journal politique, littéraire et de commerce*, car il dit que « [...] le seul nom de l'auteur [Mercier] fait l'éloge du périodique.<sup>62</sup> » Déjà, de 1772 à 1789, on retrouve seize traductions de Mercier en Italie, ce qui le place au troisième rang dans la liste des auteurs français les plus traduits en Italie<sup>63</sup>. Durant les dix dernières années du xviii<sup>e</sup> siècle, on note encore huit traductions à son profit. On peut donc affirmer que l'œuvre de Mercier est davantage appréciée en Italie qu'en France.

En outre, les traductions de son œuvre paraissent régulièrement. Ainsi, à l'encontre des témoignages des contemporains français de Mercier, Françoise Waquet explique que : « Les "raccoltes" connurent alors un succès immense et universel, gagnant tous les domaines du savoir. L'ordre littéraire, et plus particulièrement dramatique, se prêtait parfaitement à ce genre de publications : elles furent le véhicule privilégié du répertoire français du xviii<sup>e</sup> siècle.<sup>64</sup> » La majorité de ses pièces fut traduite par Elisabetta Caminer Turra.

En ce qui concerne *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais*, bien qu'il fût mis à l'Index, il est traduit et publié en Italie par l'imprimeur génois Domenico Porcile. Cette traduction fut tellement appréciée qu'elle mérita la réputation d'être une « œuvre immortelle ». De plus, Carlo Gozzi déclare à propos de *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais* que c'est : « Un livre plein de beautés, de vérités, d'images poétiques, d'arguties, d'impossibilités, de sophismes, de contradictions, de témérités et d'impiétés.<sup>65</sup> » Malgré la popularité de cette œuvre en Italie, elle entraîna beaucoup de controverse. On dit d'ailleurs que sa traduction romaine est un hommage « [...] au grand philosophe qui avait su prévoir la Révolution française et qui y avait contribué par ses lumières et ses écrits.<sup>66</sup> » L'œuvre est en effet fort appréciée, sauf, bien entendu, dans les milieux de la contre-Révolution catholique. L'ex-jésuite Casseda en fait d'ailleurs une parodie en 1791.

<sup>62</sup> Françoise Waquet, « Le citoyen du monde », in *Louis-Sébastien Mercier. Hérétique en littérature.*, Jean-Claude Bonnet s. l. d., *Op. cit.*, p. 353.

<sup>63</sup> Le premier rang appartenait à Mme Genlis avec vingt-et-une traductions et le second rang était occupé par Baculard d'Arnaud qui comptait dix-huit traductions de ses œuvres. Mercier était troisième et après lui, on retrouvait Beaumarchais qui comptait à son actif dix traductions en Italie.

<sup>64</sup> Françoise Waquet, « Le citoyen du monde », *Op. cit.*, p. 355.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 363.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 370.

Casseda déclare à propos de *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais* que c'est : « [...] une prophétie, ou un plan philosophique minutieusement préparé qui visait à jeter à bas le trône et la religion, à établir une liberté qui ne fût limitée par aucune autorité divine ou humaine. Les événements qui se produisaient en France attestaient la réalité de ce projet.<sup>67</sup> » Quant à lui, Alfonso Muzzarelli donne beaucoup de crédit à l'œuvre. Il dit de celle-ci que :

Tous les épouvantables qui étaient intervenus en France depuis un an étaient annoncés dans cet ouvrage; ceci ne devait point être mis au crédit d'un esprit de prévision, mais d'exécution : la raison philosophique avait réglé et prémédité ces événements. *L'An 2440* était moins une prophétie qu'un programme qui ne serait totalement réalisé que lorsque l'Europe entière vivrait sous « l'Évangile des philosophes ».<sup>68</sup>

Giovanni Marchetti, grand représentant de la propagande catholique, enlève tout le caractère utopique de cet ouvrage en écrivant : « *L'An 2440*, que l'on avait pris lors de sa publication pour un simple roman utopique, était, en fait, une véritable machine de guerre et l'étroite concordance entre les prévisions et les réalités présentes ne laissaient aucun doute.<sup>69</sup> » Certaines personnes reconnaissent donc en Mercier un des instigateurs de la Révolution. Du moins s'agit-il d'une œuvre qui vise le renversement des principes traditionnels. À l'inverse cependant, le napolitain Giovan Leonardo Marugi refuse la théorie de Casseda, de Muzzarelli et de Marchetti en disant que : « la Révolution française n'était point le résultat d'un plan prémédité par les réformateurs et les philosophes; mais, pour ce partisan des Lumières, du régéralisme et du juridictionnalisme, elle n'était à imputer qu'à la force aveugle du peuple.<sup>70</sup> »

### 2.2.2. *Mercier et l'Angleterre*

Mercier est aussi un grand anglophile. Alors qu'il admire l'œuvre de Shakespeare, de Pope, de Milton et de Young, il est sûrement celui qui travaille le plus à la diffusion des œuvres anglaises en France au xviii<sup>e</sup> siècle. Pour lui, la littérature anglaise est vraie et il voit en elle le modèle à suivre. Les Anglais, depuis longtemps déjà, s'adressent au peuple dans leur littérature et dans leur théâtre. Il veut faire la même chose en France. Mercier, ici, se distingue de Voltaire dans la mesure où il ne revendique pas l'esthétique. Il ajoute que si Corneille était né en Angleterre, il aurait connu un succès immense, beaucoup plus important que celui qu'on lui a accordé en France. Les valeurs qu'il admire le plus dans la littérature et le théâtre anglais sont la vertu, l'énergie et la liberté. Ainsi, Mercier prône l'échange entre les deux nations, car selon lui, la

---

<sup>67</sup> Françoise Waquet, *Op. Cit.*, p. 371.

<sup>68</sup> *Id.*

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 372.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 373.

France a beaucoup à apprendre de l'Angleterre. Les États-Unis connaissent aussi Mercier puisqu'à cette époque, sa pièce *Le Déserteur* est jouée à plusieurs reprises sur les planches de New York.

### 2.2.3. *Mercier en Russie*

Pour ce qui est des relations qu'il entretient avec la Russie, elles sont des plus favorables. En effet, il est un des écrivains français les plus diffusés dans ce pays et sûrement celui qui attire la plus grande audience. La presse russe mentionne souvent son nom; mais ce sont les nombreuses traductions de ses œuvres qui attestent de sa faveur en Russie. Toutefois, c'est surtout son théâtre qui y connaît un très grand succès. De fait, *L'An 2440* y demeure presque inconnu.

### 2.2.4. *L'Allemagne et Mercier*

Le premier indice que l'on retrouve de l'importance qu'accordent les Allemands à Mercier réside surtout dans le nombre de thèses qu'on lui a réservées. L'Allemagne est sûrement le pays qui a le plus contribué à le faire connaître. De fait, la majorité des études que l'on retrouve aujourd'hui sur Mercier concerne son influence en Allemagne. Son cheminement en Allemagne ressemble toutefois à celui de Diderot qui eut lui aussi une influence considérable sur le *Sturm und Drang*. En effet, ce sont sans aucun doute les représentants de ce mouvement qui diffusent le plus les idées et les œuvres de Mercier. On retrouve d'ailleurs au-delà de 75 traductions de ses œuvres durant ces années. Cependant, comme le rapporte Andreas Pfersmann, « cette audience de Mercier hors de France suscite très tôt la jalousie de ses compatriotes. Dès 1782, on peut lire la mise en garde suivante dans *L'Année littéraire* : “ [...] les Allemands n'ont point encore, à proprement parler, de tragédies ni de comédies [...]. La théorie de M. Mercier a égaré leurs écrivains et s'ils continuent à le prendre pour guide, ils n'auront jamais de théâtre; s'ils veulent obtenir quelques succès dans la carrière dramatique, qu'ils abandonnent M. Mercier et les Anglais”.<sup>71</sup> » Les Allemands apprécient donc énormément l'œuvre de Mercier, particulièrement *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais*. Le titre de cet ouvrage devient même une expression courante en Allemagne, c'est-à-dire qu'on fait référence à l'an 2440 lorsque l'on parle du progrès. Or il est fort possible que la raison pour laquelle il y connaît une aussi grande popularité vient du fait qu'il se réclame d'auteurs allemands comme Schiller par exemple. De plus, il est très proche de Carl Friedrich Cramer. Ce dernier lui rend d'ailleurs un témoignage très élogieux en disant :

<sup>71</sup> Andreas Pfersmann, « Une “ gloire tudesque ” », in *L-S. Mercier. Un hérétique en littérature.*, Paris, Mercure de France, 1995, p. 420.

À aucun autre styliste français on est plus souvent tenté de rendre cette justice qu'à Mercier parce qu'il n'existe aucun autre auteur ancien ou moderne de cette nation qui connaisse mieux que lui l'exacte vim verborum [...]. Il domine dans ce genre et dans tout ce qui va avec. « Par Dieu! » me dit un jour Riouffe en me parlant de lui : « il n'y a personne à Paris qui a de l'esprit que Mercier! Et...rapidement : c'est un véritable joaillier dans la discipline : le grand bijoutier du style!»<sup>72</sup>

On voit bien que Mercier plaît aux Allemands tout comme il est apprécié par des hommes tels que Voltaire, Rousseau et Diderot. De plus, bien avant Mme de Staël, il fait connaître la littérature allemande aux Français. Il diffuse les idées d'auteurs comme Lenz, Goethe, Schiller, Franz Moor, Klingler et Gersteinberg. C'est durant les années 1770 que son œuvre émerge en Allemagne. Ainsi, comme l'apogée du *Sturm und Drang* se situe entre 1773 et 1784, on peut sûrement y associer l'influence de Mercier, car l'Allemagne découvre les deux à peu près en même temps. En effet, deux raisons nous mènent à associer Mercier à ce mouvement. Premièrement, tout comme lui, les représentants de cette école refusent de se plier aux règles strictes du classicisme. En second lieu, ils s'opposent eux aussi à un nombre fixe d'actes au théâtre. De la même manière que Mercier, ils réclament un amalgame de styles et de genres. Malgré tout, ce qui lui donne sa reconnaissance allemande, c'est qu'il réussit à se faire entendre en réclamant des changements qui étaient sollicités et souhaités depuis fort longtemps. À cet effet, Henry H. Majewski écrit que :

Mercier is perhaps the most significant of these writers for a study of Preromantism because he was first of all conscious that his efforts at reform and revolt represented something bold and new. He was aware of his position as an independant and a literary revolutionary, and it is clear now that his concept of the drama prefigured by many years the reforms encouraged by Mme de Staël and Stendhal. Schlegel and the German dramatists are indeed in debt to him for his audacious suggestions and attacks on the classical tradition.<sup>73</sup>

Ainsi, alors que la majorité des auteurs de son temps privilégient le rationalisme, Mercier, de son côté, s'attache à l'importance de l'œuvre moralisatrice. Seule la morale peut selon lui améliorer la condition humaine. De plus, avec ses hérésies, son refus des traditions, il sait capter l'attention des Allemands. Enfin, il est sans aucun doute un très grand intermédiaire entre la France et l'Allemagne sur le plan littéraire.

### 2.2.5. Conclusion

En somme, les Allemands ont su reconnaître en Mercier ce que Charles Monselet lui reconnaîtra plus tard. Pour Monselet, l'œuvre de Mercier n'est pas moins grande que celle des grandes figures de son siècle. À leur différence cependant, il ne cherche pas le succès et la popularité. Il

<sup>72</sup> Discours de Cramer rapporté par Andreas Pfersmann, *Op. cit.*, p. 427.

<sup>73</sup> Henry F. Majewski, *Op. cit.*, p. 188.

n'écrit pas pour lui, il écrit pour le bien des autres, à savoir celui du peuple. Son but est de démystifier la société et de la présenter sous son vrai jour. Comme l'écrit Monselet : « Sébastien Mercier laissa donc son siècle lever les épaules. Il avait une confiance imperturbable dans la postérité; il ajournait ses lecteurs et donnait rendez-vous à sa gloire dans le siècle suivant. " La génération actuelle n'est pour moi qu'un parterre qui doit se renouveler demain ", avait-il l'habitude de dire. Hélas! Le parterre s'est renouvelé; seule la gloire a manqué au rendez-vous.<sup>74</sup> » Néanmoins, le survol de l'influence de Mercier à l'étranger que nous venons de faire nous démontre que notre auteur connaît beaucoup de succès dans la plupart des pays d'Europe, à l'exception de sa mère-patrie. Comme quoi l'adage « nul n'est prophète en son pays » prend tout son sens. Pourtant Mercier, encore une fois, innove en diffusant la littérature française dans les autres pays d'Europe. L'écriture, en l'occurrence la littérature, devient pour lui la compensation pour le rôle qu'il ne joue pas dans la société. Qu'importe ce qu'on a bien voulu penser de lui, Fleury, en faisant son portrait, a écrit : « [...] apprendre à le connaître, c'est apprendre à l'aimer.<sup>75</sup> » Mercier aurait sûrement gagné à être plus connu. Du moins, on sait aujourd'hui qu'il est un hardi novateur et que sans lui, la littérature française n'aurait peut-être pas pris le chemin qu'elle a suivi depuis déjà plus d'un siècle. Il fallait que quelqu'un s'offre à ouvrir le champs littéraire. Ce quelqu'un, c'est Mercier et on ne pourrait pas aujourd'hui faire autrement que de lui rendre l'hommage auquel il a droit.

---

<sup>74</sup> Charles Monselet, *Op. cit.*, p. 256-257.

<sup>75</sup> Émile Félix, comte de Fleury, *Mémoires*, chap. XXXIV, Paris, Éd. J.B.P. Lafitte, 1836 in Jean-Claude Bonnet, *Op. cit.*, p. 441.

CHAPITRE III  
L'UTOPIE AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE : UN COROLLAIRE DE LA  
RÉVOLUTION

*“ Les hommes à imagination ouvriront la marche ”*  
Saint-Simon

Comme nous l'avons vu précédemment, Louis-Sébastien Mercier a consacré sa vie à donner une place importante au peuple autant au théâtre qu'en littérature. Il s'est attaché à le décrire mais aussi à dénoncer les maux du milieu social parisien du xviii<sup>e</sup> siècle. De fait, le premier roman d'importance de notre auteur, *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais*, eut pour objet d'exprimer le désespoir, l'injustice, voire le marasme socio-économique auquel était soumis le peuple français de la fin d'Ancien Régime. Mercier ne craignait pas de s'opposer aux idées reçues de son temps. N'est-ce pas d'ailleurs la fonction de l'utopie? Ses idées se sont répandues au xviii<sup>e</sup> siècle, mais elles ont été reléguées aux oubliettes au siècle suivant, car elles bouscullaient des principes et des croyances trop bien ancrés dans cette société de castes. Nous tenterons donc de comprendre pourquoi cet ouvrage fut contesté et ce, durant le siècle qui a suscité l'apparition de mouvements utopiques lourds de conséquences. Pour ce faire, nous définirons d'abord le concept d'utopie et nous en ferons ensuite un bref survol jusqu'au xviii<sup>e</sup> siècle.

### 3.1. Définition du concept

Il y a plusieurs façons d'expliquer l'utopie, car on ne s'est jamais entendu sur une définition. À titre d'exemple, le terme n'apparaît pas dans le *Dictionnaire historique et critique* de Pierre Bayle de 1697, ni dans *L'Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, ni dans *L'Histoire de la langue française au xviii<sup>e</sup> siècle* de Brunot. En fait, le vocable que l'on utilisait plutôt était « roman politique ». Cependant, on retrouve le terme dans le *Dictionnaire de Trévoux* de 1704. Puis, le mot est officiellement accepté en 1798 par les auteurs du *Dictionnaire de l'Académie*. Ainsi, à « utopie », on pouvait lire : « se dit en général d'un plan de gouvernement imaginaire, où tout est parfaitement réglé pour le bonheur commun, comme dans le pays fabuleux d'utopie dans un livre de Thomas Morus qui porte ce titre. Chaque rêveur imagine son utopie.<sup>76</sup> »

La définition d'utopie est donc très ambiguë. En fait, ce mot a toujours souffert d'un abus d'usage. Raymond Trousson explique le concept en disant que :

En général, utopique sera toujours synonyme de chimérique, d'irréalisable, l'utopiste étant celui qui ignore à la fois la réalité humaine et la dynamique sociale. Quant à l'œuvre utopique elle-même, genre hybride, elle ne sera, en définitive, prise au sérieux par personne : l'historien de la littérature tiendra ces romans pour trop didactiques, l'économiste et le sociologue les jugeront trop poétiques et trop fantaisistes.<sup>77</sup>

<sup>76</sup> Irmgard Hartig et al., *Pour une histoire de l'utopie en France au xviii<sup>e</sup> siècle*, Paris, Société des Études Robespierriennes, 1977, p. 8.

<sup>77</sup> Raymond Trousson, *Voyages aux pays de nulle part*, Bruxelles, Éd., de l'Université de Bruxelles, 1979, p. 13.

Malgré tout, la première définition fut fournie par More qui la qualifiait de « pays de nulle part » (1515). Rabelais l'adopta dans son *Gargantua* de 1532. Au xvii<sup>e</sup> siècle, le cadre de l'utopie était le voyage imaginaire. Le xviii<sup>e</sup> siècle continua la tradition du siècle précédent alors que l'utopie devint au xix<sup>e</sup> siècle un idéal politique et social.

Passons maintenant aux définitions que les sociologues donnent à l'utopie. L'utopie a pris un sens nouveau avec le sociologue Karl Mannheim. Selon lui, « "l'idéologie" [désigne] les idées politiques inspirées ou soutenues par le système au pouvoir, et comme "utopie" celles qui s'y opposent, qui le contestent. Dans ce sens, l'utopie devient synonyme de progrès, voire de révolution.<sup>78</sup> » Ainsi, dans la pensée de Mannheim, l'idéologie s'oppose à l'utopie parce que l'idéologie est statique et réactionnaire tandis que l'utopie est dynamique et progressiste. Selon Mannheim, l'histoire nous a donné quatre phases utopiques. Premièrement, l'utopie chiliaste ou millénariste du xvi<sup>e</sup> siècle; en second lieu, l'utopie humanitaire-libérale des bourgeois des Lumières; troisièmement, l'utopie piétiste qui est en fait la mentalité chiliaste refoulée; enfin, la phase communiste, voire l'utopie vue comme réalité<sup>79</sup>. Avec la définition de Mannheim, on se situe très loin du « pays de nulle part » de More. Avec More, il s'agissait d'un genre littéraire alors qu'avec Mannheim, on parle désormais de mentalité.

À l'inverse de la pensée de Mannheim, Irmgard Hartig avance que l'utopie est un phénomène idéologique qui agit sur les réflexions politiques, sociales, philosophiques et psychologiques. Selon cette auteure, l'utopie du xviii<sup>e</sup> siècle est probablement née en réaction à « la crise de la conscience européenne » du xvii<sup>e</sup> siècle, d'où sa prolificité. Pour sa part, Louis Marin attribue la profusion du genre utopique du xviii<sup>e</sup> siècle au nouveau mode de production capitaliste. Ernst Bloch, quant à lui, dit que : « l'utopie naît du principe Espoir, du rêve en avant des hommes qui aspirent à un monde meilleur, à un avenir plus supportable que l'existence présente. L'utopie participe ainsi de la conscience anticipatrice, non du regret d'un monde à jamais perdu. Elle aiguise la conscience, travaille à la disparition de ce qui existe encore.<sup>80</sup> » Qui plus est, l'utopie demeure la recherche de quelque chose de meilleur. Elle est une démarche de la pensée. Comme le dit Raymond Trousson, « la création de l'utopie [...] trahit un sentiment d'échec dans l'adaptation au monde tel qu'il est. L'utopiste se sent mal à l'aise dans la société de son temps, dont il aperçoit et condamne les tares.<sup>81</sup> » La thèse de Bronislaw Baczkowski va dans le même sens, car il dit de l'utopie qu'elle est un roman politique. Pour lui, il s'agit « d'un ouvrage

<sup>78</sup> Raymond Trousson, *Op. Cit.*, p. 15.

<sup>79</sup> *Id.*, p. 15.

<sup>80</sup> Irmgard Hartig, *Op. cit.*, p. 6.

<sup>81</sup> Raymond Trousson, *Voyage aux pays de nulle part*, p. 16.

qui a pour but de présenter un système de perfection applicable aux hommes tels qu'ils devraient être et non tels qu'ils sont, ouvrage où l'on ne découvre la perspective du bonheur que dans un lointain inaccessible.<sup>82</sup> » Malgré la critique que l'utopiste fait avec son œuvre, cela ne signifie pas pour autant qu'il sera un homme d'action, car généralement, l'utopiste ne fait qu'imaginer un monde meilleur. Il rêve du pouvoir, mais il ne fait rien pour l'avoir. L'utopiste est contestataire avec ses idées mais demeure inerte devant l'action possible. En contrepartie, S. de Madariaga nous dit que : « C'est aux hommes de raison, ou de pensée, plutôt qu'aux hommes de passion ou d'action, qu'il incombe de réfléchir sur les sociétés humaines, sur leur manière d'être, sur leur devenir — et dans ce dernier domaine sur le souhaitable et sur le possible.<sup>83</sup> »

De fait, Raymond Ruyer ajoute que : « prendre l'utopie pour une chimère, un rêve gratuit, c'est négliger qu'elle est souvent une œuvre inspirée par les circonstances. Ainsi l'utopie est-elle par essence historique, puisqu'elle est déterminée par ses rapports avec la réalité.<sup>84</sup> » L'utopie pourrait donc être considérée comme étant un rêve qui précède la conscience. Par conséquent, l'utopie fait partie de l'histoire, car « l'histoire lui impose sa nécessité, lui prescrit ses cadres. Les auteurs d'utopie, bien qu'épris de nouveauté, ne jouissent guère du don de prophétie.<sup>85</sup> » En outre, Abel Poitrineau insiste sur le fait que : « L'utopie est un outil politique, et sa valeur instrumentale n'est plus à démontrer : tant il est vrai que, si l'histoire fait les utopies, ou les suscite, à l'inverse, les utopies modèlent l'histoire en mobilisant les aspirations, les volontés, les forces de changement.<sup>86</sup> » L'utopie est, en ce sens, une réflexion sur « l'actualité », voire une critique de la société présente.

Or dans la théorie de Raymond Ruyer, le mode et le genre utopiques sont différents. Le mode est la faculté d'imaginer et il ne renie pas le réel tandis que le genre utopique est un monde organisé qui est spécifique et ce monde se situe dans un cadre littéraire, voire romanesque. Ce genre utopique regroupe une pléthore de caractères généraux. En effet, l'environnement utopique varie rarement d'un auteur à un autre. La plupart du temps, l'utopie prend place dans un lieu insulaire, car le fait d'être isolé facilite l'autarcie et éloigne de la corruption. Ainsi, l'utopie s'incarne notamment dans une économie fermée et par une régularité de ses institutions. Elle est à l'abri du temps et du passé, car elle est souvent une société nouvelle qui n'a pas été construite sur des ruines. On y maintient l'ordre, l'unanimité et l'égalité. Toutes ces caractéristiques qui

<sup>82</sup> Bronislaw Baczko, *Lumières de l'utopie*, Paris, Payot, 1978, p. 40.

<sup>83</sup> S. De Madariaga in Abel Poitrineau, *Les Mythologies Révolutionnaires. L'utopie et la mort*, Paris, PUF, Coll. Histoire, 1987, p. 8.

<sup>84</sup> Raymond Ruyer in Raymond Trousson, *Op. cit.*, p. 18.

<sup>85</sup> Irmgard Hartig, *Op. cit.*, p. 7.

<sup>86</sup> Abel Poitrineau, *Op. cit.*, p. 12.

définissent l'utopie réclament essentiellement le dirigisme, le collectivisme et condamnent l'oisiveté. Tout le monde a un rôle à jouer dans cette société idéale. Enfin, on pourrait ajouter que l'utopie est paradoxale. Alors que l'on a toujours proclamé l'humanisme utopique, elle doit être totalitaire pour bien fonctionner. La discipline prend donc une place importante, car elle assure ici l'efficacité du système. Cela va directement à l'encontre de la pensée de Louis-Sébastien Mercier qui réclame la liberté et qui dénonce toutes les formes d'absolutisme.

Cependant, il existe plusieurs types d'utopies, car elles n'ont pas toutes les mêmes intentions. Pierre Parf en distingue cinq types. Selon lui, il y a des utopies d'évasion qui s'expriment par des Cités du bonheur; les utopies qui sont vouées à la critique du monde réel par le biais d'un anti-monde, d'un monde parallèle ou déformé; d'autres utopies sont plutôt neutres; certaines se veulent constructives et s'expriment par des projets de législation; et il y a les utopies d'affabulation ingénieuse<sup>87</sup>. Les utopies ont toutes un but, que ce soit l'expression de la dégradation de la morale ou une aspiration au Bien. Pour M. Le Senne, « L'utopie apparaît comme plus esthétique que morale; elle est l'idéal, séparé de sa relation avec la réalité. La réalité est encore là, dans la pensée de l'auteur, puisque c'est contre la réalité que l'utopie est déterminée.<sup>88</sup> » Toutefois, l'utopie ne se réclame pas d'un style littéraire, mais plutôt d'un genre de production politique. Cette production implique directement une critique de la société réelle. L'utopie n'est pas innocente, elle a toujours un but. Généralement, l'utopie est « [...] une critique et une métaphysique, et essaie de nous conduire vers un " ailleurs " du politique qui n'est peut-être pas énonçable que sous la forme d'un recueil de préceptes ou du voyage imaginaire.<sup>89</sup> » Voilà donc pourquoi la réflexion politique que l'on retrouve dans l'utopie représente l'image d'un progrès qui, dans certains cas, pourrait être possible dans un avenir rapproché.

## 3.2.L'utopie au xviii<sup>e</sup> siècle

### 3.2.1. Une manière de critiquer

Le genre utopique devint très populaire durant le siècle des Lumières. De More à la Révolution, la plupart des utopies furent romanesques. À partir de 1789, on peut davantage parler d'utopie révolutionnaire. Irmgard Hartig remarque toutefois que : « il y a continuité et, en même temps, appauvrissement de la tradition utopique du xvi<sup>e</sup> siècle au xviii<sup>e</sup> siècle, de Thomas More et de Campanella à Restif de la Bretonne et Sébastien Mercier. Les utopies communautaires du siècle

<sup>87</sup> Raymond Ruyer, *L'utopie et les utopies*, Brionne, Gérard-Monfort, 1988, p. 7.

<sup>88</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>89</sup> George Berenkessa, *Le concentrique et l'excentrique: aux marges des Lumières*, Paris, Payot, 1980, p. 97.

des Lumières s'inscrivent bien dans la tradition des deux siècles précédents.<sup>90</sup> » Au xviii<sup>e</sup> siècle, on ne retrouve pas beaucoup d'originalité dans l'utopie. On traduit, on imite, mais on n'innove pas. Il est donc faux de dire que le xviii<sup>e</sup> siècle fut la période classique de l'essor de l'utopie.

À l'inverse, dans son *Histoire de l'utopie*, Jean Servier insiste sur le fait que bien qu'il y ait eu une évolution technique de l'Antiquité à l'époque industrielle, on peut dire que c'est le xviii<sup>e</sup> siècle qui est témoin des bouleversements technologiques importants qui auront un impact tant au niveau du travail qu'au niveau culturel. J.J. Wunenburger dit, quant à lui, que « L'utopie est une forme d'action et d'écriture qui se concrétise dans l'histoire, lieu de sa manifestation, et non pas un effet culturel épiphénoménal d'une histoire sociale autocréatrice en vase clos.<sup>91</sup> » Une prise de conscience s'effectue, silencieusement mais efficacement, ce qui amorce des changements fondamentaux du point de vue des mentalités. Sur le plan intellectuel, l'avènement de *l'Encyclopédie*, fortement inspirée par l'Encyclopédie anglaise, servira d'amorce à « [...] l'intersigne d'un nouvel esprit, d'une nouvelle façon de penser, l'annonce de la mise en question des structures intellectuelles qui paraissaient les mieux fondées.<sup>92</sup> » De plus, comme la machinerie lourde apparaît lentement, une nouvelle organisation prolétaire prend forme et elle sera vite suivie par une conscience de classe<sup>93</sup>. C'est entre autres cette nouvelle classe qui propagera des idées nouvelles et qui sera convaincue de pouvoir agir pour améliorer son sort. Conséquemment, la réflexion politique s'étendra et touchera dorénavant un plus grand public, dépassant largement le cadre bourgeois traditionnel. S'il en fut ainsi, c'est grâce à des auteurs comme Rabelais et Érasme, plus tard suivi par Swift et Mercier, qui firent la critique des abus et des incohérences du vieil ordre monarchique, mais aussi grâce aux physiocrates qui prônèrent une société nouvelle.

Cependant, si réflexion politique il y a, elle est fortement associée, du moins dans la France d'Ancien Régime, à l'utopie. En outre, Servier affirme que : « La réflexion politique deviendra pour un temps une utopie : rêve d'un avenir meilleur reflétant étrangement les teintes adoucies du passé.<sup>94</sup> » Aux œuvres de Swift, de Cyrano de Bergerac et plus tard celles d'Aldous Huxley et de George Orwell, il est juste d'y ajouter celle de Mercier, *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais*, qui est, elle aussi, une réflexion politique. De fait, ces auteurs « [...] ne proposent pas un idéal opposé à la réalité mais une critique philosophique et une mise en doute des règles de notre

<sup>90</sup> Irmgard Hartig, *Op. cit.*, p. 14.

<sup>91</sup> J.J. Wunenburger, *L'utopie ou la crise de l'imaginaire*, Paris, Éditions Universitaires, 1979, p. 61.

<sup>92</sup> Jean Servier, *Histoire de l'utopie*, Paris, Gallimard, 1967, p. 179.

<sup>93</sup> À titre d'exemple, la France connaît ses premières grèves à Thiers de 1732 à 1734 et en 1772.

<sup>94</sup> Jean Servier, *Op. cit.*, p. 181.

société.<sup>95</sup> » Toutefois, Mercier et Swift ne le font pas de la même manière. Alors que Mercier projette dans le temps, Swift retrouve son idéal dans le passé.

En 1791, Robert Wallace écrit *Various Prospects*, qui est la première étude critique sur les utopies. Cet auteur rapporte que : « le progrès moral n'accompagne pas constamment le progrès matériel.<sup>96</sup> » Cela sera plus tard décrié par divers penseurs politiques du xix<sup>e</sup> siècle. En effet, la plupart des philosophes réclamèrent une société fondée sur les vertus du passé telles des lois plus justes, un intérêt particulier pour la nature etc. Puis, ce sont les physiocrates qui, au xviii<sup>e</sup> siècle, recherchèrent un État fondé sur la nature qui était prévisible plutôt que sur une aisance matérielle lourde de menace pour certains, mais aussi des plus imprévisibles. Ainsi, l'utopie du xviii<sup>e</sup> siècle alla sans contredit dans le même sens que la philosophie des Lumières en ce qui a trait au culte qu'elle voue à la nature et au bonheur qu'elle peut procurer, même si certains auteurs, comme Wunenburger, insistent sur le fait que l'utopie rejette le passé pour se contenter de ne valoriser que le futur.

Un autre concept qui revient constamment dans les textes utopiques de cette période est la liberté. En effet, la censure littéraire était encore très présente. L'interdit était tacitement accepté, car il avait un but, notamment celui de faire craindre à l'auteur que son œuvre pourrait être interdite. En outre,

[...] le propre de la censure est de toujours laisser planer un doute; sinon, comment s'exercerait-elle, comment pourrait-elle atteindre son véritable but, qui est de provoquer l'autocensure? Ainsi joue-t-elle habilement le rôle d'un pouvoir à la fois essentiel et circonstanciel.<sup>97</sup>

De plus, la censure pouvait se justifier dans la mesure où elle servait le bien de l'État et le respect de la religion, et ce, à une époque où la monarchie n'était plus que tolérée et que la religion était des plus critiquées. Il pouvait donc être dangereux de remettre en cause la nature de l'institution monarchique. Les hommes des Lumières jouèrent généralement le jeu en évitant le plus possible la question de la raison d'être de la monarchie. Dans ce contexte, comme la majorité des hommes des Lumières se prêtèrent au jeu qui leur était imposé par l'autorité, on pourrait dire qu'ils étaient partisans de l'ordre établi. Certes, ils pouvaient contester, pourvu que ce soit dans le secret. Publiquement, ils restèrent muets afin de ne pas perdre leur statut, leur crédibilité, mais surtout le privilège qui les protégeait. Ainsi, Pierre Bayle avait sans doute eu raison de dire qu'à l'époque,

<sup>95</sup> Jean Servier, *Op. Cit.*, p. 182.

<sup>96</sup> *Ibid.*, p. 186.

<sup>97</sup> Georges Berenkassa, *Op. cit.*, p. 33.

la seule façon d'écrire l'histoire était de renoncer à la fonction d'historien et de joindre les rangs de la République des Lettres, en passant par l'œuvre utopique ou encore par celle du traité scolastique.

L'utopie des Lumières fut donc ambiguë dans la mesure où elle ne désignait pas nécessairement une production spécifique. On pourrait se demander si le xviii<sup>e</sup> siècle n'a pas plutôt fait un abus de langage en alléguant le genre utopique à n'importe quelle œuvre qui sortait de l'ordinaire, alors qu'elle n'était pas vraiment une utopie. Par exemple, on eut tendance à appeler tout ce qui étudiait les projets politiques des pays étrangers une utopie. L'était-ce vraiment? Si oui, il n'est guère difficile de reconnaître que certains auteurs aient pu dire que le xviii<sup>e</sup> siècle fut le siècle le plus productif en utopie. Pour George Berenkassa,

[...] l'utopie ne renvoie pas directement à un certain type d'œuvre littéraire, mais à un genre particulier de production politique. [...] L'utopie est la description littéraire individualisée d'une société imaginaire, organisée sur des bases qui impliquent une critique sous-jacente de la société réelle.<sup>98</sup>

Or il ne faudrait pas se leurrer. L'utopie a certainement un lien avec l'imaginaire, que ce soit par le lieu ou par le temps, mais l'historien qui s'y soumet ne le fait pas pour exprimer un rêve innocent, mais bien pour se livrer à la critique.

Karl Mannheim a d'ailleurs défini l'utopie comme étant « [...] une force qui transcende la réalité et qui en même temps rompt les liens de l'ordre existant.<sup>99</sup> » George Berenkassa ajoute pour sa part que : « Elle reste toujours, en état de cause, une tentative désespérée et sans cesse renaissante à la fois pour aller au-delà des contradictions, et pour échapper à la logique de la contradiction.<sup>100</sup> » En cela, il nous est possible de voir que les Lumières nous ont sans aucun doute laissé en héritage bon nombre d'utopies qui n'en étaient pas. Si on accepte le terme d'utopie, on doit l'associer à la marche de l'Histoire en s'appuyant sur les utopies passées pour établir le cadre d'un idéal possible. Les utopies du xviii<sup>e</sup> siècle nous présentent donc une réflexion politique profondément pensée en fonction du progrès, autre principe cher à cette période.

Toutefois, le xviii<sup>e</sup> siècle a quand même eu son lot d'utopies traditionnelles. Le cadre dans lequel elles se développèrent fut celui de la société de survivances féodales dans laquelle on retrouvait un antagonisme indéniable, c'est-à-dire l'aristocratie foncière et le Tiers État. Les

<sup>98</sup> Georges Berenkassa, *Op. Cit.*, p. 92-93.

<sup>99</sup> *Ibid.*, p. 93.

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 94.

rapports sociaux étaient donc définis par la réalité qui était que la majorité de la population française d'Ancien Régime (80 %) était rurale et dominée par les seigneurs. Ainsi, « L'utopie sociale s'inscrit dans ces mêmes cadres : la cité idéale fut le plus souvent une société agraire et artisanale, où le problème de base demeurerait celui de la répartition d'une production à peine suffisante.<sup>101</sup> » Bien que la plupart des utopies fussent fondées d'après ces rapports sociaux, l'utopie sociale n'était pas homogène. Ces utopies cachaient aussi un certain parti-pris. En effet, les auteurs d'utopie venaient pour la plupart des couches dominantes de la société d'Ancien Régime. Souvent, l'utopie reflétait l'espoir de l'ascension de la bourgeoisie qui, conséquemment, condamnait la société féodalo-monarchique. Ainsi, la réflexion sociale que l'on retrouvait dans les utopies visait essentiellement des théories morales et politiques qui n'étaient pas sans arrière-pensée. En outre, « [...] dans la société et l'économie de la France du xviii<sup>e</sup> siècle s'ébauchait la transformation des structures et mûrissait la Révolution.<sup>102</sup> »

Comme nous l'avons déjà mentionné, on retrouve souvent dans les utopies des Lumières un semblant de religion naturelle et de liberté, bien que la plupart des textes utopiques soient modérés. On peut attribuer cela aux origines sociales de leurs auteurs. Louis-Sébastien Mercier fut certes modéré avec *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais*, mais il fut plus progressiste que ses contemporains. Il voulait réformer la société sans passer par la révolution. Pourtant, Berenkassa va jusqu'à douter du progressisme de Mercier. Il attribue plutôt sa célébrité à de simples malentendus qui l'auraient fort bien servi. Qu'importe, il y a assurément une corrélation importante entre la démarche utopique, la réflexion et le savoir politique. On pourrait en ce sens soustraire l'utopie à la propagande politique. Son genre littéraire attirant beaucoup de lecteurs, l'auteur est assuré de diffuser ses idées politiques. L'utopie des Lumières se veut donc pédagogique autant que démagogique. Par exemple, pour le poète Lamartine, l'utopie sert à dévoiler la vérité, bien que l'utopie puisse être à la fois nulle et subversive. Ce qui justifie l'utopie,

[...] c'est la perpétuation d'un discours qui témoigne d'une moralité sociale, à travers une continuation mimétique. Mais, en même temps, l'utopie est embarquée dans le temps, on devine un rapport autre dont la possibilité n'est inscrite qu'en filigrane : il faut rendre compte à la fois de sa ségrégation et de son entrée dans l'histoire.<sup>103</sup>

L'utopie se veut forcément associée au progrès et à l'histoire, donc au progrès de l'histoire qui passe tout simplement par le choix des bonnes institutions. Ce progrès, c'est celui que Mercier

<sup>101</sup> Irmgard Hartig, *Op. cit.*, p. 11.

<sup>102</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>103</sup> Georges Berenkassa, *Op. Cit.*, p. 134-135.

nous présente dans *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais*, œuvre que nous côtoierons dans le chapitre suivant.

### 3.2.2. Un genre très en vogue

Que l'on pense à Thomas More, Campanella, Harrington, Morelly et Bacon, ils ont tous à leur tour usé du genre utopique. De plus, ce style devint très populaire au xviii<sup>e</sup> siècle et fut fortement exploité par les hommes des Lumières, notamment Montesquieu dans certaines parties de sa fable des troglodytes, Voltaire dans *Candide*, Diderot dans son *Supplément au voyage de Bougainville* et Rousseau avec Clarens dans *La Nouvelle Héloïse*. L'utopie fut aussi adoptée par les romanciers. L'abbé Prévost en présenta trois dans *Le philosophe anglais ou Histoire de M. Cleveland écrite par lui-même*, Restif de la Bretonne avec *La découverte australe* ainsi que ses traités qui formèrent les *Idées Singulières*. Au théâtre, Marivaux fit œuvre d'utopiste avec *L'Île des esclaves* et *L'Île de la raison*. Bien que ces utopies fussent uniques en leur genre, l'utopie traditionnelle ne mourut pas pour autant. On la retrouva bien vivante dans *L'Île inconnue* de Grivel. On rendit honneur à More par la traduction de deux de ses œuvres, de même qu'à celle de Platon, à celle de Vairas d'Alais ou encore à celle de Fénelon avec ses *Aventures de Télémaque*.

Cependant, malgré toute l'envergure que prend l'utopie au xviii<sup>e</sup> siècle, « [...] l'opinion éclairée condamne les violences engendrées par les tentatives de communisme utopique dans la Bohême de la Réforme.<sup>104</sup> » De fait, l'utopie évolua. De la fantaisie imaginative, elle passa au texte politique. Alors qu'elle avait pris place dans un monde imaginaire dont l'auteur n'entendait pas nécessairement faire croire à ce qu'il supposait, l'utopie devient au xviii<sup>e</sup> siècle un outil très pratique pour dénoncer ce qui n'allait pas. Désormais, « [...] [l'utopiste] attend de son lecteur qu'il croie sérieusement et durablement au possible.<sup>105</sup> » Toutefois, il serait faux de dire que tous les auteurs d'utopies du xviii<sup>e</sup> siècle voulaient détruire la société dans laquelle ils vivaient. Bien au contraire, la plupart d'entre eux ne prônaient pas encore le régime démocratique et se sentaient bien à l'aise avec la monarchie. Ce qu'ils souhaitaient malgré tout, c'était une monarchie dirigée par un despote éclairé, à l'image de Catherine II de Russie. Ils réclamaient de profonds changements de la religion catholique qu'ils ne se gênèrent pas de critiquer. En fait, on pourrait dire au sujet de l'utopie du xviii<sup>e</sup> siècle que : « Absolutisme et utopie poursuivaient un même but : maintenir contre le temps corrompé, par un retour aux formes originelles de l'institution, l'ordre politique, culturel et social. On se gardera donc de confondre, par suite d'une erreur de

<sup>104</sup> J.M. Goulemot et al., *Vocabulaire de la littérature au xviii<sup>e</sup> siècle*, Paris, Minerve, 1996, p. 215.

<sup>105</sup> Raymond Ruyer, *L'utopie et les utopies*, p. 3.

perspective, utopies et revendications révolutionnaires.<sup>106</sup> » L'utopie devint, dans la seconde moitié du xviii<sup>e</sup> siècle, davantage réformiste et uchronique, et le meilleur exemple que l'on puisse apporter ici est *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais*, que nous analyserons ultérieurement. La réalisation de l'utopie pourrait donc, à la rigueur, être possible et considérée plus sérieusement, car elle se veut désormais rationnelle. Par son objectivité, elle est différente du mythe, car elle rend compte des événements variables et arbitraires, ce qui ne l'empêche pas pour autant d'être praticienne et spéculative.

Ainsi, le siècle des Lumières pourrait être considéré comme l'âge d'or de l'utopie et des traités de réformes politiques. Désormais, l'utopie devient un projet de législation, de réflexions théoriques, particulièrement avec l'abbé de Saint-Pierre, le curé Meslier, Morelly, Mably, Linguet et Rousseau. Par conséquent, l'utopie est de moins en moins littéraire. Malgré cela, la demande du public pour ce genre d'ouvrage est très grande et ces traités ou projets déguisés forment désormais la littérature pseudo-utopique. En effet, l'utopie devient un ouvrage de moralité. « Bon nombre d'œuvres, voyages imaginaires ou fantaisies satiriques, sont plus ou moins consciemment déguisées en utopies, pour renouveler l'allégorie morale ou la critique des mœurs.<sup>107</sup> » L'utopie était en fait le mode d'expression idéal au temps des Lumières tout simplement parce que le xviii<sup>e</sup> siècle était à la recherche du bonheur, du progrès moral, mais aussi en quête de critique à l'endroit de la religion et de l'absolutisme monarchique. Le genre fut ainsi galvaudé parce que l'utopie devint un prétexte dont certains auteurs diront qu'il fut annonciateur des grandes réformes de 1789.

En effet, plusieurs se sont demandés si les origines intellectuelles de la Révolution française se retrouvaient dans l'utopie. Aurait-elle mené à l'évolution des idées révolutionnaires et à leur concrétisation? Pour Raymond Trousson, la réponse est non parce que :

Ces utopies ne sont associées à aucun programme d'action politique. De plus, elles ne proposent que rarement un système économique précis, ni surtout fondé sur une analyse directe de la situation concrète, sauf, peut-être, chez quelques physiocrates qui mettent en «tableaux» les principes de Quesnay. Tout au plus remarque-t-on qu'elles sont sans doute plus proches des événements de 1789; mais ce n'est pas l'utopie qui fait la révolution, c'est la révolution qui déteint sur l'utopie. Elle suit le mouvement et ne le provoque pas.<sup>108</sup>

Pour d'autres auteurs, notamment George Berenkassa, l'utopie a au contraire une fonction pratique. Plus souvent qu'autrement, la pensée utopique se confond avec la pensée

<sup>106</sup> J.M. Goulemot et al., *Op. cit.*, p. 216.

<sup>107</sup> Raymond Trousson, *Voyage aux pays de nulle part*, p. 122.

politique. « Les utopistes [...] ont marqué des moments de crise mal perçus par les contemporains, à peine discernés plus tard par les historiens.<sup>109</sup> » Comme nous l'avons déjà dit, l'utopie sert de mode de pensée à la réflexion. De plus, Bronislaw Baczko affirme que : « Une des plus grandes réussites historiques de l'utopie consiste déjà dans le fait qu'à partir d'une certaine époque le discours utopique s'impose comme une façon de parler de l'avenir et de le visualiser et ceci en se substituant aux modes anciens, d'une tradition séculaire, tels que la prophétie ou l'astrologie.<sup>110</sup> » Les idées que l'on retrouve dans les utopies vont de pair avec les idées des grands mouvements sociaux du temps. Ces idées, qui font bien entendu partie intégrante des utopies, on les retrouve aussi dans les doctrines philosophiques et religieuses, dans les mythes populaires et même dans la poésie. L'utopie c'est aussi une réponse, voire une béquille qui consiste à contrecarrer les inquiétudes d'une époque ou encore à véhiculer les espoirs et les rêves d'un siècle. En ce sens, l'utopie est une recherche, un pas et un avancement vers le progrès.

### 3.3. Conclusion

En somme, l'utopie libérale, en l'occurrence celle de Mercier, a fait bouger les choses; elle a vu ses buts se concrétiser. C'est ainsi que la mentalité utopique est devenue synonyme de processus de devenir. Et comme Lamartine l'a écrit : « Les utopies ne sont souvent que des vérités prématurées.<sup>111</sup> » Cependant, la force prophétique des utopies ne s'apprécie seulement qu'avec le recul. Pour d'autre, comme Brissot, « Les utopies présentent encore une qualité essentielle. Les utopies n'annoncent pas seulement des "vérités prématurées"; même si elles ne sont que des rêveries, leur fonction essentielle consiste à former les esprits pour la découverte des grandes vérités du Siècle.<sup>112</sup> » Et même si l'utopie ne se réalise pas, comme il en fut souvent le cas, on ne peut pas lui enlever sa « fonction historique réelle », car la critique, qu'elle passe par l'ironie ou non, y est toujours présente.

---

<sup>108</sup> Raymond Trousson, *Op. Cit.*, p. 131.

<sup>109</sup> Jean Servier, *Op. cit.*, p. 315.

<sup>110</sup> Bronislaw Baczko, *Op. cit.*, p. 17.

<sup>111</sup> Lamartine in Bronislaw Baczko, *Op. cit.*, p. 15.

<sup>112</sup> Brissot in Bronislaw Baczko, *Op. cit.*, p. 46.

**CHAPITRE IV**  
**MERCIER UTOPISTE : L'AN 2440. RÊVE S'IL EN FUT JAMAIS.**

*Le temps présent est gros de l'avenir.*  
Leibniz

Pour emprunter les paroles de Jean Servier, « les utopistes — tous ceux qui ont rêvé de réformer la société — n'ont pas seulement exprimé la pensée d'un groupe déterminé, d'une classe sociale : ils ont jalonné l'histoire de l'Occident et marqué des moments de crise mal perçus par les contemporains, à peine discernés plus tard par les historiens.<sup>113</sup> » Cette citation illustre très bien le cas de Louis-Sébastien Mercier qui a écrit un ouvrage qui ne semble avoir trouvé sa légitimité que plus de deux cents ans après sa rédaction. De plus, en fouillant dans les papiers personnels de Mercier, Léon Béclard a trouvé la note suivante : « Le plaisir sans égal serait de fonder la félicité publique.<sup>114</sup> » Cette formule fut trouvée dans les papiers qui avaient servi de canevas à *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais*. Celle-ci dévoilait entre autres la mission que s'étaient donnée tous les hommes de lettres du xviii<sup>e</sup> siècle. Ainsi, la contribution de Mercier se fit par ce roman, car toutes les idées maîtresses du siècle des Lumières s'y retrouvaient.

En effet, Mercier commence son roman par une épître dédicatoire à l'année 2440. Il nous informe qu'au xxv<sup>e</sup> siècle, les rois ne sont plus ce qu'ils étaient. Ils sont devenus les défenseurs de l'humanité. Ainsi peut-on dire que le despote est tombé au profit de l'écrivain. Mercier termine son épître en disant que l'an 2440 représente l'année où « [...]l'homme aura repris son courage, sa liberté, son indépendance et ses vertus.<sup>115</sup> » L'auteur témoigne ensuite que selon lui, le genre humain devrait être égal à l'individu. Il nous avise ainsi que les réformes suggérées dans *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais* représentent le strict minimum pour assurer le bien-être de la société française.

Mercier nous présente d'abord le guide qui nous fera visiter le Paris de l'an 2440. Il aborde ensuite les dangers les plus évidents de la vie parisienne. Il insiste sur le fait que l'opulence et le luxe ont toujours été privilégiés au détriment du bien-être de la société. Puis nous rencontrons ce vieillard qu'est devenu Mercier en se réveillant dans un café parisien, probablement le Procope, là où il s'était endormi sept cents ans plus tôt. Le vieillard réalise que ses accoutrements représentent « les ridicules usages d'un siècle bizarre.<sup>116</sup> » Le guide lui propose donc d'aller acheter de nouveaux vêtements à la friperie. C'est à ce moment que Mercier se rend compte qu'on ne porte plus les atours de la chevalerie, ni d'arme offensive. Les vêtements sont désormais confortables et permettent à celui qui les porte de respirer. La peau n'est plus masquée

<sup>113</sup> Jean Servier, *Op.cit.*, p. 315.

<sup>114</sup> Léon Béclard, *Op.cit.*, p. 84.

<sup>115</sup> Louis-Sébastien Mercier, *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais*, p. 78.

<sup>116</sup> *Ibid.*, p. 91.

de poudre et les cheveux sont simplement tressés. Il n'y a plus de perruque grossière puisque l'homme est maintenant le plus naturel possible. L'habit est simple, car « [...] lorsqu'un homme s'est fait connaître pour avoir excellé dans son art, il n'a pas besoin d'un habit magnifique ni d'un riche ameublement pour faire passer son mérite [...].<sup>117</sup> » La marque matérielle de l'honneur n'est donc plus nécessaire. En payant, Mercier réalise que la monnaie a changé. Le louis n'existe plus et désormais, on paie comptant. Le crédit et les dettes qui en sont issues ont été éliminés.

Le vieillard remarque ensuite qu'il n'y a plus de voitures qui encombrant les rues. On lui indique que même le souverain se promène à pied. Lorsqu'il est fatigué, il s'arrête aisément chez l'artisan du coin. En outre, le souverain « [...] aime à retracer l'équilibre naturelle qui doit régner parmi les hommes.<sup>118</sup> » En continuant sa visite guidée dans les rues du Paris du xxv<sup>e</sup> siècle, Mercier constate qu'alors que le xviii<sup>e</sup> siècle avait été celui des projets, celui de l'an 2440 est témoin de leur réalisation. L'argent sert désormais à l'entretien de la ville et, au grand bonheur de Mercier, le jardin des Tuileries est ouvert à tous<sup>119</sup>. Il y a aussi dans ce nouveau Paris des fontaines d'eau et des fleurs partout.

Le vieillard et l'Anglais discutent ensuite de littérature. L'auteur apprend que la censure d'autrefois n'existe plus. La voix publique est devenue le seul juge. De fait, tout le monde est auteur car chaque individu écrit ses mémoires pour la postérité. Au collège des Quatre-Nations, on mise davantage sur l'éloquence des hommes. À la Sorbonne, la médecine et la chirurgie se sont réconciliées, tout comme l'amitié remplace la rivalité. La tempérance règne partout. En s'arrêtant devant un temple, le guide informe Mercier qu'il n'y a plus de théologiens et que la jurisprudence a perdu son caractère gothique. Les lois ont préséance sur les coutumes et elles sont dorénavant proportionnelles aux délits. En effet, elles « [...] penchent vers la réformation plutôt que vers le châtement.<sup>120</sup> » On a mis un terme à la crédulité de la papauté. La religion qui est pratiquée est une religion naturelle à l'image de celle qui était préconisée par Rousseau.

L'heure du dîner approche ensuite. Mercier est surpris de voir que le nombre de traiteurs, d'aubergistes et de marchands de vin a considérablement diminué. C'est que désormais, il n'y a plus de charlatans et la vente de poison n'existe plus. Des marchés publics ont été ouverts et le prix du pain et du vin est le même pour tous. La famine est inexistante puisque des réserves de

<sup>117</sup> Louis-Sébastien Mercier, *Op. Cit.*, p. 103.

<sup>118</sup> *Ibid.*, p. 101.

<sup>119</sup> Le jardin des Tuileries fut officiellement ouvert au public vers 1780. Avant cela, il était interdit aux gens mal vêtus, aux laquais et aux soldats.

<sup>120</sup> Louis-Sébastien Mercier, *Op. Cit.*, p. 165.

blé publiques ont été établies. Après le repas, l'Anglais propose d'assister à un spectacle. Il y a en effet plusieurs salles de spectacle dans ce nouveau Paris. C'est le gouvernement qui les entretient, car elles sont une sorte d'école publique de morale et de goût. À sa sortie du théâtre, Mercier est stupéfait de voir que les rues sont toutes éclairées par des lanternes. Celles-ci sont nécessaires à la sécurité publique et l'État en est enfin conscient.

Mercier aperçoit ensuite l'Académie française. Celle-ci est devenue une institution respectée et légitime. Il explique à l'Anglais qu'à son époque, ce n'est pas que l'institution et les hommes qui s'y rassemblent étaient médiocres, mais que « [...] dès que les hommes s'assemblent, leurs têtes se rétrécissent.<sup>121</sup> » Il y a aussi un cabinet du roi qui appartient à l'État. C'est à cet endroit qu'on y fait des expériences et des découvertes importantes pour l'humanité. L'argent ne sert plus à tuer des hommes, mais à développer le génie et l'industrie. Sont aussi ouvertes au public plusieurs écoles de dessin, de peinture, de sculpture et de géométrie pratique. L'Anglais affirme ensuite que la liberté et le bonheur appartiennent à qui ose les saisir. C'est cette même conviction qui a fait du gouvernement de l'an 2440 une institution juste et légitime qui, dirigée par un monarque réfléchi, est vouée au bonheur de la patrie.

On discute ensuite de l'épanouissement des enfants qui passe sans aucun doute par une bonne éducation. Pour Mercier, la bonne conversation y joue un rôle tout aussi important que l'éducation. Le vieillard est impressionné par ce nouveau pouvoir de la parole. Puis, le vieillard aperçoit la Gazette dont l'auteur nous fait voir les grands titres qui portent sur Pékin, Jedo, la Perse, Mexico, Philadelphie, le Maroc, le Siam etc. C'est à ce moment que Mercier apprend que l'Europe n'est plus l'ennemie de toutes les autres parties du monde. En s'arrêtant sur la Gazette de Paris, on peut lire que : « [...] le luxe dévorateur, le luxe insolent, le luxe puéril, le luxe capricieux, le luxe extravagant ne règnent plus sur les bords de la Seine; mais bien le luxe de l'industrie, le luxe qui crée de nouvelles commodités, qui ajoute à l'aisance, ce luxe utile et nécessaire [...].<sup>122</sup> » Cette Gazette, c'est désormais celle de la vérité, celle qui n'a pas peur des mots, ni de la réalité que tous les Parisiens ont sous les yeux. C'est aussi cette Gazette qui nous démontre les limites que l'auteur a imposé à son uchronie, c'est-à-dire celles qui la démarquent de l'utopie communiste.

*L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais* de Louis-Sébastien Mercier avait donc pour objectif de dénoncer les abus de la société et de les faire comprendre au peuple. En outre, Jean Servier

<sup>121</sup> Louis-Sébastien Mercier, *Op. Cit.*, p. 289.

prétend que dans ce roman, « [...] l'idée du temps libérateur de l'homme se précise encore [...] sur des points de détail il est vrai étrangement prophétique.<sup>123</sup> » Mercier ne voulait pas détruire la société actuelle, ni non plus en construire une nouvelle. Il était capable de voir ce que Paris avait de positif, mais aussi ce qu'elle avait de négatif. Contrairement à la plupart des utopies, on retrouvait dans la sienne des solutions. Son utopie « [...] apparaît alors comme une tentative, moins de briser les structures de l'ordre existant, que de supprimer, par l'imagination, par le rêve, une situation conflictuelle.<sup>124</sup> » Mercier ne disait pas de faire la révolution, mais plutôt de réaliser qu'il existait des moyens rationnels pour faire évoluer la société vers le progrès et c'est ce qu'il tenta d'inculquer au peuple par le biais de son roman utopique. Comme en témoigne Jean Servier, « [...] mis à part *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais*, aucune utopie ne nous montre une image du monde rénové. Mercier, lui-même, s'il décrit la terre illuminée par la raison en l'an 2440, ne le fait que sous forme d'extraits d'une gazette qu'il trouve sur une table. Ailleurs, l'utopie ignore le reste du monde et garde le secret de ses origines.<sup>125</sup> »

#### 4.1. Mercier utopiste?

Si on se fie à ce que nous venons d'énoncer dans le chapitre précédent, on peut comprendre que certains auteurs disent de Mercier qu'il a été utopiste, alors que d'autres, comme Trousson, rejettent cette hypothèse. En effet, l'utopie est pour Trousson un projet qui est irréalisable. Conséquemment, Mercier n'est pas considéré comme utopiste pour cet auteur. Cependant, selon la définition que l'on donne à l'utopie, Mercier pourrait être vu comme utopiste. C'est le cas d'Irmgard Hartig qui le classifie dans la tradition utopique du xix<sup>e</sup> siècle, comme un projet politique et social plus qu'un voyage imaginaire. En disant de l'utopie qu'elle est une aspiration à un monde meilleur et qu'elle est une conscience anticipatrice, Ernst Bloch fait sûrement une place à Mercier dans cette catégorie. Raymond Ruyer, pour sa part, affirme que l'utopie n'est pas un rêve gratuit, qu'elle n'est pas une chimère. Ainsi, le projet de réforme politique de Mercier est une utopie pour cet auteur. En disant que l'utopie « [...] apporte une contribution importante à la réflexion politique et morale<sup>126</sup> », Bronislaw Baczko affirme qu'un roman comme *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais* peut être pris au sérieux, mais il est surtout utile pour l'intérêt public. On pourrait en cela ajouter que : « Les utopies ne constituent nullement une littérature d'évasion; au contraire, elles stimulent la réflexion et orientent l'imagination vers l'utile.<sup>127</sup> »

<sup>122</sup> Louis-Sébastien Mercier, *Op. Cit.*, p. 413.

<sup>123</sup> Léon Béclard, *Op. cit.*, p. 196.

<sup>124</sup> *Ibid.*, p. 316.

<sup>125</sup> *Ibid.*, p. 323.

<sup>126</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>127</sup> *Ibid.*, p. 44.

Avec la distinction des genres utopiques faite par Pierre Parf, on voit que le roman de Mercier entre très bien dans la catégorie des anti-mondes, c'est-à-dire la critique du monde réel. Enfin, si on adopte le point de vue partagé par George Berenkassa et Jean Servier, à savoir que l'utopie est une critique, qu'elle est une production politique et qu'elle est fortement liée à la réflexion et au savoir politiques, Mercier est un utopiste par la réflexion politique qu'il fait dans *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais*. En somme, avec cette œuvre, Mercier fait la critique de la société réelle; il ne renie pas le présent, il démontre beaucoup d'espoir en l'avenir du fait de sa croyance en la perfectibilité de l'homme et enfin, il est avant tout un très grand progressiste.

#### 4.2. L'utopie en procès : Mercier en propose une nouvelle

Même si l'utopie fut fortement revendiquée au xviii<sup>e</sup> siècle, il demeure que plusieurs auteurs l'ont remise en question. Ce que l'on reprochait aux utopistes, c'était de tenter de faire exclusivement de l'utopie « [...] un univers idéalement réglé, où l'individu se fond harmonieusement dans le tout, où l'égoïsme et l'intérêt particulier sont exclus ou du moins dirigés de manière à servir l'ordre général<sup>128</sup>. » On doit alors se demander si l'utopie est une finalité, un idéal, qui est compatible avec l'épanouissement de l'individu. C'est donc à partir de ces interrogations qu'elle fut critiquée par Mandeville qui l'accusa au nom du réalisme, par Prévost qui lui reprocha son manque d'individualisme et par Swift qui ne voyait en elle que le pessimisme. C'est donc dans ce contexte que l'on vit apparaître des anti-utopies ou encore des contre-utopies.

En effet, ses tenants disaient que depuis trois siècles, l'utopie avait pour cadre l'espace imaginaire. Le désavantage de cet espace est qu'il était difficile de rendre l'utopie crédible. Ainsi, l'utopie a dû se renouveler au xviii<sup>e</sup> siècle à cause de la lassitude qui revenait à l'égard du cadre utopique qui était éculé, mais aussi à cause de la nouvelle foi dans le progrès. C'est donc en cette matière que Mercier a apporté sa contribution au genre utopique. Désormais, on n'imaginait plus l'histoire dans un lieu fictif, on la projetait plutôt dans le temps. La première projection dans le temps fut *L'Épigone, histoire du siècle futur* de Jacques Cattin en 1659. La deuxième fut *The Memoirs of the Twentieth Century* de S. Madden en 1733. En 1763, il y eut *The Reign of George VI 1900-1925* qui fut publié anonymement. Galiani esqua aussi un projet de roman d'anticipation, mais il ne le publia jamais. Ainsi, Mercier ne fut pas le seul à projeter son idéal dans le temps. Cependant, on lui attribua quand même le titre de « père de l'utopie moderne », car avec *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais*, il regroupa et formula clairement tous les espoirs du siècle des Lumières.

<sup>128</sup> Raymond Trousson, *Voyage aux pays de nulle part*, p. 167.

Enfin, ce genre utopique avait une mission : celle de critiquer la société existante. En général, l'utopie et les Lumières se basaient sur les mêmes fondements : la critique et la loi naturelle. L'utopie et la réforme étaient aussi liées dans la mesure où les deux visaient à modifier la réalité. On pourrait aussi dire que l'utopie et la révolution ne furent pas opposées, car la révolution ne fut ni plus ni moins que la concrétisation du projet utopique. Ce projet put toutefois revêtir deux caractères. Il pouvait être radical, mais il pouvait aussi être davantage réformiste, comme ce fut le cas de *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais*. Cependant, deux questions s'imposent. Où s'arrête l'utopie? Où commence la révolution? Pour Werner Krauss, « [...] l'utopie cesse où s'affirme l'idée de sa réalisation [...] <sup>129</sup> », car l'utopie est en fait l'espoir. Quand le rêve se réalise, on n'a plus à l'espérer. Comme l'explique très bien Irmgard Hartig, « [...] des limites de l'utopie émergeait une pratique révolutionnaire. En ce siècle des Lumières finissant, Babeuf fut la preuve vivante que de l'utopie pouvait naître la révolution. <sup>130</sup> » Bref, seule l'histoire est en mesure de nous démontrer l'issue de l'utopie. Par exemple, Mercier fut le premier à décréter qu'avec son utopie *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais*, il avait été le prophète de la Révolution de 1789. Voyons maintenant si Mercier a vraiment joué un rôle dans la Révolution avec ce roman.

#### 4.3. L'apport du rêve dans *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais*

L'an 2440 est une image du monde rénové. La particularité du roman de Mercier est d'être un voyage dans le temps et non dans l'espace, ce qui en fait une uchronie plutôt qu'une utopie traditionnelle. En outre, « [...] l'interaction entre les rêves utopiques et les espoirs réformistes contribue à l'élaboration de certaines idées qui dominent les idéologies, sinon les mentalités des élites éclairées. <sup>131</sup> » C'est dans ce monde présenté par l'auteur que s'élabore son projet politique et social. Loin d'être un rêve, cet ouvrage est le fruit d'une période de mutations profondes. On pourrait rappeler ici la formule de Brissot disant que : « L'utopie est un chemin agréable qu'ils ont choisi pour exprimer d'une manière amusante et plaisante leurs réflexions morales, philosophiques, etc. <sup>132</sup> » À cela s'ajoute le point de vue de Enrico Ruffi disant que :

Un rêve du vingt-cinquième siècle, c'est-à-dire un volume parmi la centaine qu'il écrivit, ne suffit pas, d'autre part, à en faire un utopiste à l'évasion facile dans l'avenir, d'autant que le futur selon Mercier n'a de sens que par rapport à sa France contemporaine, au Paris qu'il a sous les yeux. Ayant accepté, au contraire, le présent comme arène, il se posa avant

<sup>129</sup> Irmgard Hartig et al., *Op. cit.*, p. 22.

<sup>130</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>131</sup> Bronislaw Baczeko, *Lumières de l'utopie*, p. 54.

<sup>132</sup> *Ibid.*, p. 61.

tout ce problème : comment le modifier, l'améliorer, sans que les changements se fassent aux dépens des générations contemporaines; le but, pour lui, ne peut justifier les moyens; ce sont les moyens employés qui préfigurent le but que l'on veut atteindre.<sup>133</sup>

L'imaginaire devient donc réalité chez Mercier parce qu'avec l'histoire-progrès, les utopistes transforment le roman politique en réalité collective. L'an 2440 appartient donc au progrès et non au rêve car ici, la confrontation du xviii<sup>e</sup> siècle et du xxv<sup>e</sup> siècle fait partie de la même histoire, c'est-à-dire celle du progrès.

L'utopie fut pour Mercier un outil pour faire passer ses idées. Il voyait en elle un moyen d'intervention et d'analyse sociale, à mi-chemin entre l'expérience et l'espoir. De fait, « Le cheminement qui conduit Mercier à l'utopie passe par la réaction du simple citoyen répondant à sa conscience et aux exigences de la morale.<sup>134</sup> » Ce qui ressort le plus de cette œuvre, c'est l'espoir de l'auteur devant la réalité. Conséquemment, « *L'An 2440*, séparant l'utopie du xviii<sup>e</sup> siècle par 700 ans est une œuvre de prudence, d'humilité à l'égard du temps et du progrès qui en dépend, mais ne reste pas seulement la proposition d'une attente ou d'une espérance décourageante car *L'An 2440* laisse entendre que, rapidement, la fiction peut aussi devenir réalité.<sup>135</sup> » Ce roman n'est en fait que le miroir de la société, miroir dans lequel n'importe quel lecteur du xviii<sup>e</sup> siècle pouvait se retrouver sans aucune confusion. Ce miroir, c'était le tableau de l'Ancien Régime français, tel qu'il était. Nicole Denoît écrit à cet effet que : « *L'An 2440* est une sorte d'expérience qu'il nous est donné d'observer visuellement, tandis que le raisonnement qui prétend la soutenir est celui de l'évidence.<sup>136</sup> » Dennis Michael Wiseman ajoute que « [Mercier] employs the dream-vision specifically to teach important lessons concerning all aspects of contemporary politics and philosophy.<sup>137</sup> » *L'An 2440* est donc le fruit de la raison et du sentiment et si imagination il y a, elle sert à faire avancer le progrès social. Certes, Mercier imagine, mais il ne rêve point. D'ailleurs, il fut le premier à en avertir le lecteur en choisissant pour titre *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais*. Enfin, il existe dans la philosophie de Mercier une relation très étroite entre la vérité et le sommeil. Il a en outre écrit : « Le sommeil est presque un rêve céleste... c'est le moment où la vérité nous parle<sup>138</sup> », car comme l'a écrit Bachelard, « les grands rêveurs sont des maîtres de la conscience étincelante.<sup>139</sup> »

<sup>133</sup> Enrico Ruffi, *Op. cit.*, p. 3.

<sup>134</sup> Nicole Denoît, *Op. cit.*, p. 41.

<sup>135</sup> *Ibid.*, p. 88.

<sup>136</sup> *Ibid.*, p. 270.

<sup>137</sup> Dennis Michael Wiseman, *The Utopian Vision of Sébastien Mercier*, Chapel Hill, Thèse de Doctorat de philosophie, Université de Caroline du Nord, 1979, p. vi.

<sup>138</sup> Louis-Sébastien Mercier, *Mon bonnet de nuit*, I, Neuchâtel, STN, 1784, p. 1-2.

<sup>139</sup> G. Bachelard, *La poétique de la rêverie*, Paris, PUF, 1960, p. 131.

#### 4.4. Qu'est-ce que *L'An 2440*?

Ce roman constitue le premier grand succès de Mercier. Commencé en 1768, il fut édité pour la première fois en 1771, anonymement. Comme le mentionne Robert Darnton, cet « [...] ouvrage est imprégné d'un rousseauisme moralisateur et pudique. L'auteur s'efforce de faire vibrer les cordes sentimentales de ses lecteurs, jouant tour à tour de l'émerveillement et de l'indignation.<sup>140</sup> » On retrouve dans ce roman un guide qui initie le narrateur à cette société nouvelle. Le langage employé est celui de la réflexion qui passe par un jeu de questions et de réponses. Ce roman fut fortement inspiré par la théorie évolutionniste de Buffon, d'où son intérêt marqué pour le progrès. On remarque beaucoup de ressemblances avec les principes chers à l'abbé de St-Pierre dont l'idée de progrès, l'âge d'or qui est devant nous, la recherche du bonheur du genre humain, le désir de réformer la langue, la félicité publique, l'intérêt pour les Annales politiques et une forte admiration pour Bolingbroke. On retrouve aussi dans ce roman bon nombre d'idées qui étaient partagées par Condorcet.

En effet, la société idéale de Mercier et de Condorcet se situe à la même place, c'est-à-dire « [...] à la jonction de l'utopie et de l'histoire-progrès<sup>141</sup> », dans l'avenir. Leur société est dépeinte comme si elle était une prévision scientifique et le discours utopique qu'on y retrouve est anti-utopique. Alors que l'inégalité disparaît, il y a un progrès de l'égalité qui apparaît grâce au perfectionnement moral de l'homme. Une rationalisation des institutions a eu cours pour faire disparaître les préjugés et pour faire prévaloir le bonheur collectif afin d'éliminer le conflit entre l'individu et la société.

Le roman de Mercier est truffé de contradictions ce qui démontre qu'il va de pair avec les idées de son siècle. Comme le note Nicole Denoît, « Le discours des philosophes reproduit par Mercier tente la conciliation des théories contradictoires, celle d'un temps progressiste et celle d'un temps cyclique.<sup>142</sup> » *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais* représente d'ailleurs le passé, le présent et l'avenir. Le passé et le présent sont représentés par les notes infrapaginales qui regroupent la véritable critique de l'auteur. Comme ce roman est un plan de réformes sociales, l'auteur se réfère constamment au xviii<sup>e</sup> siècle. « La valeur critique du bouleversement utopique n'est pas dans la nouveauté du propos mais dans la présentation, dans la visualisation du projet enfin concrétisé.<sup>143</sup> » Avec ce roman, « Mercier se révèle homme des Lumières, inquiet et

<sup>140</sup> Robert Darnton, *Édition et Sédition*, Paris, Gallimard, 1991, p. 188.

<sup>141</sup> Bronislaw Baczo, *Op. cit.*, p. 192.

<sup>142</sup> Nicole Denoît, *Louis-Sébastien Mercier utopiste : L'An 2440*, Paris, Thèse de Doctorat de Lettres Modernes, Université de Paris-Sorbonne, 1983, p. 96.

<sup>143</sup> *Ibid.*, p. 157-158.

conscient de ses responsabilités à l'égard de la société.<sup>144</sup> » Il s'agit donc d'un questionnement sur le siècle à la veille de la Révolution. Le but de l'ouvrage est d'agir sur la société, car l'auteur veut voir les choses changer.

Le cadre de *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais* est celui du contrat social de Rousseau, de Hobbes, de Spinoza et de Locke. Mercier est particulièrement préoccupé par l'idée de Nature. Tout comme chez Rousseau, l'homme naturel de Mercier préfère vivre en société, car elle lui permet de mieux conserver ses droits naturels. Ainsi, dans le contrat social de l'an 2440, la volonté de l'homme est liée à la volonté générale. Conséquemment, le droit civil vient du droit naturel, ce qui veut dire que pour que le droit agisse comme il se doit, il faut absolument qu'il y ait un respect des engagements et des obligations. Chaque individu doit donc participer au contrat social qui ne fonctionne qu'à l'unanimité. Lorsque le contrat social n'est plus respecté, la rébellion devient légitime. Tout comme Beccaria, Mercier croit que le bonheur doit agir sur le plus de gens possible parce que la morale de l'intérêt renvoie directement au bonheur, d'où l'importance de la diffusion des vertus. Cette idée fut entre autres empruntée à l'abbé Raynal. Le sens même de ce roman repose en fait sur la crainte de Mercier face à une éventuelle rupture de contrat. Il propose donc les solutions nécessaires pour contrecarrer la légitimité de la rébellion.

En 2440, on confond le public et le privé. On ne peut plus cacher ses sentiments, car la transparence est essentielle à la survie de l'homme moral. La société est donc formée d'un groupe homogène et indissociable, d'où l'accent sur la famille, l'éducation, l'habitat et les fêtes. Dans cette société, la vertu et la morale remplacent l'argent, le summum des valeurs étant l'honneur. Chaque individu veut devenir un homme d'honneur. Ainsi, les gens sont heureux grâce à une vie de famille vertueuse, principe cher à Rousseau. L'enseignement est désormais pratique et exempt de tout pédantisme. L'éducation est devenue laïque et civique, car pour Mercier, « [...] instruire le peuple c'est le respecter et lui donner des raisons de s'estimer.<sup>145</sup> » L'éducation mène donc aux vertus et au bonheur. L'hygiène est maintenant une priorité; la ville est enfin salubre. Tout est ordonné en l'an 2440. La centralisation est un aspect que l'on retrouve constamment à la lecture de ce roman. En outre, Mercier place l'homme au centre de la création. La religion existe toujours dans cette utopie, mais le catholicisme n'est plus<sup>146</sup>. De fait, « Mercier creates a religion comprised of certain elements of Catholic tradition and inserts into this general framework a

<sup>144</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>145</sup> Nicole Denoît, *Op. cit.*, p. 234.

<sup>146</sup> Il est vrai que dans l'utopie, il n'y a habituellement pas de religion, mais comme l'utopie de Mercier est modeste et recherche l'humilité, la foi religieuse est possible. De plus, la religion est rendue possible en l'an 2440 parce que cette utopie ne représente pas une finalité en soi car elle croit au progrès futur. Dans *L'An 2440*, l'utopie et la religion ne s'opposent pas; elles cohabitent parfaitement.

deism similar to that deism found in Rousseau's *Emile*.<sup>147</sup> ». Il s'inspire donc fortement de Rousseau dans sa façon de présenter sa religion qui se veut naturelle, mais aussi de Pope avec son *Essay on Man* et de John Milton.

La justice de cette société est fondée sur les principes établis par Beccaria. La société est plus juste, c'est-à-dire qu'il n'y a plus d'arrestations arbitraires ni de lettres de cachet. Comme les lois sont justes, elles sont respectées. La société est égalitaire, le monde est tempéré et harmonieux. La notion de partage est mise en valeur, il n'y a plus de disproportion, ni de hiérarchie. Sur le plan politique, la monarchie a à sa tête un despote éclairé. Le prince est proche de son peuple et le gouvernement fonctionne selon le principe de la séparation des pouvoirs de Montesquieu. Le gouvernement idéalisé par Mercier est fondé sur les principes de la raison morale. Il reprend les idées de Kant en ce qui a trait au travail dominé par le progrès et la liberté. L'économie de base est agricole, d'où l'importance de l'agriculture. Le luxe n'est plus, ni la gloire. La colonisation et la traite des Noirs ne font plus partie du paysage. Tout le monde se respecte. Bref, le monde vit dans la paix universelle. Ces caractéristiques qui forment l'utopie de Mercier démontrent à quel point l'auteur avait foi dans le progrès.

Enfin, l'Encyclopédie est devenue un ouvrage élémentaire, tous les enfants l'ont lue et l'ignorance se fait désormais très rare. Comme nous le voyons dans le chapitre intitulé « La bibliothèque du Roi », la littérature a été épurée. Au lieu de prendre place dans une immense salle, la bibliothèque du roi est réduite à un seul petit cabinet. En outre, un incendie a ravagé la grande bibliothèque, nous raconte le narrateur, mais cet incendie a été allumé volontairement. Comme l'explique Mercier par l'entremise du guide : « [...] une bibliothèque nombreuse était le rendez-vous des plus grandes extravagances et des plus folles chimères. De votre temps (en se référant ici au xviii<sup>e</sup> siècle), à la honte de la raison, on écrivait, puis on pensait.<sup>148</sup> » Ainsi, les livres qui sont restés sont ceux qui méritaient la postérité.

Chez les Grecs, on retrouve les œuvres d'Homère, de Platon, de Sophocle, de Démosthène, d'Euripide et de Plutarque. Hérodote, Sappho, Anacréon et Aristophane ont été éliminés. Chez les Romains, seuls Virgile, Pline et Tite-Live ont survécu alors que la presque totalité de l'œuvre de Lucrèce a été brûlée et on n'a conservé que les écrits philosophiques de Cicéron. On a rayé Ovide et Horace, mais on a épargné Salluste. L'œuvre de Sénèque a été

<sup>147</sup> Dennis Michael Wiseman, *The Utopian Vision of Sébastien Mercier*, Chapel Hill, Thèse de Doctorat en Philosophie présentée au département de « Romance Languages » de l'Université de Caroline du Nord, 1979, p. II.

<sup>148</sup> Louis-Sébastien Mercier, « La bibliothèque du roi », *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais*, Ducros, Paris, 1970, p. 248.

considérablement réduite alors qu'on a décidé de préserver celle de Tacite. Catulle et Pétrone ne sont plus, alors que Quintilien a à peine survécu.

Les Anglais sont ceux qui furent les plus épargnés. Mercier conserve Milton, Shakespeare, Pope, Young et Richardson au nom du génie créateur. Les traités de Locke et de Clarke sont rejetés pour avoir « [...] posé les bornes de la démence humaine.<sup>149</sup> » Le seul représentant de l'Italie qui demeure est Beccaria. Chez les Français, Mercier se fait très sévère. Il conserve les œuvres de Descartes, de Charron, de Montaigne et n'élimine pas complètement Pascal. Tout ce qui touchait aux disputes scolastiques a été brûlé ainsi que les écrits des Jésuites. Toute l'œuvre de Bossuet a été anéantie. Fénelon a survécu grâce à *Télémaque* ainsi que tous les écrits de l'abbé de St-Pierre. Parmi les auteurs comiques et dramatiques, on retrouve désormais Racine, Corneille et Molière, mais on a brûlé leurs commentaires. Crébillon est toujours présent, La Fontaine aussi. L'œuvre voltairienne est réduite de moitié alors que la totalité de l'œuvre de Rousseau a été préservée.

Ainsi, on voit que les choix littéraires de Mercier s'arrêtent sur des œuvres destinées à éduquer le peuple et le prince pour qu'ils soient davantage éclairés. Ce chapitre est ni plus ni moins qu'un autre prétexte à une réflexion sur son siècle. En fait, Mercier veut aller plus loin avec ce chapitre. D'après Raymond Trousson, Mercier voulait « [...] distinguer, dans la littérature universelle, ce qui pourra encore compter aux yeux d'une postérité qui aura réalisé toutes les réformes dont rêvaient les philosophes des Lumières.<sup>150</sup> » Les œuvres trop morales, trop religieuses, érotiques ou satiriques furent éliminées, car considérées dangereuses par Mercier. Il a donc conservé ce qui, selon lui, contribuerait à faire une humanité meilleure.

En sautant d'un sujet à un autre, sans tenir compte des thèmes ou des domaines d'activité, Mercier critique les travers de la société dans laquelle il vit. À la fin de son roman, Mercier fait une énumération considérable de phrases négatives qui désignent implicitement les abus de la société française d'Ancien Régime. Il critique le paraître, refuse l'esclavage, déplore la monarchie absolue et son idolâtrie. Il dénonce l'opulence et souvent sa critique passe directement par des allusions à l'Antiquité. Malgré cela, la société utopique de Mercier repose sur un monde tangible. D'ailleurs, on y retrouve des références communes avec notre monde, seulement les principes sociaux diffèrent. Cette œuvre a un caractère philosophique et didactique, car l'auteur a constamment recours à la Raison. Il refuse tout épicurisme; il veut jouir du temps présent. Enfin,

---

<sup>149</sup>Louis-Sébastien Mercier, *Op. Cit.*, p. 256.

on y perçoit un juste équilibre entre la nature du corps et celle de l'esprit. Bref, le modèle de société tracée par Mercier dans *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais* est le modèle de sagesse politique cher aux philosophes des Lumières. Mercier réalise leurs aspirations. Il suit aussi les idées de progrès annoncées par Turgot et Condorcet. Ce qui ressort le plus chez notre auteur, c'est son optimisme qui est le fruit de sa croyance en la perfectibilité. Cela se confirme entre autres par une phrase qui lui fut très chère et qu'il plaça en tête de son introduction dans *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais*. Cette citation vient de Leibniz et s'énonce comme suit : « Le temps est gros de l'avenir.<sup>151</sup> » C'est sur cette idée que la ligne directrice de la pensée de Mercier fut fondée.

L'utopie de Mercier n'était pas fixiste comme les autres utopies de son temps. Son utopie tira plutôt son sens dans le devenir historique. Certes, les plans de réformes étaient très en vogue à l'époque et donc, ses idées n'étaient pas neuves. En outre, il s'était inspiré de tous ceux qui, en 1770, croyaient en l'avenir. Toutefois, ce qui le démarqua c'est que « [...] ce qui tient, sans doute, à son plan, plus vaste que le leur, puisqu'au lieu de conseils sur les matières de gouvernement, c'est tout un tableau de la nature humaine qu'il trace, de la nature humaine régénérée selon le vœu de son cœur<sup>152</sup>. » Mercier a d'ailleurs laissé une autre note qui expliquait clairement ce qu'il avait en tête, voire ce qu'il s'était donné comme mission avec ce roman d'anticipation. Voilà donc ce à quoi il pensait :

Demain! Toutes mes facultés intellectuelles s'éveillent et s'exercent sur ce qu'il enfantera. Et qui sait si la pensée n'est pas déjà une action? Qu'est-ce que l'esprit? Un tact particulier qui nous révèle ce que nous ne voyons pas dans les choses que nous voyons : il y entre nécessairement quelque chose de prophétique... Demain! Qu'il soit l'objet de toutes nos laborieuses méditations! Il nous invite à poursuivre la clarté, il ordonne à l'homme en tant qu'être moral et philosophique de faire jaillir la perfection des choses de l'esprit d'une nation toute entière. L'homme a reçu du Créateur la faculté de créer lui-même l'univers moral et intellectuel... Travaillons le jour demain. Jetons toute l'histoire ancienne dans l'avenir c'est-à-dire faisons autant d'efforts pour organiser demain que nous faisons de vaines tentatives pour un passé, fantôme absolument illusoire.<sup>153</sup>

Avec *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais*, Mercier n'a pas eu peur de l'infini, ce qui le distingue de la plupart de ses contemporains. Ainsi, il serait faux de dire que le xviii<sup>e</sup> siècle fut entièrement voué à la métaphysique.

<sup>150</sup> Raymond Trousson, *D'Utopies et d'Utopistes*, p. 108.

<sup>151</sup> Louis-Sébastien Mercier, *Op. Cit.*, p. 75.

<sup>152</sup> Léon Béclard, *Op. cit.*, p. 85.

<sup>153</sup> *Ibid.*, p. 86.

De plus, ce roman a été écrit avec un sentiment d'indépendance face aux idées reçues du xviii<sup>e</sup> siècle. Mercier a emprunté à plusieurs dont les philosophes des Lumières, les Encyclopédistes, les Idéologues, les Physiocrates, les Francs-Maçons et ce, malgré toutes les critiques qu'il a pu faire à leur endroit. En effet, il a écrit que ce roman était « [...] doué d'une certaine énergie de résistance au torrent des idées reçues.<sup>154</sup> » Mercier, plus que tout autre, avait cette tolérance de cœur. Il était fidèle à ses idées. Comme le rapporte Enrico Rufi,

À cause de certaines solutions proposées dans *L'An 2440*, à commencer par les bûchers de livres, à cause du moralisme affiché tant par la critique que par l'auteur, à cause des virulentes polémiques contre Newton et Copernic, Boileau et Racine, cet aspect extrémiste, bruyant, de la pensée de Mercier a largement éclipsé tous les autres : pour ne pas accuser ouvertement d'obscurantisme et fanatisme le fervent partisan des Lumières, on a fini par lui faire le tort de ne pas le prendre au sérieux, ou de le prendre au sérieux comme on peut le faire avec un rêveur, un faiseur d'utopies.<sup>155</sup>

Toujours honnête envers lui-même, il refusa de déguiser ou de minimiser ses vues dans le but de plaire. Il saisissait tout de ce que le réel avait à offrir : il était curieux. Il était capable de voir les faits positifs et de les juger. C'est sans doute ces qualités qui lui ont permis de faire des prévisions qui se sont avérées très justes. En 1799, Mercier a déclaré en parlant de *L'An 2440*.

*Rêve s'il en fut jamais :*

J'ai usé de l'empire que j'ai reçu en naissant; j'ai cité devant ma raison les lois, les abus, les coutumes du pays où je vivais inconnu et obscur. [...] Désirer que tout soit bien, tel est le vœu du philosophe. J'entends par ce mot, dont on a sans doute abusé, l'être vertueux et sensible qui veut fortement le bonheur général parce qu'il a des idées précises d'ordre et d'harmonie.<sup>156</sup>

En écrivant ce roman, Mercier ne pensait pas prédire l'avenir. Ce n'est qu'avec le déroulement des événements qu'il a fini par se déclarer « prophète de la Révolution ». Avec *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais*, il n'avait fait qu'espérer. Il s'était d'ailleurs fortement inspiré des Anglais qu'il admirait particulièrement à cette époque de sa vie. Il s'émerveillait devant les mœurs de cette nation libre, devant sa force d'esprit, devant sa fermeté et devant sa franchise. Il voulait bâtir une France à l'image de l'Angleterre. Bref, Mercier avait la plus grande estime pour les vertus de la société protestante et ce sont ces vertus qu'il essaya de reproduire dans *L'An 2440*.

<sup>154</sup> Léon Béclard, *Op. Cit.*, p. 88.

<sup>155</sup> Enrico Rufi, *Op. cit.*, p. vii.

<sup>156</sup> Louis-Sébastien Mercier, notes personnelles in Léon Béclard, *Op. cit.* p. 91.

Ainsi, en 2440, « [...] les hommes ne se gouvernent jamais par passion, ni par intérêt, mais toujours par principes. Ici apparaît au premier chef l'esprit d'utopie.<sup>157</sup> » De plus, dans ce nouveau Paris de l'an 2440, l'interdit n'est plus, tout comme la censure. Celui qui écrit des sottises sera pointé du doigt et décidera de se cacher derrière un masque de son propre gré. Les gens sont assez raisonnables pour faire de l'autocensure. Le gouvernement a aussi mis un terme à la censure royale parce qu'il est désormais « [...] si éclairé et si sage qu'il se sent hors d'atteinte.<sup>158</sup> » Dans cette société, une grande place est accordée aux gens de lettres et ils ont un rôle social bien établi. Ils doivent éduquer en enseignant les vertus et la morale.

On voit donc que l'utopie de Mercier fut modeste, car on n'y retrouve pas de grandes exagérations telles que celles qui ressortaient généralement du rêve, de l'illusion, du voyage imaginaire. Comme en témoigne Pierre Lepape, « Mercier n'est pas un utopiste; ses rêves ne sont pas des chimères, mais des programmes d'action. En quelques années, la Révolution française, bien réelle, va mettre en pratique des rêveries bien plus invraisemblables que les siennes.<sup>159</sup> » D'ailleurs, les changements apportés par Mercier dans ce roman se situent davantage dans les mœurs que dans les innovations technologiques, d'où la valeur philosophique de l'ouvrage. Mercier a préféré, quitte à mettre sur papier les grandes idées de son temps, se détourner de toute spéculation gratuite. Bref, « cette incursion dans l'avenir est moins la porte ouverte à une imagination sans contrainte qu'une vision anticipée de la réalité<sup>160</sup>. »

Raymond Trousson a sans doute trouvé la bonne formule dans sa description de ce roman. Il a dit de cette œuvre qu'elle n'était pas moins que « le catéchisme du progrès ». En effet, Mercier voulait dénoncer le mal, car comme il l'a si bien dit : « désirer que tout soit bien est le vœu du philosophe.<sup>161</sup> » Dans ce Paris transformé, les gens agissent par principes et par raison. Il y a aussi eu une mutation de la religion et du pouvoir. Cela défend bien l'idée selon laquelle Mercier avait une confiance infinie en la perfectibilité de l'humanité. Ainsi, comme en témoigne Raymond Trousson, « Avec Mercier, l'utopie cesse d'être un exercice mental sur un possible latéral pour se muer en un exercice mental sur un probable ultérieur.<sup>162</sup> » Mercier a beaucoup d'espoir en l'avenir et pour Hinrich Hudde, l'anticipation de Mercier fut « une forme sécularisée

<sup>157</sup> Louis-Sébastien Mercier, in Léon Béclard, *Op. Cit.*, p. 91.

<sup>158</sup> Louis-Sébastien Mercier, *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais*, p. 127.

<sup>159</sup> Pierre Lepape, « Un écrivain comme tout le monde », *Le Monde*, vendredi 26 novembre, 1999.

<sup>160</sup> Laffont-Bompiani, « L'An 2440 », *Le Nouveau Dictionnaire des Oeuvres de tous les temps et de tous les pays*, t. 1., Paris, Ed. Robert Laffont, 1994, p. 223.

<sup>161</sup> Louis-Sébastien Mercier, *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais*, p. 35.

<sup>162</sup> Raymond Trousson, « Préface », in Louis-Sébastien Mercier, *L'an 2440. Rêve s'il en fut jamais*, p. 59.

d'eschatologie.<sup>163</sup> » Il s'est fait le juge intra-mondain qui a vu le verdict de l'avenir dans le progrès et le développement historiques.

P/ Pourtant, même si on lui attribue le fait de projeter dans le futur, cette opinion ne fait pas l'unanimité. Raymond Trousson, dans un article intitulé « Du millénarisme à la théorie du progrès », dit que : « Le monde de l'an 2440 n'est pas le futur, mais le présent épuré.<sup>164</sup> » Malgré tout, on se doit de donner à *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais* sa juste valeur, c'est-à-dire le fait d'avoir ressenti le devenir. Comme il a déjà été mentionné, Mercier ne s'est pas arrêté aux spéculations gratuites. Il n'était pas un impulsif qui écrivait tout ce qui lui passait par la tête. Ce qu'il mettait sur papier, il l'avait jugé, analysé puis justifié. Mercier, dans cette œuvre, utilisa la démarche analytico-déductive pour imaginer le futur. Pour lui, il n'y avait pas de fin. Le monde était en perpétuel devenir et il évoluerait grâce au progrès. Ainsi, « [...] au contraire de ses prédécesseurs, [Mercier] ne propose plus une histoire de rechange, mais une prospective : il devance le devenir historique et ne l'imagine pas.<sup>165</sup> » L'avenir de Mercier est donc, en quelque sorte, une réalité fort probable, d'où sa valeur prophétique. Peut-on alors dire que Mercier annonça la révolution avec ce roman d'anticipation?

#### 4.5. *L'An 2440* et la Révolution

Plusieurs auteurs associent l'utopie à la révolution. En effet, après une longue période de traditions survint une « crise de la conscience occidentale » qui mena à un mouvement d'idées nouvelles dont le cheval de bataille fut l'analyse et la critique des idées, des valeurs et des traditions de la France d'Ancien Régime. Cette critique passa par la littérature, qualifiée de surcroît de « littérature non-littéraire », comme ce fut le cas pour la plupart des utopies écrites au xviii<sup>e</sup> siècle. Louis-Sébastien Mercier fait partie de ce mouvement littéraire, et bien que ce point de vue ne soit pas partagé par tous, l'auteur lui-même s'est déclaré instigateur de la Révolution française avec son utopie *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais*. Ce roman qui regroupe les grandes idées du xviii<sup>e</sup> siècle est un de ces ouvrages qui auraient pu jouer un certain rôle dans le développement des idées menant à la Révolution française. Comme Thiers l'a écrit :

Un siècle entier avait contribué à dévoiler les abus et à les pousser à l'excès; deux années à exciter la révolte et à aguerrir les masses populaires en les faisant intervenir dans les querelles des privilégiés. Enfin, des désastres naturels, un concours fortuit de circonstances

<sup>163</sup> Hinrich Hudde, « L'An 2440 de Louis-Sébastien Mercier », *Le discours utopique*, Actes de colloque du Centre Culturel International de Cerisy-La-Salle, 23 juillet au 1er août 1975, p. 253.

<sup>164</sup> Raymond Trousson, « Du millénarisme à la théorie du progrès: *L'An 2440* », *Bulletin de l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises*, LV, 1982, p. 272.

<sup>165</sup> *Ibid.*, p. 279.

amenèrent la catastrophe dont l'époque pouvait bien être différée, mais dont l'accomplissement était tôt ou tard infaillible.<sup>166</sup>

Alexis de Tocqueville dit, quant à lui, que : « Il n'y eut jamais d'événements plus grands, conduits de plus loin, mieux préparés et moins prévus<sup>167</sup> », que la Révolution française. L'abbé Barruel dit de celle-ci qu'elle fut ni plus ni moins qu'un « complot jacobin » alors que Bernard Fay la voit comme ayant été le fruit d'une « conspiration maçonnique.<sup>168</sup> » Peu importe l'interprétation qu'on en fait, on peut tout de même être certain que ce sont les grandes idées, inspirées d'outre-Manche pour la plupart, qui ont mené à la Révolution.

#### 4.5.1. Le contexte intellectuel des Lumières : celui de L'An 2440

Alors que la philosophie qui se développa au xviii<sup>e</sup> siècle était complexe, elle était aussi accessible. Pour Abel Poitrineau,

[la philosophie des Lumières] développe une pensée «moyenne», laïcisée, applicable à cet homme moyen qu'est le bourgeois; rejetant l'ordre aristocratique où se prolongent les survivances féodales et médiévales, elle nivelle les hommes en les définissant comme membres communs de la société humaine.<sup>169</sup>

Le siècle des Lumières fut ainsi le siècle des idées. Libres ou pas, les hommes énonçaient leurs idées, certaines étaient retenues, d'autres dénoncées. Des hommes devinrent célèbres, d'autres furent condamnés. En outre, la majorité des philosophes des Lumières demeurèrent de grands fidèles du *statu quo*, car leurs idées et leurs gestes pouvaient facilement passer d'un point de vue à un autre. Les idées « [...] s'entrechoquaient, mêlant la critique à la fascination, prônant à la fois les valeurs aristocratiques et l'idéal démocratique, se disant tour à tour conservatrice et libérale.<sup>170</sup> » On pourrait donc dire du siècle des Lumières qu'il fut non seulement celui de l'émergence des idées, mais aussi celui des paradoxes. À cet égard, Léon Brunschvicg parla des « incertitudes du xviii<sup>e</sup> siècle. » D'Alembert, quant à lui, écrivit que « [...] tout a été discuté, analysé, agité du moins. Une nouvelle lumière sur quelques objets, une nouvelle obscurité sur plusieurs, a été le fruit ou la suite de cette effervescence générale des esprits.<sup>171</sup> » Kant écrivit pour sa part que :

L'âge des Lumières n'est pas un âge éclairé, mais un âge qui vaut par ce à quoi il ouvre, par les défis qu'il met en place et par les moyens qu'il commence à fournir aux hommes pour penser ces défis en toute liberté. La grande affaire des Lumières est l'émergence progressive d'une sphère publique autonome distincte de celles de la famille, de l'État ou

<sup>166</sup> Thiers in Abel Poitrineau, *Op. cit.*, p. 165.

<sup>167</sup> Barruel in Abel Poitrineau, *Op. cit.*, p. 165.

<sup>168</sup> Bernard Fay in Abel Poitrineau, *Op. cit.*, p. 165.

<sup>169</sup> Abel Poitrineau, *Op. cit.*, p. 167.

<sup>170</sup> Simone Goyard-Fabre, *La philosophie des Lumières*, Paris, Klincksieck, 1972, p. 22.

<sup>171</sup> Simone Goyard-Fabre, *Op. Cit.*, p. 23.

de l'Église, faites de journaux, de réunions libres, de salons, où les débats et les conflits de la société prennent forme par la parole échangée.<sup>172</sup>

Cependant, ce ne sont pas tous les intellectuels de l'époque qui adhèrent à ces idées. Parmi ceux qui empruntèrent d'autres voies, on comptait Rousseau, dont la popularité n'en fut pas pour autant ébranlée, alors que Louis-Sébastien Mercier et son œuvre furent placés au banc des accusés. Mis à part le cas Mercier, les oppositions à certaines idées faisaient partie du paysage et elles étaient généralement acceptées. Paul Hazard traça le portrait de la situation en disant que :

Le dix-septième siècle avait fini dans l'irrespect, le dix-huitième commença dans l'ironie. La vieille satire ne chôma point : Horace et Juvénal ressuscitèrent; mais le genre était débordé; les romans se faisaient satiriques, et les comédies, épigrammes, pamphlets, libelles, calottes pullulaient : ce n'étaient que pointes, que piques, que flèches ou que pavés : on s'en donnait à cœur joie. Et quand les écrivains ne suffisaient pas à la besogne, les caricaturistes venaient à leur aide.<sup>173</sup>

Mercier s'adonna aux libelles, pamphlets, textes satiriques etc., et son manque de tact et de subtilité ainsi que sa détermination à critiquer le firent oublier. Ainsi, Mercier fut soit une exception ou peut-être fut-il seulement un écrivain parmi tant d'autres. Peut-être que finalement, cette liberté d'expression fut le fait de quelques privilégiés qui décidèrent des nouvelles valeurs et qui établirent ce qui était légitime et ce qui ne l'était pas.

Malgré tout, on s'entend pour dire que le xviii<sup>e</sup> siècle fut celui de la critique universelle. Celle-ci se joua à trois niveaux : sur le burlesque, sur les voyages narquois et sur les voyages imaginaires. Louis-Sébastien Mercier prit une place importante dans ce dernier mouvement, même s'il fut ostracisé. Dans *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais*, son voyage n'est pas dans l'espace mais dans le temps, chose qui était plutôt rare dans l'utopie de l'époque. Mercier expliqua dans cet ouvrage sa conception d'un Paris idéal, idéal qui pourtant ne sembla pas, pour le lecteur, ne serait-ce que de quelques cinquante ans contemporains à Mercier, si difficile à atteindre.

Cette critique eut donc pour effet de faire connaître l'œuvre de Mercier, mais aussi de la faire oublier très rapidement. En outre, Paul Hazard écrivit : « C'est bien la critique universelle; elle s'exerce dans tous les domaines, littérature, morale, politique, philosophie; elle est l'âme de cet âge querelleur : je ne vois aucune époque où elle ait eu des représentants plus illustres, où elle se soit généralement exercée, où elle ait été plus acide, avec ses airs de gaîté (*sic*).<sup>174</sup> » En fait, cette critique universelle exprimait tout simplement ou la colère, ou l'espoir. Mercier avait espoir

<sup>172</sup> Simone Goyard-Fabre, *Op. cit.*, p. 9.

<sup>173</sup> Paul Hazard, *La pensée européenne au xviii<sup>e</sup> siècle*, t. 1., Paris, Boivin et Cie, 1946, p. 3.

en l'avenir et l'entrevoit de la manière la plus positive possible. Il pouvait certes être des plus directs, oubliant parfois la subtilité, mais son message représentait l'espoir. Bref, cette critique était le fruit d'une génération plutôt « brimée », ou plutôt oubliée par l'ordre établi. Génération qui avait du mal à s'épanouir et qui ne demandait qu'une chose : le bonheur. Paul Hazard a d'ailleurs écrit : « La critique s'achève en appel, en demande, en exigence [...] du bonheur.<sup>175</sup> » Ce bonheur que l'on revendiquait était plutôt synonyme de liberté « raisonnée » et non de plaisir factice ou de paradis terrestre irréalisable. Voilà donc la raison pour laquelle le bonheur eut des représentants acharnés.

Les débats suscités par les hommes des Lumières jouèrent ainsi un rôle très important dans la marche vers la Révolution. Comme nous le rappelle Simone Goyard-Fabre, « [la philosophie des Lumières] raille et vilipende, elle prépare de façon surprenante les inversions, les renouvellements sémantiques, les innovations, les structures intellectuelles dont la modernité aura besoin.<sup>176</sup> » D'emblée, les Lumières représentèrent l'étape transitoire entre le conservatisme et l'innovation idéologique. Comme Mercier reprend toutes les idées des Lumières dans son roman *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais*, il serait juste de dire que cet ouvrage, destiné à tout le monde, le peuple compris, avait un but : celui de réveiller une nation assoupie devant un régime dépassé depuis trop longtemps déjà. Trois grands thèmes pourraient à la fois résumer les Lumières et *L'An 2440* : le rationalisme, la foi en l'homme et la puissance de la raison. On pourrait donc suggérer que ce genre de roman utopique vise une action collective, car il représente les valeurs des mouvements sociaux d'une époque. D'après Bronislaw Baczko, « L'utopie marque l'ensemble de la culture d'une époque; elle constitue un facteur essentiel de tout mouvement de masse et de tout changement radical historique et social.<sup>177</sup> » L'utopie répond donc aux inquiétudes d'une époque donnée. On pourrait même dire qu'elle est à cheval sur la réflexion et sur l'imaginaire, car le rêve n'est ni plus ni moins que le présent restauré. Dans sa *Néologie*, Mercier attribue ainsi l'utopie à un genre particulier de fiction et va même jusqu'à proposer le terme « fictionner », mais il le définit en disant que : « Ce n'est pas narrer, conter, fabuliser. C'est imaginer des caractères moraux ou politiques pour faire passer des vérités essentielles à l'ordre social.<sup>178</sup> » L'utopie serait ici synonyme de progrès, voire de plan de société. En cela, l'utopie du xviii<sup>e</sup> siècle, en l'occurrence celle de Mercier, a fortement servi la propagande philosophique.

<sup>174</sup> Paul Hazard, *Op. Cit.*, p. 1.

<sup>175</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>176</sup> Simone Goyard-Fabre, *Op. cit.*, p. 36.

<sup>177</sup> Bronislaw Baczko, *Op. cit.*, p. 26.

<sup>178</sup> Louis-Sébastien Mercier, « fictionner », *Néologie*, in Bronislaw Baczko, *Op. cit.*, p. 40.

#### 4.5.2. L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais : une propagande philosophique?

Dans l'utopie de Mercier, on revendique des lois plus justes garantes du bonheur du peuple. C'est dans cet ordre d'idée que les théoriciens de la Révolution française ont repris les idées des auteurs de la Déclaration d'indépendance américaine de 1776, à savoir que : « Les hommes naissent libres et égaux en droits ». Cette notion de droit célèbre fut aussi le fil conducteur de *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais*. Elle est à la base même du droit naturel et positif dont la justice et la raison en sont la finalité. Voilà donc le corollaire de la liberté que l'on retrouve autant dans la philosophie des Lumières que dans le roman de Mercier. L'auteur de *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais* n'était donc pas à contre-courant avec les idées de son temps. Ses idées furent conformes à celles de ses contemporains, malgré le sort qu'on lui réserva. La plus grande différence que l'on peut noter entre la « propagande philosophique » de Mercier et celle des philosophes des Lumières est que Mercier proclamait un idéal qui touchait l'ensemble de la population, alors que le désir des hommes du xviii<sup>e</sup> siècle était un idéal bourgeois qui était loin d'être destiné au Tiers État.

De plus, comme nous l'avons déjà mentionné, l'utopie du xviii<sup>e</sup> siècle n'était pas un rêve innocent. Mercier le savait et ses contemporains aussi. C'est avec un certain recul historique qu'Aldous Huxley a écrit dans l'épigraphe de son roman *A Brave New World* : « Les utopies sont beaucoup plus réalisables qu'on ne le croyait. Aujourd'hui nous sommes confrontés à une question nouvelle qui est devenue urgente : peut-on éviter la réalisation définitive des utopies? Les utopies sont réalisables. La vie marche vers les utopies.<sup>179</sup> » Le Corbusier a quant à lui écrit que : « L'utopie n'est jamais rien d'autre que la réalité de demain et que la réalité d'aujourd'hui est l'utopie d'hier.<sup>180</sup> » En ce sens, on pourrait effectivement attribuer à Mercier plusieurs prévisions qui regroupèrent les désirs d'une époque. Ainsi, il ne serait pas faux de dire que plusieurs utopistes du xviii<sup>e</sup> siècle ont été des visionnaires et des prophètes.

Comme ce qu'on écrivait allait de pair avec la philosophie de l'époque, l'œuvre utopique ne fut pas passive; elle déboucha sur l'action collective. Albert Camus a d'ailleurs dit, en parlant de son époque que : « Pour un homme qui ne triche pas, ce qu'il croit vrai doit commander sa vie.<sup>181</sup> » Mercier faisait donc partie de ces hommes qui étaient prêts à faire n'importe quoi pour faire passer leurs idées. Il voulait éveiller en proposant un plan de réformes. En cela, il a vu juste. Les idées que l'on retrouve dans son roman, bien qu'elles ne fussent pas nouvelles, furent celles

<sup>179</sup> Bronislaw Baczko, *Op. cit.*, p. 15.

<sup>180</sup> Abel Poitrineau, *Op. cit.*, p. 16.

<sup>181</sup> *Ibid.*, p. 25.

qui firent bouger les choses. L'œuvre de Mercier a pu avoir un impact sur la conscience sociale au même titre que la propagande de cette époque.

D'ailleurs, Paul Claudel a déclaré que : « Lorsqu'on veut faire le paradis sur terre, cela produit généralement un bel enfer.<sup>182</sup> » En fait, la marche vers la Révolution fut ni plus ni moins qu'une lutte pour faire passer des idées. Cette prolifération devait se faire de prime abord dans le sens de la réforme, et non dans celui de la révolution sanguinaire. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle bon nombre de philosophes des Lumières se sont retirés au moment où la Révolution a dégénéré. Dès ce moment, ils ont commencé à la critiquer, Mercier y compris. En outre, les thèmes abordés dans les années prérévolutionnaires tels l'individu, la raison, la nature, le progrès et le bonheur semblaient bien innocents et avaient une valeur philosophique profonde par le bien qu'ils revendiquaient. De fait, « Les œuvres d'un grand nombre d'écrivains, célèbres et aussi moins célèbres, les répandent jusqu'à en faire des mots d'ordre, mais aussi des mots dont la popularité, la diffusion dans les milieux cultivés, ruine ou menace l'ordre établi justement — dans ce qu'il y a de plus subtil, mais aussi de plus fragile, l'ordre moral.<sup>183</sup> » Cette propagande fut d'autant plus importante du fait de la multiplication des cours publics, des sociétés littéraires, des académies provinciales, des sociétés de lecture, des bibliothèques, des cafés et des loges-françaises. Cette augmentation des lieux de discussion alla de pair avec l'augmentation de la diffusion des idées par le biais des journaux, des feuilles périodiques, des affiches mensuelles ou hebdomadaires et des gazettes parisiennes<sup>184</sup>. C'est dans ce contexte propagandiste que le progrès de l'esprit humain devint la justification pour l'idéologie révolutionnaire.

Ce progrès de l'esprit humain était inhérent aux prévisions faites par Mercier dans son roman. Il a lui-même écrit que ses réformes ne seraient possibles qu'avec un tel progrès. Condorcet aussi lui fit une place importante dans son *Tableau historique des progrès de l'esprit humain* qu'il a écrit en 1794. Le sens commun des idées de ces deux auteurs laissent croire que Condorcet se serait fortement inspiré de l'œuvre de Mercier qui a notamment été écrite vingt-trois ans plus tôt. De fait, Abel Poitrineau précise que ce qui prouve l'emprunt de Condorcet à Mercier est la citation suivante : « Le destin de l'humanité est non pas de se tourner vers le ciel, mais de progresser sur cette terre.<sup>185</sup> » Poitrineau écrit que comme Mercier, « Condorcet oppose à l'idéal mystique des siècles antérieurs, un idéal réaliste centré sur la notion de progrès, et reposant sur la

<sup>182</sup> Abel Poitrineau, *Op. Cit.*, p.86.

<sup>183</sup> *Ibid.*, p. 173.

<sup>184</sup> Comme l'objet de ce mémoire porte sur *L'An 2440*, nous faisons peu mention de l'activité journalistique de Mercier qui fut très importante durant cette période. Il joua donc un rôle considérable dans la diffusion des idées nouvelles: les mêmes que dans son roman.

<sup>185</sup> Condorcet, *Tableau historique des progrès de l'esprit humain*, in Abel Poitrineau, *Op. cit.*, p. 175.

vraie philosophie, qui privilégie l'esprit d'examen critique, l'esprit d'observation et d'expérimentation.<sup>186</sup> » Ce que Mercier et Condorcet veulent tous les deux modifier, c'est l'ordre existant, la réalité, le présent. Certes, Mercier parle de l'an 2440, mais le choix de cette date n'exclut pas les problèmes du présent. Cette date vise plutôt à ouvrir une porte, celle de la critique qui est plus directe, mais qui se cache derrière une date assez éloignée pour qu'elle ne nuise pas à l'auteur.

Mercier a donc joué un rôle important dans l'évolution des idées, sûrement plus que dans la Révolution proprement dite. En effet, Karl Mannheim insiste sur le fait que « [...] la relation entre l'utopie et l'ordre existant se trouve être une relation " dialectique ". On entend par là que toute époque permet la naissance de ces idées et valeurs dans lesquelles sont contenues, sous forme condensée, les tendances non réalisées et non accomplies qui représentent les besoins de chaque époque.<sup>187</sup> » On voit ici que l'utopie suggère le plan de société, le projet politique et non le désir factice. Malgré tout, un certain préjugé défavorable était attribué à la qualité « utopique », car ce type de roman avait le pouvoir de bouleverser les choses. C'est d'ailleurs un petit groupe d'individus qui se donnait le droit de qualifier un roman d'utopique ou pas. C'est aussi ce même groupe qui validait certaines idées et qui en refusait d'autres.

L'utopie qui prit la forme de propagande au xviii<sup>e</sup> siècle fut l'utopie libérale, issue d'un conflit avec l'ordre existant. Cette utopie humanitaire-libérale fut aussi l'instrument privilégié par Mercier pour « [...] projeter dans l'infinité de l'avenir et dont la fonction est d'agir comme un simple procédé régulateur des affaires temporelles.<sup>188</sup> » Essentiellement, Mercier ne voulait pas faire la révolution; il voulait faire évoluer les choses en commençant par améliorer l'homme intérieurement, car il fut un des plus grands adeptes, après son maître Rousseau, de la croyance en la perfectibilité humaine. Mercier, par le biais de son œuvre, se fit le critique d'une époque et ne revendiqua point le titre de « destructeur créateur ». Cette idée de progrès humain était au fondement de la philosophie de la bourgeoisie et de la classe intellectuelle. Seulement, « Le libéralisme bourgeois était beaucoup trop préoccupé des normes de vie pour s'intéresser à la situation réelle telle qu'elle existait.<sup>189</sup> » L'idée de progrès se chargea tout de même de faire le pont entre l'idéal bourgeois et la réalité sociale.

<sup>186</sup> Abel Poitrineau, *Op. cit.*, p. 176.

<sup>187</sup> Karl Mannheim, *Idéologie et utopie*, Paris, Librairie Marcel Rivière et Cie, 1956, p. 135.

<sup>188</sup> *Ibid.*, p. 167.

<sup>189</sup> Karl Mannheim, *Op. Cit.*, p. 170.

Mercier fut le premier à se considérer prophète de la Révolution. En effet, *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais* regroupe les idées principales du xviii<sup>e</sup> siècle. Cependant, « [...] l'utopie représentait les aspirations de la bourgeoisie, à l'opposé de toute pensée révolutionnaire, de toute régénération de la société par la seule vertu mystique du peuple.<sup>190</sup> » Malgré cela, on retrouvait dans son œuvre un portrait de la société qui était en l'occurrence très réaliste. Ainsi, il est certain que ceux qui ont lu ce roman ont pu prendre conscience de plusieurs choses. En effet, comme l'a écrit Helvétius,

C'est à l'esprit qu'il est réservé d'établir la meilleure législation, de rendre, par conséquent, les hommes le plus heureux qu'il est possible. Il est vrai que même le roman de cette législation n'est pas encore fait et qu'il s'écoulera bien des siècles avant qu'on en réalise la fiction; mais enfin, en s'armant de la patience de l'abbé de Saint-Pierre, on peut prédire d'après lui que tout l'imaginable existera.<sup>191</sup>

Dans la tourmente des années pré-révolutionnaires, ce roman a-t-il vraiment eu un impact? Comme *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais* est composé des grandes idées qui touchaient à la Raison et que Sylvain Maréchal a écrit dans son *Almanach des honnêtes gens* que la Révolution fut représentative de l'avènement du règne de la Raison, on pourrait supposer qu'un ouvrage comme celui de Mercier aurait pu influencer.

Dans son *Esquisse*, Condorcet fait lui aussi référence à la possibilité de réaliser la plupart des aspirations de ce siècle en disant que :

Si l'homme peut prédire avec une assurance presque entière les phénomènes dont il connaît les lois; si, lors même qu'elles lui sont inconnues, il peut, d'après l'expérience du passé, prévoir, avec une grande probabilité, les événements de l'avenir; pourquoi regarderait-on comme une entreprise chimérique, celle de tracer avec quelque vraisemblance, le tableau des destinées futures de l'espèce humaine, d'après les résultats de son histoire?<sup>192</sup>

Mercier lui-même fait référence à la Révolution dans ce roman, mais lorsqu'il aborde cette question, il fait plutôt allusion au changement et non au bouleversement proprement dit.

On pourrait croire que Mercier a peut-être eu un « élan de folie » en insistant sur son rôle de prophète, mais le fait de réitérer ces propos vingt ans plus tard (1791) dans son ouvrage intitulé *De Jean-Jacques Rousseau considéré comme l'un des premiers auteurs de la Révolution* démontre clairement qu'il y croyait fermement. De fait, il a écrit :

<sup>190</sup> Jean Servier, *Op. Cit.*, p. 358.

<sup>191</sup> C.A. Helvétius, *De l'Esprit*, IV, Paris, Discours, Chap. XXVI, 1973, p. 199.

<sup>192</sup> Condorcet, *Esquisse*, in Abel Poitrineau, *Op. Cit.*, p. 253.

Ce n'est pas sans une satisfaction intime que je réimprime [...] un rêve qui a annoncé [...] la révolution française... J'ai mis au jour [...] une prédiction qui embrassait tous les changements possibles, depuis la destruction des parlements, de la noblesse et du clergé, jusqu'à l'adoption du chapeau rond. Jamais prédiction [...] ne fut plus voisine de l'événement [...] Je suis donc le véritable prophète de la révolution.<sup>193</sup>

Il est particulièrement intéressant de lire ce passage de Mercier, surtout lorsque l'on pense que toutes les fois que la Révolution a dégénéré, il fut le premier à la dénoncer. Ainsi, Kyriaki Christodoulou remarque que : « Au lieu de lui coller l'étiquette du révolutionnaire, il vaudrait mieux voir en Mercier, à l'heure où il compose son roman, vers 1770, un adepte des Lumières plus soucieux de construire que de démolir.<sup>194</sup> » Pour d'autres auteurs, comme Nicole Denoît, « L'utopie de *L'An 2440* est annonciatrice de la révolution moins dans le détail de ses réalisations que dans l'audace soudaine, bien que préparée déjà par diverses tentatives, de passer de la réalité à l'utopie, de jeter un pont entre le projet idéal et sa possible réalisation.<sup>195</sup> » Enrico Rufi adopte ce point de vue en écrivant que : « La Révolution, [Mercier] ne l'avait pas attendue les bras croisés : vingt-cinq ans il avait travaillé, livre après livre, pour préparer les grands changements : *L'An 2440*, le *Nouvel Essai sur l'art dramatique*, ses drames sociaux, le *Tableau*, font partie d'une grande offensive qu'il déclencha contre l'Ancien Régime.<sup>196</sup> »

Pour ce qui est des images que Mercier nous décrit dans ce roman, il est vrai qu'il a vu juste, particulièrement en ce qui a trait au gouvernement. Ses réformes furent respectueuses et modestes bien qu'il « [...] préconise une révolution, la sollicite et en même temps la redoute comme bientôt inévitable.<sup>197</sup> » Certes, dans son Paris de l'an 2440, le pouvoir appartient à la République, mais cette idée n'était pas nouvelle. Elle était même très en vogue chez les hommes de lettres. Pour ce qui est de la séparation des pouvoirs, si république il y avait, elle s'ensuivrait. Encore là, il ne s'agissait pas de son idée, mais bien de celle de Montesquieu. Mercier décrit ensuite une société plus juste, plus égalitaire, sans toutefois revendiquer le communisme. Ce qu'il souhaite surtout, c'est qu'il y ait une égalité devant la loi. On parle encore de quelque chose qui était sur le point de se concrétiser, mais aussi d'une idée qui n'appartenait pas à Mercier. Du côté de l'hygiène publique et des secours aux pauvres, ce n'est pas Mercier qui en est responsable. Cela faisait plus d'un siècle que l'on revendiquait des changements, que l'on dénonçait l'insalubrité publique, que l'on avait peur d'aller à l'Hôtel-Dieu parce qu'on craignait d'y mourir.

<sup>193</sup> Kyriaki Christodoulou, « Le Paris des Lumières dans *L'An 2440* de Louis-Sébastien Mercier », *Travaux de Littérature*, 9, 1991, p. 180.

<sup>194</sup> *Ibid.*, p. 181.

<sup>195</sup> Nicole Denoît, *Op. cit.*, p. 3.

<sup>196</sup> Enrico Rufi, *Op. cit.*, p. 5.

<sup>197</sup> Nicole Denoît, *Op. cit.*, p. 22.

Sur ce point, des efforts collectifs avaient fait avancer les choses, et ce, bien avant la Révolution. De tels changements étaient longs à faire et il fallut attendre presque deux cents ans pour que Paris soit enfin propre. Pour ce qui est de l'éducation, des transformations s'imposaient aussi dans ce domaine. Ce n'était qu'une question de temps. En somme, les principales idées de Mercier et notamment celles de son temps étaient garantes du progrès. On pourrait donc affirmer que « L'uchronie de Mercier exprime l'interrogation de son siècle à la veille de la Révolution.<sup>198</sup> » En choisissant l'an 2440, Mercier avait peu de chance de se tromper.

Qui plus est, Mercier avait un but en tête en écrivant ce roman d'anticipation. Il voulait que son roman développe un réalisme collectif. Il voulait provoquer la revendication chez le peuple. Il a d'ailleurs dit de son œuvre que « [...] cette littérature non seulement annonce, mais prépare les événements.<sup>199</sup> » Peut-être que Mercier n'eut pas tort de dire cela, car ceux qui condamnèrent son roman furent les contre-révolutionnaires qui voyaient en lui un outil de désordre et de subversion. De fait, « Mercier revêt consciemment, selon l'expression de P. Bénichou, un sacerdoce associé à une doctrine générale d'émancipation et de progrès.<sup>200</sup> » La prophétie de Mercier est donc fortement dépendante du progrès. De fait, « Mercier devine confusément les bouleversements qui interviendront prochainement. Il les aperçoit à travers l'intérêt et la passion que suscitent en lui les grandes idées du siècle, les progrès de la science, de la réflexion philosophique et morale.<sup>201</sup> » Mercier avait donc une foi profonde en l'avenir, malgré le fait que ce roman dévoile une rupture de l'histoire avec la transcendance. Bien qu'il ait écrit qu'une révolution était nécessaire pour faire évoluer les choses, il ne fait aucun doute que Mercier fut davantage réformiste que révolutionnaire. En outre, « Mercier's novel, is less a true construction of a future world, than a critique of the present. It is a view of a future society lived from outside. He remains a reformist rather than a revolutionary.<sup>202</sup> » Mercier, en faisant la synthèse des grandes idées de son siècle dans *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais*, a fait une véritable profession de foi pour le progrès.

#### 4.6. L'impact de *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais*

Jusqu'à présent, il nous est possible de dire que l'implication de Mercier dans la Révolution française se situe dans le fait d'avoir cru et développé l'idée que son projet, en l'occurrence toutes les grandes aspirations de son siècle, pouvait être réalisé. En second lieu, en écrivant ce roman

<sup>198</sup> Kyriaki Christodoulou, *Op. cit.*, p. 182.

<sup>199</sup> Raymond Trousson, « Du millénarisme à la théorie du progrès: *L'An 2440* », p. 280.

<sup>200</sup> *Id.*

<sup>201</sup> Nicole Denoît, *Op. cit.*, p. 43.

<sup>202</sup> Gregory Ludlow, « Imagine the Future: Mercier's *L'An 2440* and Morris's *News from Nowhere* », *Comparative Literature Studies*, vol. 29, n° 1, 1992, p. 37.

pour le peuple afin de l'éduquer mais surtout de le réveiller et de le provoquer, Mercier a développé une opinion collective garante de nombreux changements. Mais ce qui peut vraiment nous donner des indications sur l'impact possible de *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais* dans la Révolution, c'est sa diffusion. Même si l'œuvre comme telle était destinée à un certain public, ce public l'a-t-il lue? Si on se fie à ce que l'histoire de la littérature nous a toujours dit, la réponse serait non. En effet, on a dit de l'œuvre de Mercier qu'elle n'avait pas connu de succès en France et que l'auteur fut à peine connu. Or il semblerait aujourd'hui que la réalité fut tout autre. De fait, la véritable réponse à cette question se situe entre autres dans une étude de Robert Darnton intitulée *Édition et Sédition. L'univers de la littérature clandestine au xviii<sup>e</sup> siècle*.

En effet, il ne faudrait pas sous-estimer le pouvoir de la littérature clandestine, souvent beaucoup plus populaire que les ouvrages portant la signature des auteurs les plus en vue. Cette étude de Darnton est une réponse à un point soulevé par Daniel Mornet au début du xx<sup>e</sup> siècle dans la *Revue d'Histoire Littéraire de la France*. Ce dernier s'était interrogé sur ce que les Français lisaient au xviii<sup>e</sup> siècle. Il poursuivit son enquête dans un ouvrage intitulé *Les origines intellectuelles de la Révolution française 1715-1789* publié en 1933. Pour Darnton, cette question était d'une importance capitale puisqu'elle rejoignait directement toutes les interrogations sur les origines intellectuelles et idéologiques de la Révolution française. Insatisfait par les résultats de Mornet, Darnton décida de faire des recherches lui aussi.

Il commença par retrouver les livres illégaux. Au xviii<sup>e</sup> siècle, « un mauvais livre » devenait illégal. Ces « mauvais livres » pouvaient être tout simplement des « articles philosophiques » ou des « ouvrages critiques ». Les libraires devaient donc être prudents, car les publications des « mauvais livres », c'est-à-dire des ouvrages « crus » ou « compromettants » n'étaient pas rares. Les échanges entre libraires, typographes, éditeurs étaient fort avantageux; plus le risque était élevé, plus grand était le profit. Le trafic d'ouvrages illicites fut donc une entreprise prospère permettant aux plus petits comme aux plus grands d'enrichir leur coffre. Comme nous le rapporte Darnton,

La littérature illégale au siècle des Lumières n'est pas d'abord une partie immergée, puis oubliée, du corpus de la littérature classique, tel que la tradition universitaire l'a reconstitué, mais le fruit du système de production et de diffusion du livre sous l'Ancien Régime. Elle est définie par les pratiques des professionnels, elle puise sa consistance dans le jeu de l'offre et de la demande sur le marché éditorial.<sup>203</sup>

<sup>203</sup> Robert Darnton, *Op. cit.*, p. 37.

Au xviii<sup>e</sup> siècle, tout ce qui sortait de l'ordinaire, tout ce qui était particulier faisait partie de l'illégalité. L'audace fut plus souvent qu'autrement illicite à la fin de l'Ancien Régime. Lorsqu'on voulait faire publier un tel ouvrage, on devait le faire à l'extérieur de la France. Un des endroits les plus reconnus pour la publication de ces ouvrages « trop ambitieux » était la Société typographique de Neuchâtel, société qui imprima d'ailleurs *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais* de Mercier. Cette société fut aussi à l'origine des plus grands classiques clandestins, parmi lesquels on retrouve *Thérèse philosophe* et *Le Compère Matthieu*. En outre, cette étude nous apprend que Mercier fit partie des auteurs les plus réputés, mais aussi des plus recherchés par l'autorité royale. Son roman fut un des plus demandés et un de ceux qui fit les plus grosses ventes de toute la littérature clandestine de cette époque.

En effet, « La demande est très forte pour la littérature des Lumières. Elle sous-tend sans doute également la demande en «nouveautés» politiques, et les deux genres contribuent [...] à la formation d'un état d'esprit séditionnel.<sup>204</sup> » Le roman utopique de Mercier est populaire à un point tel que sa demande est plus forte que celle de n'importe quelle œuvre de Voltaire durant les années qui ont précédé la Révolution. Pour cent exemplaires de *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais*, on était capable d'en commander seulement dix de Voltaire. En outre, les statistiques dévoilent que « [...] certains auteurs tels Voltaire et Mercier dominent le marché en l'inondant d'un flux continu d'écrits [...].<sup>205</sup> » Dans les listes des ventes des libraires, Rousseau se situe loin derrière Pidansat, Mairobert et Mercier. La montée de l'influence de ces auteurs à partir de 1770 va de pair avec la disparition des philosophes les plus célèbres de ce siècle. Peut-on alors dire que ce sont les auteurs clandestins qui sont aux origines de la Révolution? Darnton explique que :

La formation d'un esprit révolutionnaire, le franchissement du pas qui conduit, par et hors de la lecture, de la volonté d'en finir avec un régime et ses abus à l'action violente et collective — tout cela excède l'étude de la diffusion de l'imprimé. Tout au plus peut-on dire que dans ce passage, le livre, comme beaucoup d'autres éléments, eut sa part, tant, à lire ces textes, on sent une puissante fermentation.<sup>206</sup>

Du moins, l'œuvre morale de Mercier fut-elle l'une des plus importantes de cette période. Ses idées se sont diffusées. Par exemple, de 1771 à 1789, il y a eu vingt-quatre rééditions de *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais*. Son livre a donc contribué à véhiculer les grandes idées de changements et de réformes sociales de cette époque. Ce roman, destiné à provoquer la nation française, a suscité un intérêt particulier qu'on ne doit pas sous-estimer. En cela, « Mercier

<sup>204</sup> Robert Darnton, *Op. Cit.*, p. 55.

<sup>205</sup> *Ibid.*, p. 168.

permet à ses lecteurs de penser l'altérité politique et sociale — c'est-à-dire de comprendre fictivement que le monde tel qu'il est n'est pas le monde tel qu'il pourrait être; en conséquence la réalité pouvait être transformée plutôt que perpétuée.<sup>207</sup> » Mercier a donc eu raison de se donner du mérite, mérite que ses contemporains lui ont refusé.

#### 4.6. Conclusion

Ainsi, par cette œuvre qu'on a mal jugée et sous-estimée, peut-être même ignorée parce qu'elle était juste, Mercier a contribué à l'évolution politique et sociale du peuple français en développant chez lui une opinion certes éclairée, mais aussi fortement revendicatrice. C'est cette nouvelle confiance en l'avenir qui a donné la force aux hommes du xviii<sup>e</sup> siècle d'aller chercher ce à quoi ils avaient droit. Loin d'être un rêve, *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais* de Mercier fut sans aucun doute un outil important pour la réflexion populaire qui a mené à la Révolution française. Avec cette œuvre, Mercier a agi comme guide; il a donné un plan d'action. Loin d'être innocent, ce roman lui a valu le mépris des contre-révolutionnaires, l'oubli durant plus de cent ans, mais aujourd'hui le mérite d'avoir été un témoin hors du commun de son époque.

---

<sup>206</sup> Robert Darnton, *Op. Cit.*, p.177.

<sup>207</sup> *Ibid.*, p. 199.

## CONCLUSION

Tout compte fait, après avoir étudié le cheminement de Louis-Sébastien Mercier, il nous est désormais possible de voir à quoi devait ressembler la vie d'un écrivain typique dans la France d'Ancien Régime. En effet, le parcours de Mercier ne fut pas si différent de celui de ses contemporains. Né à l'époque où la société de castes était à son apogée, notre auteur vécut à cheval sur deux siècles riches en développements intellectuels, mais surtout en changements politiques et sociaux. Homme de son temps, il voulut faire changer les choses. Cependant, l'étude que nous venons d'achever permet de constater que Louis-Sébastien Mercier a réussi avec brio à se démarquer et à se tailler une place bien à part. À la différence des écrits de ses contemporains, nous savons aujourd'hui que les siens ont contribué à bousculer les institutions d'Ancien Régime.

Élevé à Paris, il apprit à adorer cette ville à partir de la plus tendre enfance. Il la regarda d'abord avec ses yeux d'enfant, puis plus tard d'un œil un peu plus critique pour ensuite lui consacrer des années de réflexion dans le but de la réformer. Ainsi, comme la plupart des écrivains de son temps, Mercier a voué presque toute son œuvre à Paris et à son peuple, mais contrairement aux autres, il s'est surtout préoccupé du sort de toutes les couches de la société parisienne. Avec Mercier, on allait enfin connaître la source de la vie parisienne en s'intéressant principalement au sort de la multitude et non plus uniquement à celui des privilégiés.

Précurseur dans plus d'un domaine, un nouveau type d'histoire allait se développer avec lui. Désormais, l'étude de la France passait par la connaissance approfondie de toutes les classes qui la formaient. Louis-Sébastien Mercier voulut donc conscientiser et nous amener dans des sentiers qui jusque-là étaient restés presque inconnus. Mercier s'était aussi donné le mandat d'éduquer en provoquant. Cette provocation, il la fit par tous ses gestes et elle fut ni plus ni moins que le combat qu'il mena toute sa vie. Selon lui, seuls le quiproquo et la polémique allaient réveiller ceux qui étaient les plus enclins à faire changer les choses. Non pas que Mercier fut à contre-courant avec les idées et les philosophes de son époque si ce n'est qu'au lieu d'être bourgeois, l'idéal qu'il proclama fut populaire, d'où les préjugés à son endroit.

Comme nous l'avons vu, Louis-Sébastien Mercier eut une vie tout à fait ordinaire pour un jeune homme de son milieu. Il étudia au Collège des Quatre-Nations et fréquenta ensuite le café le plus populaire auprès des intellectuels de son époque. Il s'intéressa fortement à la littérature et au théâtre et se conforma à la norme en allant enseigner dans un collège jésuite. Puis, il consacra sa vie à l'écriture et tenta de percer sur la scène politique. Il proposa certes des réformes de vive voix, mais l'essentiel de ses propositions prirent forme dans ses œuvres, particulièrement dans *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais* qui témoigne de tous les questionnements et angoisses des philosophes de son siècle, mais contrairement à ces derniers, il amène des solutions par le biais de réformes on ne peut plus légitimes. Pourtant, sans trop de raisons apparentes, l'œuvre est bannie en France, car elle bouleverse des principes trop bien ancrés dans cette société. Malgré son interdiction, ce roman utopique fit son chemin, si bien que les autorités dites intellectuelles de l'époque se sont senties obligées de discréditer l'œuvre et l'auteur de manière implacable. Destiné au peuple, on savait que ce roman était un véritable plan visant la réforme complète, bien que modeste, de la société française.

Cette œuvre, non pas qu'elle fut absolument originale, car elle reprenait toutes les grandes idées des philosophes des Lumières, bouscula les croyances et donna un coup d'envol à la solidarité du peuple français. L'auteur lui-même s'était déclaré prophète de la Révolution avec cette œuvre utopique. Jusqu'à tout récemment, cette affirmation semblait exagérée et on l'attribua à la folie de l'auteur. Toutefois, grâce à quelques travaux de recherches sur Mercier, on peut voir que celui-ci eut une influence considérable sur la population française des années prérévolutionnaires et qu'en matière de littérature clandestine, *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais* fut un des romans les plus achetés de cette période. Il est donc juste d'affirmer que malgré qu'on ait tenté de discréditer Louis-Sébastien Mercier, cet auteur a su demeurer bien en place pour poursuivre son but. Sa fortune et sa postérité nous permettent aujourd'hui de dire qu'il sortit vainqueur de ces années de réflexion qui menèrent à la Révolution française.

Comme la raison d'être de ce mémoire était de faire connaître Louis-Sébastien Mercier et de démystifier son œuvre utopique *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais*, il nous est maintenant possible de comprendre pourquoi l'auteur et son œuvre furent relégués aux oubliettes. Mercier n'était pas à la recherche du pouvoir. Ses tentatives sur la scène politique avaient pour but d'évoquer de nouvelles controverses, d'ébranler les passions bref de réveiller la nation française. *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais* fut écrit dans cette perspective. Ainsi, son succès pourrait ironiquement être prouvé par l'acharnement qu'on a voué à le faire oublier. Une œuvre sans conséquence n'aurait pas attiré autant de critique mais surtout, se serait perdue dans le flot de toutes les œuvres littéraires qui sont nées et qui ont aussi disparues à cette époque.

Enfin, la fortune de l'auteur à l'étranger démontre clairement qu'il ne fut pas rejeté dans son pays pour son incompetence mais bien pour sa perspicacité, car ailleurs, l'œuvre mercérienne fut acclamée. Seul le temps a joué en la faveur de Louis-Sébastien Mercier, car aujourd'hui, lorsqu'on aborde le Paris d'Ancien Régime, on n'hésite pas à se référer à ses écrits. En outre, on lui rendit hommage lors des Fêtes du Bicentenaire et le musée Carnavalet lui consacra une place importante durant l'été 1999. Autant il fut jugé et discrédité pour son réalisme de son vivant, autant on le redécouvre aujourd'hui pour cette même raison. On s'accorde désormais pour voir en lui la qualité d'un témoin authentique d'une période fortement convoitée pour quiconque s'intéresse à l'histoire sociale de la France.

Ce mémoire retrace donc les événements majeurs de la vie de cet auteur et fait l'analyse d'une de ses œuvres. Comme il a été mentionné au chapitre premier, l'œuvre de l'auteur est considérable. Ainsi, rendre compte de tous les apports de Mercier aurait été une entreprise beaucoup trop ardue dans le cadre de ce travail mais, ultérieurement, il serait intéressant d'analyser de la même manière le *Tableau de Paris* et le *Nouveau Paris* qui font suite à *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais* et qui répondent conjointement aux questions que l'auteur s'était posées à travers cette utopie.

## BIBLIOGRAPHIE

## I. Sources primaires

1. **MERCIER, Louis-Sébastien**, « Préface », *Tableau de Paris*, Genève, Slatkine Reprints, (1782), 1979.
2. **MERCIER, Louis-Sébastien**, *De la littérature et des littérateurs*, Genève, Slatkine Reprints, (1778), 1970.
3. **MERCIER, Louis-Sébastien**, *Du Théâtre ou nouvel essai sur l'art dramatique*, Genève, Slatkine Reprints, (1773), 1970.
4. **MERCIER, Louis-Sébastien**, *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais*, Paris, Éd. Ducros, (1776), 1971.
5. **MERCIER, Louis-Sébastien**, *Le Nouveau Paris*, Paris, Mercure de France, 1994.
6. **MERCIER, Louis-Sébastien**, *Mon bonnet de nuit*, I, Neuchâtel, STN, 1784.
7. **MERCIER, Louis-Sébastien**, *Néologie, ou, Vocabulaire de mots nouveaux, à renouveler, ou pris dans des acceptions nouvelles*, Paris, Maradan, 1801.
8. **MERCIER, Louis-Sébastien**, *Tableau de Paris*, Paris, La Découverte, 1985.

## II. Sources secondaires

### A. Ouvrages consultés

1. **ABRAHAM, Pierre, Roland, DESNÉ**, «Mercier, Louis-Sébastien», *Histoire littéraire de la France*, Paris, Éd. Sociales, 1973.
2. **ANGELLOZ, J.F.**, *Le romantisme allemand*, Paris, PUF, Coll. Que sais-je?, 1973.
3. **BACHELARD, G.**, *La poétique de la rêverie*, Paris, PUF, 1960.
4. **BACZKO, Bronislaw**, *Lumières de l'utopie*, Paris, Payot, 1978.
5. **BÉCLARD, Léon**, *Sébastien Mercier. Sa vie, son œuvre, son temps*, Paris, H. Champion, 1903.
6. **BELIN, J-P.**, *Le mouvement philosophique de 1748 à 1789*, Paris, Belin, 1913.
7. **BELIN, J-P.**, *Le commerce des livres prohibés à Paris de 1750 à 1789*, Paris, Belin, 1913.

8. **BENREKASSA, Georges**, *Le concentrique et l'excentrique : marges des Lumières*, Paris, Payot, 1980.
9. **BERTHELOT, M., s. l. d.**, «Louis-Sébastien Mercier», *La Grande Encyclopédie*, t. 23., Tours, Imprimerie E. Arrault et Cie, 19??.
10. **BIZIÈRE, Jean-Maurice, Pierre, VAYSSIÈRE**, *Histoire et historiens*, Paris, Hachette, Coll. Carré Histoire, 1995.
11. **BOLLÈME Geneviève**, *Dictionnaire d'un polygraphe*, Paris, Union Générale d'Éditions, 1978.
12. **BONNEROT, Olivier-Henri**, «Louis-Sébastien Mercier lecteur et éditeur de Jean-Jacques Rousseau», *Rousseau, l'Émile et la Révolution*, Actes du colloque international de Montmorency, 27 septembre - 4 octobre 1992.
13. **BONNET, J-C.**, «Préface», *Le Nouveau Paris*, de Louis-Sébastien Mercier, Paris, Mercure de France, 1994.
14. **BONNET, Jean-Claude**, s. l. d., *Louis-Sébastien Mercier. Un hérétique en littérature*, Paris, Mercure de France, 1995.
15. **BOURDÉ, Guy, Hervé, MARTIN**, *Les écoles historiques*, Paris, Seuil, 1983.
16. **BOWMAN, Frank-Paul**, «Religion, révolution, utopie. Étude des éléments religieux dans les projets d'utopie d'avant et d'après 1789», *Le Prérromantisme : hypothèque ou hypothèse?*, actes du colloque organisé par le Centre de recherches révolutionnaires et romantiques de l'Université de Clermont-Ferrand, 29-30 juin 1972, par Paul Viallaneix, Paris, Klincksieck, 1975.
17. **BRUNOT, Ferdinand**, *Histoire de la langue française des origines à 1900*, Paris, Armand Collin, t. VI., 2<sup>e</sup> partie, 1932.
18. **CASTEX, P-G.**, *Histoire de la littérature française*, Paris, Hachette, 1974.
19. **CHAUNU, Pierre**, *La civilisation de l'Europe des Lumières*, Paris, Flammarion, 1982.
20. **CHARTIER, Roger**, *Les origines culturelles de la Révolution française*, Paris, Seuil, 1990.
21. **CIORANESCU, A.**, *Bibliographie de la littérature française du xviii<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éd. Du CNRS, 1968.
22. **COLON, Pierre**, *Le siècle des Lumières*, Genève, Librairie Droz, 1983.
23. **CONDORCET, Jean-Antoine-Nicolas de Caritat, marquis de**, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, Paris, Boivin, Coll. Bibliothèque de Philosophie, 1933.

24. **DARNTON, Robert**, *Édition et Sédition*, Paris, Gallimard, 1991.
25. **DELON, Michel**, « Louis-Sébastien Mercier et Rétif de la Bretonne », *De l'Encyclopédie aux méditations (1750-1820)*, Paris, Éditions Arthaud, Coll. Littérature française, t. 6., 1989.
26. **DEMOUGIN, Jacques**, s. l. d., « Louis-Sébastien Mercier », *Grand Dictionnaire des Lettres*, Paris, Éd. Larousse, 1985.
27. **DENOÛT, Nicole**, *Louis-Sébastien Mercier utopiste : L'An 2440*, Paris, Thèse de Doctorat de Lettres Modernes, Université de Paris-Sorbonne, 1983.
28. **DES GRANGES, Charles-Marc**, *Les grands écrivains français des origines à nos jours. Histoire littéraire et textes*, Paris, Librairie A. Hatier, 1930.
29. **DESNOIRESTERRES, Gustave**, « Préface », *Tableau de Paris*, Paris, Pagnerre, Le cou, 1853.
30. **DEVAL, Anne-Marie**, *Sébastien Mercier, précurseur*, Thèse de Doctorat, UCLA, 1968.
31. **DIDIER, Béatrice**, « Louis-Sébastien Mercier », *Dictionnaire des Journalistes (1600-1789)*, Jean Sagard, s. l. d., Grenoble, PUG, 1976.
32. **DUSSAULT, L.**, *Annales littéraires*, Paris, Lenormant, t. IV., 1818.
33. **FLEURY, Émile Félix, comte de**, *Mémoires*, chap. XXXIV, Paris, Éd. J.B.P. Lafitte, 1836.
34. **FURET, François, Mona, OZOUF**, *Dictionnaire critique de la Révolution française*, Paris, Flammarion, t. I - IV, 1992.
35. **GAULIN, Michel**, *Le Concept d'homme de lettres, en France, à l'époque de l'Encyclopédie*, Boston, Harvard University, 1991.
36. **GOUBERT, Pierre, Daniel, ROCHE**, *Les Français et l'Ancien Régime*, t. I : La société et l'État, Paris, Armand Colin, 1984.
37. **GOULEMOT, Jean-Marie, Launay, Michel**, *Le siècle des Lumières*, Paris, Éd. Seuil, 1968.
38. **GOULEMOT, J-M, D., MASSEAU, J-J. TATIN-GOURIER**, *Vocabulaire de la littérature du xviii<sup>e</sup> siècle*, Paris, Minerve, 1996.
39. **GOYARD-FABRE, Simone**, *La philosophie des Lumières en France*, Paris, Klincksieck, 1972.

40. HAROUEL, Jean-Louis, *Essai sur l'inégalité*, Paris, PUF, 1984.
41. HARTIG, Irmgard, « L'An 2440 », *Pour une histoire de l'utopie en France au xviii<sup>e</sup> siècle*, Paris, Société des Études Robespierriennes, 1977.
42. HARTMANN, Éric, « Louis-Sébastien Mercier », *Dictionnaire Napoléon*, Paris, Fayard, 1987.
43. HAZARD, Paul, *La pensée européenne au xviii<sup>e</sup> siècle*, t. I., Paris, Boivin et Cie, 1946.
44. HELVÉTIUS, C.A., *De l'Esprit*, IV, Paris, Discours, Chap. XXVI, 1973.
45. HOFER, Hermann, s. l. d., *Louis-Sébastien Mercier. Précurseur et sa fortune.*, Munich, Wilhelm Fink Verlag, 1977.
46. HOLLIER, Denis, *De la littérature française*, Paris, Bordas, 1993.
47. KAPLOW, Jeffry, « Préface », *Tableau de Paris*, de Louis-Sébastien Mercier, Paris, La Découverte, 1985.
48. KNEE, Philippe, *Penser l'appartenance. Enjeux des Lumières en France*, Ste-Foy, PUQ, 1995.
49. LAFFONT-BOMPIANI, « L'An 2440 », *Le Nouveau Dictionnaire des œuvres de tous les temps et de tous les pays*, t. I., Paris, Robert Laffont, 1994.
50. MAJEWSKI, Henri F., *The Preromantic Imagination of Louis-Sebastien Mercier*, New York, Humanities Press, 1971.
51. MALRAUX, André, *Discours prononcé à l'inauguration de la Maison de la Culture de Grenoble*, 3 février 1968.
52. MANNHEIM, Karl, *Idéologie et utopie*, Paris, Librairie Marcel Rivière et Cie, 1956.
53. MARX, Jacques, « Le concept d'imagination au xviii<sup>e</sup> siècle », in *Thèmes et Figures du Siècle des Lumières* par Raymond Trousson, dir., Genève, Librairie Droz S.A., 1980.
54. MÉTHIVIER, Hubert, *La fin de l'Ancien Régime*, Paris, PUF, 1974.
55. MICHAUD, J-F., « Louis-Sébastien Mercier », *Biographie moderne ou Dictionnaire biographique de tous les hommes morts ou vivants*, Breslau, Korn, t. III., 1806.
56. MONSELET, Charles, *Les oubliés et les dédaignés*, Paris, Bachelin-Deflorenne et Cie., 1885.
57. NABLOW, R.A., « Louis-Sébastien Mercier's "Tableau de Paris" », *The Addisonian Tradition in France*, London-Toronto, Associated University Press, 1990.

- 58. PERROUD, Claude**, *Mémoires de Madame Roland*, Paris, Nouvelle édition critique, t. I., 1905.
- 59. POITRINEAU, Abel**, *Les Mythologies Révolutionnaires. L'utopie et la mort*, Paris, PUF, Coll. Histoire, 1987.
- 60. PUSEY, W.W.**, *Louis-Sébastien Mercier in Germany. His vogue and Influence In the Eighteenth Century*, New York, AMS Press, 1966.
- 61. QUÉRARD, J.M.**, *La France littéraire ou Dictionnaire biographique des savants, historiens et gens de lettres de la France (1700-1827)*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1964.
- 62. ROGER, J.**, *Histoire de la littérature française*, t. 2., Paris, Armand Colin, 1970.
- 63. RUFİ, Enrico**, *Louis-Sébastien Mercier : Bibliographie des écrivains français*, Paris, Memini, 1995.
- 64. RUFİ, Enrico**, *Le rêve laïque de Louis-Sébastien Mercier entre littérature et politique*, Oxford, Voltaire Foundation, 1995.
- 65. RUYER, Raymond**, *L'utopie et les utopies*, Brionne, Gérard-Monfort, 1988.
- 66. SAULNIER, Verdun, Louis**, *La littérature française du siècle philosophique*, Paris, PUF, 1963.
- 67. SERVIER, Jean**, *Histoire de l'utopie*, Paris, Gallimard, 1967.
- 68. TAINÉ, Hippolyte**, *L'Ancien Régime*, Paris, Éditions complexe, 1991.
- 69. TROUSSON, Raymond**, « Préface », *L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais.*, Paris, Ducros, 1971.
- 70. TROUSSON, Raymond**, *D'Utopies et d'Utopistes*, Paris, L'Harmattan, 1998.
- 71. TROUSSON, Raymond**, *Voyages au pays de nulle part*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1979.
- 72. VAN THIEGEM, Paul**, *L'ère romantique*, Paris, Albin Michel, 1969.
- 73. VIER, Jacques**, « Le goût du peuple chez Sébastien Mercier », *Images du peuple au xviii<sup>e</sup> siècle*, Centre aixois d'études et de recherches sur le dix-huitième siècle, Paris, Armand Colin, 1973.
- 74. WEISS, C.**, « Louis-Sébastien Mercier », in Michaud, *Biographie universelle ancienne et moderne*, Paris-Leipzig, Desplaces, t. XXVIII, 1843.

**75. WISEMAN, Dennis Michael**, *The Utopian Vision of Sébastien Mercier*, Chapel Hill, Thèse de Doctorat en Philosophie présentée au département de «Romane Languages» de l'Université de Caroline du Nord, 1979.

**76. WUNENBURGER, J.J.**, *L'utopie ou la crise de l'imaginaire*, Paris, Éditions Universitaires, 1979.

## **B. Articles consultés**

**1. BACZKO, Bronislaw**, «L'utopie et l'idée d'Histoire-Progrès», *Revue des sciences humaines*, XXXIX, n° 155, 1974.

**2. CHRISTODOULOU, K.**, « Le Paris des Lumières dans *L'An 2440* de Louis-Sébastien Mercier », *Travaux de Littérature*, n° 4, 1991.

**3. DINFREVILLE, J.**, « L'An deux mille quatre cent quarante », *Écrits de Paris*, octobre, 1975.

**4. HUDDE, H.**, « *L'An 2440* : une lecture maçonnique », *Lendemain*, III., n° 11, 1978.

**5. LEDUC-FAYETTE, D.**, « L'espace du futur », *Les études philosophiques*, n° 29, 1974.

**6. LAPAPE, Pierre**, « Un écrivain comme tout le monde », *Le Monde*, vendredi 26 novembre, 1999.

**7. LUDLOW, G.**, « Imagining the Future. Mercier's *L'An 2440* and Morris' *News from nowhere* », *Comparative Literature Studies*, XXIX, 1992.

**8. THIEM, J.**, « The Great Library of Alexandria Burnt : toward the History of a Symbol », *Journal of the History of Ideas*, n° 40, 1979.

**9. TROUSSON, Raymond**, « Du millénarisme à la théorie du progrès : *L'An 2440* », *Bulletin de l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises*, n° LV, 1982.

**ANNEXE I**

## Les meilleures ventes de la société typographique de Neuchâtel

Titre	Auteur	Nombre d'exemplaires	Nombre de commandes	Nombre d'éditions	Sources
1. L'An 2440...	Mercier	1394	124	25	ABCD
2. Anecdotes sur Mme la comtesse Du Barry	Pidansat de Mairobert ou Théveneau de Morande	1071	52	5?	ACD
3. Système de la nature*	d'Holbach	768	96	13	ABCD
4. Tableau de Paris*	Mercier	689	40	2?	AD
5. Histoire philosophique*	Raynal	620	89	8?	ABCD
6. Journal historique... par M.de Maupeou	Pidansat de Mairobert ou Théveneau de Morande et Moufle d'Angerville	561	46	3?	ACD
7. Arétin	Du Laurens	512	29	14	ABCD
8. Lettre philosophique	Anon	496	38	9	ABCD
9. Mémoires de l'abbé Terray..	Coquereau	477	24	2?	AC
10. Pucelle d'Orléans	Voltaire	436	39	36	ABCD
11. Questions sur l'Encyclopédie*	Voltaire	426	63	5	ABCD
12. Mémoires de Louis XV	Anon	419	14	1?	AD
13. Observateur anglois*	Pidansat de Mairobert	404	41	3?	ABCD
14. Fille de joie	Cleland, traduit par Fougeret de Montbron	372	30	16	ABCD
15. Thérèse philosophique	d'Arles de Montigny? ou d'Argens?	365	28	16	ABCD
16. Recueil de comédies et..chansons gaillardes...	Anon	347	27	1?	AD
17. Essai philosophique sur le monachisme*	Linguet	335	19	2?	A
18. Histoire critique de Jésus Christ	d'Holbach	327	36	3	ABCD
19. Plus Secrets Mystères...de la maçonnerie	Koeppen	321	36	6?	A
20. Requête au conseil du roi...*	Linguet	318	17	1?	AD
21. Putain errante...	L'Arétin ou Nicolo Franco	261	27	10	ABCD
22.Christianisme dévoilé...	d'Holbach	259	31	12	ABCD
23. Oeuvres	Rousseau	240	58	21	ABCD
24. Paysan perversi	Restif de la Bretonne	239	19	10	AD
25. École des filles	Milot	223	16	3	ABCD
26. Le Bon Sens	d'Holbach	220	16	11	ABCD
27. Lettre de M. Linguet à M. le comte de Vergennes...	Linguet	216	4	1?	A
28. de l'Homme	Helvétius	215	21	6?	ABCD
29. Système social	d'Holbach	212	32	4	ABCD
30. Le Monarque accompli	Lanjuinais	210	18	3?	ACD

31. Dictionnaire philosophique portatif	Voltaire	204	27	11	ABCD
32. Vie privée de Louis XV	Moufle d'Angerville? ou Laffrey?	198	17	4?	AD
33. La Lyre gaillarde	Anon	197	14	2?	ABCD
34. Les Lauriers ecclésiastiques	Rochette de la Morlière	191	22	13	ABC
35. Histoire de dom B***, portier de chartreux	Gervaise de Latouche? ou Nourry?	190	20	20	ABCD

**Légende:**

<b>A</b>	<b>STN</b>
<b>B</b>	<b>Catalogues clandestins</b>
<b>C</b>	<b>Saisies par la police</b>
<b>D</b>	<b>Saisies à la douane</b>
<b>*</b>	<b>Édition de la STN</b>

Source: Robert Darnton, *Édition et Sédition*, pp.165-166-167.

**ANNEXE II**

**Liste des auteurs ayant eu le plus d'importance  
durant les années prérévolutionnaires**

<b>Auteurs commandés</b>	<b>Nombre d'exemplaires</b>
1. Voltaire, François-Marie Arouet dit	3545
2. Holbach, Paul Henri Dietrich Thiry, baron de	2903
3. Pidansat de Mairobert, Matthieu François	2425
4. Mercier, Louis-Sébastien	2199
5. Théveneau de Morande, Charles	1360
6. Linguet, Simon Nicolas Henri	1038
7. Du Laurens, Henri Joseph	866
8. Raynal, Guillaume Thomas François	620
9. Rousseau, Jean-Jacques	505
10. Helvétius, Claude Adrien	486
11. Coquereau, Jean-Baptiste Louis	477
12. D'Argens, Jean Baptiste, marquis	457
13. Fougeret de Montbron, Charles-Louis	409
14. Restif de la Bretonne, Nicolas Edme	371
15. Berage-Kœppen, Karl Friederich	321
16. Mirabeau, Honoré Gabriel Roqueti, comte de	312
17. Aretino, Pietro Bacci	261
18. De Pauw, Cornelius	235
19. Milot	223
20. Goudar, Ange	214
21. Lanjuinais, Joseph	210
22. Moufle d'Angerville, Barthélemy François Joseph	198
23. Rochette de la Morlière, Charles Jacques Louise Auguste	197

Source : Robert Darnton, *Édition et sédition*, p.169.

**ANNEXE III**

## BIBLIOGRAPHIE DE MERCIER

### I. Œuvres diverses : littérature, histoire, romans, philosophie, critiques, traductions

#### 1763

1. *Le Bonheur des gens de lettres, Discours*, Bordeaux.

#### 1764

1. *Discours sur la lecture*, Paris.
2. *Saint-Preux à Womar après la mort de Julie, ou dernière lettre du roman de «la Nouvelle Héloïse»*

#### 1765

1. *Éloge de René Descartes*

#### 1766

1. *Le Bonheur des gens de lettres, Discours*, Paris
2. *Histoire d'Izerben, poète arabe*

#### 1767

1. *Des malheurs de la guerre et des avantages de la paix*
2. *Neuer Versuch über die Schauspielkunst, aus dem Französischen, mit einem Anhang aus Goethes Brieftasche*
3. *Éloge de Charles V, roi de France, surnommé le Sage*
4. *L'Homme sauvage*
5. *La Sympathie*

#### 1768

1. *Fragments d'un éloge d'Henri IV*
2. *Contes moraux, ou les Hommes comme il y en a peu*
3. *Songes philosophiques*
4. *Zabeddin, histoire orientale*

#### 1770

1. *Songes d'un ermite.*
2. *Vues de la composition originale*

#### 1771

1. *L'An deux mille quatre cent quarante, rêve s'il en fut jamais*
2. *Moralische Erzählungen*

#### 1772

1. *Das Jahr Zweitausend Vierhundert und vierzig, ein Traum aller Traüme*

**1773**

1. *Du théâtre, ou Nouvel Essai sur l'art dramatique*

**1776**

1. *Les Hommes comme il y en a peu, et les Génies comme il n'y en a point, contes moraux, orientaux, persans, arabes, turcs, anglais, françois etc., les uns pour rire, les autres à dormir debout*

2. *Éloge et discours philosophiques, qui ont concouru pour les prix de l'Académie françoise et de plusieurs autres académies*

3. *Jezennemours*

**1777**

1. *Philosophische Abhandlungen und Lobreden über Preisaufgaben des französischen und verschiedener anderer Akademieen*

2. *Mémoire pour deux femmes enceintes*

**1778**

1. *De la littérature et des littérateurs*

2. *La vertu chancelante, ou la Vie de Mlle d'Amincourt*

**1779**

1. *Histoire de France. Histoire des hommes, ou Histoire nouvelle de tous les peuples du monde*

**1781**

1. *Histoire des hommes*

2. *Le Philosophe du Port-au-bled*

3. *Parallèle*

4. *Tableau de Paris, ( 1782-1788, 1783-1789 ).*

**1783**

1. *Portraits des rois de France*

**1784**

1. *Mon bonnet de nuit, (1786).*

**1785**

1. *Histoire d'une jeune luthérienne*

2. *L'Observateur de Paris et du royaume, ou Mémoires historiques et politiques*

**1786**

1. *Les Entretiens du Palais-Royal de Paris*

**1787**

1. *Der Naturmensch*
2. *Geschichte eines jungen lutherischen Frauenzimmers*
3. *Mon bonnet du matin*
4. *Notions claires sur les gouvernements*
5. *Tableaux des Empires ou Notions sur les gouvernements*
6. *Les trois importunés*
7. *Vatheck, conte arabe*

**1788**

1. *Les Entretiens du Jardin des Tuileries de Paris*

**1789**

1. *Adieux à l'année 1789.*
2. *Alcibiade enfant, jeune homme, homme fait et vieillard, imité de l'allemand Meissner*
3. *De l'association des princes de corps germaniques, de Müller*
4. *Les malheurs de Septiment, de Fielding*
5. *Lettre au Roi*
6. *Songes et visions philosophiques*

**1791**

1. *Adresse de l'Agriculture à MM. De l'Assemblée nationale, régénératrice de l'Empire français*
2. *De Jean-Jacques Rousseau considéré comme l'un des premiers auteurs de la Révolution*

**1792**

1. *Fictions morales*
2. *Fragments de politique, d'histoire et de morale*
3. *Gemählde der Könige von Frankreich, (1794).*
4. *Réflexions d'un patriote : sur les assignats, sur les craintes d'une banqueroute nationale, sur les causes de la baisse des changes étrangers, sur l'organisation de la garde nationale, sur les finances et impositions, sur les assemblées primaires, sur les droits de patentes, avec une Adresse aux François*

**1796**

1. *Opinion sur les sépultures privées*

**1799**

1. *De la comédie et du rire*
2. *De la conflagration de toutes les bibliothèques de l'univers*
3. *De pied et de la main de l'homme*
4. *Gemählde der Könige von Frankreich, (1794).*

5. *Le Nouveau Paris*
6. *Les rêves de l'anti-papiste*

**1800**

1. *Paris pendant la Révolution (1789-1798).*

**1801**

1. *Néologie, ou Vocabulaire des mots nouveaux, à renouveler ou pris dans les acceptions nouvelles*

**1802**

1. *Histoire de France, depuis Clovis jusqu'au règne de Louis XVI*
2. *Jeanne d'Arc*, de Schiller

**1805**

1. *Charité*

**1806**

1. *L'Apollon Pythique, ou des arts matériellement imitatifs*
2. *De l'impossibilité du système astronomique de Copernic et de Newton*

**1810**

1. *Correspondance dramatique entre MM. Mercier (de l'Institut), Cubières-Palmézeaux, auteur dramatique et M. Simon, avocat et secrétaire du Comité de lecture du théâtre de l'Odéon de l'Impératrice.*

**1811**

1. *Recueil de contes intéressants des meilleurs auteurs français*

**II. Poésies****1760**

1. *Hécube et Pyrrhus*

**1762**

1. *Canacé à Macarée et Hypermnestre à Lyncée*
2. *Hypermnestre à Lyncée*
3. *Philoctète à Pæan, son père*

**1763**

1. *Crizéas et Zelmide*
2. *Épître d'Héloïse à Abailard*
3. *Héloïse à Abélard, imitation nouvelle de Pope*
4. *Médée à Jason, après le meurtre de ses enfants*

**5. Sénèque mourant à Néron****1764**

1. *Élégies et Idylles*
2. *Héroïdes et autres pièces de poésie*

**1765**

1. *Calas sur l'échafaud, à ses juges*

**1766**

1. *Le génie*
2. *Le génie, le goût et l'esprit, Delalain*

**1767**

1. *Les Amours de Chérale*
2. *La boucle de cheveux enlevée, (1778).*

**1768**

1. *Lettre de Dulis à son ami*
2. *Que notre âme peut se suffire à elle-même*

**1769**

1. *Les Cerises*

**1771**

1. *Lettre à Linguet*

**1784**

1. *Le Chien après les moines*
2. *Les Hospices*

**1793**

1. *Isotime ou le Bon Génie*
2. *Philidor et Prothumie*

**1803**

1. *Satires contre les astronomes*

**1808**

1. *Satires contre Racine et Boileau*

### III. Théâtre

**1769**

1. *Jenneval, ou le Barnevelt françois*

**1770**

1. *Le Déserteur*

2. *Olinde et Sophronie*

**1772**

Œuvres dramatiques

I. *Jenneval, Le Déserteur, Olinde et Sophronie, L'Indigent, Le Faux Ami*

II. *Le Faux Ami*

III. *L'Indigent*

**1773**

1. *Jean Hennuyer, évêque de Lizieux*

**1774**

1. *Chidéric Ier, roi de France*

2. *Le Juge*

**1775**

1. *La brouette du vinaigrier*

2. *Nathalie*

**1776**

1. *La Maison de Socrate le sage*

2. *Molière*

**1778-1784**

Théâtre complet

I. *Jenneval, Le Déserteur, Olinde et Sophronie, Nathalie*

II. *Le Juge, Le Faux Ami, Childérix Ier, Jean Hennuyer*

III. *L'Indigent, La Brouette du vinaigrier, Molière*

IV. *La Destruction de la Ligue, Zoé, Les Tombeaux de Vérone*

**1777**

1. *Les Comédiens, ou le Foyer*

**1779**

1. *Le Campagnard, ou le Riche désabusé*

**1780**

1. *Le Charlatan ou le Docteur Sacroton*
2. *La demande imprévue*

**1781**

1. *Le Gentillâtre*
2. *L'Homme de ma connaissance*

**1782**

1. *L'Habitant de la Guadeloupe*
2. *Les Tombeaux de Vérone*
3. *Zoé*

**1783**

1. *La Mort de Louis XI, roi de France*

**1784**

1. *Montesquieu à Marseille*

**1785**

1. *Portrait de Philippe II, roi d'Espagne*

**1786**

1. *Histoire du despotisme et des cruautés horribles de Philippe II, roi d'Espagne*

**1788**

1. *La Maison de Molière*
2. *Le Nouveau Doyen de Killerine*

**1789**

1. *Charles II, roi d'Angleterre, en certain lieu*
2. *La belle Syrienne*

**1792**

1. *Le Ci-devant Noble*
2. *Les Crimes de Philippes II, roi d'Espagne*
3. *Le Vieillard et ses trois filles*

**1794**

1. *Fénelon dans son diocèse*

**1795**

1. *Timon d'Athènes*

1797

1. *Hortense et d'Artamon*
2. *Le Libérateur*

#### **IV. Collaboration journalistique de Louis-Sébastien Mercier**

1. *Annales patriotiques et littéraires*
2. *Annales républicaines*
3. *Journal des Dames*
4. *L'Ami des lois*
5. *Annales politiques et littéraires*
6. *Le Bien Informé*
7. *Le Censeur des Journaux*
8. *Chronique de Paris*
9. *La Chronique du mois ou Les Cahiers patriotiques*
10. *La Clef du Cabinet des Souverains*
11. *L'Iris de Guienne*
12. *Journal de Paris*
13. *Mercure de France*
14. *Gazette nationale ou Le Moniteur universel*
15. *La Sentinelle*

#### **V. Autres écrits de Mercier**

1. Participation aux *Mémoires contre les comédiens*.
2. *Discours parlementaires*